ESPIONNAGE

PAUL KENNY



DOSSIER DYNAMITE

Editions "FLEUVE NOIR"

Paul KENNY
s'adresse à ses lecteurs...

En matière d'espionnage, le crime parfait existe-t-il ? On pourrait en discuter à perte de vue.

La vérité, c'est que les problèmes du Renseignement n'ont que des rapports très lointains avec les domaines habituels où se situent les affaires criminelles. Une «mission parfaite» est une mission réussie. Et tout le reste est littérature.

Un savant qui change de camp, une formule scientifique passant d'un laboratoire secret à un autre, un agent double démasqué, toutes ces phases de la guerre froide sont des batailles dont les héros ne cherchent qu'une chose : l'anonymat.

Dans cet ordre d'idées, le dossier que Francis Coplan eut à étudier aux États-Unis (et qui fut appelé par la suite le DOSSIER DYNAMITE) présentait toutes les caractéristiques d'une «mission parfaite ». Les circonstances jouaient en faveur de l'adversaire : pas de violence, pas de scandale, pas de traces, des indices se réduisant à deux fois rien.

Or c'est justement à cause de la maigreur évidente de ce dossier que Coplan fut désigné pour examiner le cas.

Le côté périlleux de l'affaire, personne n'en avait parlé. Et cependant, tout le monde y pensait.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Bill Cobson, le directeur-général de la New Electric Corporation, à Buffalo (État de New York), était un homme austère et taciturne. De forte corpulence, le teint pâle, la mâchoire lourde, il avait, en dépit de ses soixante-deux ans, une puissance de travail extraordinaire.

S'il y avait consenti, Washington aurait fait de lui un industriel renommé dans le monde entier ; mais Cobson avait horreur de toute popularité. Fils de paysans, ennemi des vains bavardages, il ne se sentait à l'aise et pleinement lui-même que dans son usine.

Sa femme, ses deux filles, sa superbe villa de Maryvale Drive, ses voitures, son club, rien de tout cela ne l'intéressait vraiment. Sa vie, sa passion, c'était son bureau d'étude. Il y passait d'ailleurs le plus clair de son temps. Des journées de quatorze heures n'étaient pas pour l'effrayer.

Une seule chose le désolait : les atteintes de la vieillesse. Car, bien qu'il n'en parlât à personne, il mesurait avec lucidité la fatigue de plus en plus évidente qui accablait son organisme épuisé par quarante-cinq années de surmenage.

A trois reprises, en ce début d'automne, il avait été obligé d'interrompre sa besogne et de se relaxer pendant une demi-heure dans un des fauteuils de cuir de son bureau.

« Je fume trop », se disait-il. « C'est sûrement le tabac qui me donne ces douleurs cardiaques. » L'idée de travailler moins ne lui venait même pas...

Or, ce matin-là justement, deux de ses ami., Edward Ranger et Arthur Fenn, actionnaires de la firme, lui reprochaient son zèle excessif.

On était à la mi-janvier et, comme de coutume, Cobson avait convoqué Ranger et Fenn pour leur soumettre un projet de bilan dont le prochain conseil d'administration aurait à s'occuper.

- C'est réconfortant, soupira Edward Ranger en déposant les feuillets dactylographiés sur le bureau de Cobson. Je dirais même que c'est magnifique, mais, franchement, ça me laisse froid, Bill... Ce qui me tracasse, c'est toi !...

Cobson arqua ses sourcils touffus. Ranger, le regardant bien en face, prononça :

- Tu te crèves inutilement, Jamais nous ne dépenserons tout cet argent que l'usine nous rapporte. Et tu n'as pas bonne mine, crois-moi. Il est grand temps que tu te reposes.

Cobson, un pâle sourire sur les lèvres, se contenta de hausser les épaules. Ranger reprit :

- Je ne plaisante pas, Bill. Tu en fais trop. Moi, dans ma boutique, je me balade comme un pacha... Je supervise, je donne des ordres, je regarde travailler les autres... Je ne me casse pas la tête, vingt dieux !...

Il se leva, glissa ses deux pouces dans les emmanchures de son gilet, arpenta la pièce en agitant ses doigts boudinés.

- Comme ça, Bill !...

Cobson et Fenn se mirent à rire. Edward Ranger, petit et rond, les joues roses, l’œil malin, la voix légèrement éraillée, était le type parfait du débrouillard jovial. Né dans un taudis de Chicago, il tirait de ses origines modestes un surcroît de gloire. Sur son crâne luisant, ses derniers poils blondasses étaient coiffés avec un soin révélateur.

A cinquante-huit ans, il désirait plaire aux femmes. Un certain empâtement des traits confirmait d'ailleurs son penchant pour les jouissances physiques : l'alcool, les repas fins, la volupté.

- A notre âge, dit-il avec conviction, c'est le moment d'en profiter ! Il se planta devant Cobson.

- En somme, ça te sert à quoi, tout ce fric que tu gagnes ?

- Oh ! l'argent, fit Cobson d'un air détaché.. C'est un symbole de réussite, la récompense du vainqueur. Ce qui compte, c'est de vaincre. Et, par conséquent, de livrer des batailles.

- Si c'est pour la gloriole que tu t'esquintes ainsi, c'est encore plus idiot ! répliqua Ranger. Ton agent de publicité n'a qu'à puiser dans les archives de la société : demain tu seras une vedette Internationale de l'industrie électromécanique. N'importe lequel de tes brevets suffit à te rendre célèbre

- Ridicule, marmonna Cobson, dédaigneux.

Arthur Fenn, long et maigre, avec une tête d'aristocrate écossais et une raideur de grand bourgeois, intervint pour demander d'une voix feutrée :

- Et l'avenir, Bill ? Vous y pensez quelque-fois ? Je parle de l'avenir de cette firme que vous avez fondée... Nous ne manquons pas d'éléments intéressants parmi nos jeunes ingénieurs... Prenez le petit Waymann, par exemple... C'est un problème délicat, la relève. Vous ne...

- Ma succession n'est pas ouverte ! trancha Cobson. Au reste, c'est une question de loyauté vis-à-vis de la commission ministérielle. Pourquoi m'a-t-on confié la mise au point du R.S.S.4 ?... Parce que je m'occupe moi-même des tracés, tout simplement. Et pourquoi m'a-t-on chargé de fabriquer le radar S.G. 7 ?... Parce que j'établis personnellement les schémas.

Il se leva à son tour, contourna sa table de travail et marcha vers la grande fenêtre donnant sur la cour de l'usine.

- Si vous vous imaginez que c'est la compétence de mes ouvriers qui me vaut des travaux de ce genre, vous vous trompez ! L'essentiel, pour les ingénieurs du Pentagone, c'est la garantie formelle du secret... Si j'avais dans ce bureau une tripotée de collaborateurs obligés de fourrer le nez dans les dossiers du ministère, je vous jure que les grosses légumes de l'Air Command ne me laisseraient même plus construire un vulgaire oscilloscope pour les laboratoires de l'aéronautique militaire !

- Et alors ? grommela Ranger en se laissant retomber dans son fauteuil. Quelle importance ? Tu raisonnes comme un gamin de vingt ans, ma parole ! Au point où nous en sommes, le secteur privé nous suffit, non ?... La New Electric Corporation n'a tout de même plus besoin de jouer les pionniers. La période de lutte, c'est fini pour nous. Nous sommes partis de rien et nous avons bataillé pour nous faire une place au soleil. Maintenant, ça y est... Pense un peu à toi, mon vieux Achète-toi un yacht, voyage autour du monde, chasse le lion en Afrique, offre du bon temps à une jolie petite môme, amuse-toi, grands dieux ! Dans une dizaine d'années, tu seras gaga et tu auras passé toute ta vie au boulot. C'est de la folie...

De nouveau, Cobson et Fenn se mirent à rire.

- Sacré Edward, fit Cobson avec indulgence. Au, fond, je t'envie... Toi, au moins, tu ne compliques pas les choses. Tu mets une poignée de dollars dans le corsage d'une jolie fille et ça te procure la joie de vivre.

Sans la moindre ironie, Ranger précisa avec une vigoureuse conviction :

- Une belle poulette bien potelée, délurée à point et qui connaît les réponses, voilà le plaisir véritable. Tout le reste, c'est du bidon...

Et quand c'est marre, un chèque de consolation, une petite tape sur l'épaule : Bye-bye !...

- Et un chèque pour la suivante, enchaîna Arthur Fenn avec un sourire mi-figue mi-raisin où perçait une réprobation évidente.

- Naturellement ! appuya Ranger notre âge, le bonheur est dans la nouveauté.

Cobson tourna la tête vers la fenêtre. Dans la cour cimentée, un groupe de mécaniciens en combinaison bleue préparait le matériel destiné aux expériences prévues au banc d'essai F.12.

- Vois-tu, Edward, dit-il en jetant un regard vers le petit gros, moi, mon plaisir, c'est cela... J'ai hâte de savoir ce que mon nouveau tube K.Z. va donner. Le premier test aura lieu à 17 heures. Si les résultats sont bons, ça va faire du bruit à Washington. J'ai imaginé une astuce pour décupler le rendement normal du tube K.R. en partant de la formule initiale du rhumbatron.

Une lueur s'était allumée dans ses yeux. Elle s'effaça presque aussitôt : Edward Ranger arborait une expression de parfaite indifférence.

- Pour moi, Bill, c'est du chinois, tout ça grogna-t-il en sortant un énorme cigare de la poche de son gilet.

Arthur Fenn toussota discrètement et prononça :

- Pour en revenir à ce projet de bilan, je suppose que tout le monde sera d'accord ?

- Je vous remettrai une série de notes, promit Cobson. En qualité de vérificateur-délégué, vous ferez les commentaires d'usage. Bien entendu, je vous...

Le grésillement du téléphone intérieur se fit entendre.

Cobson retourna à sa table, appuya sur un bouton. La voix de la standardiste vibra dans le petit haut-parleur :

- Excusez-moi, monsieur le directeur, l'agent spécial Keetch est ici avec deux inspecteurs de Washington. Ces messieurs désirent vous parler.

- Je suis occupé. Est-ce vraiment urgent ?

Il y eut un bref silence. Ranger et Fenn observaient avec étonnement le visage de Cobson. La voix de la standardiste reprit :

- Il s'agit d'une affaire en priorité, monsieur le directeur.

- Bien. Je vais les recevoir immédiatement. Il coupa le contact. Puis, avec un geste d'excuse :

- Désolé, une visite urgente...

Arthur Fenn demanda en se levant :

- Des ennuis avec les gens de Washington ?

- Non, rassurez-vous, dit Cobson. Les services de sécurité viennent sans doute faire une inspection... De toute manière, nous nous revoyons samedi, n'est-ce pas ?

Ranger et Fenn prirent congé. Avant de sortir, Ranger murmura à mi-voix :

- Tâche de réfléchir à ce que je t'ai dit, Laisse travailler les autres et paie-toi un peu de bon temps.

- J'y penserai, assura Cobson en souriant.

Il referma la porte, puis traversa la pièce pour aller ouvrir le battant capitonné qui donnait directement accès à l'antichambre du bureau directorial.

- Messieurs...

Il recula d'un pas pour laisser entrer les visiteurs, referma la porte.

- Heureux de vous rencontrer, Mr. Cobson, dit l'agent spécial. Jusqu'à présent, nous ne nous connaissions que par téléphone, si j'ose dire...

- En effet, en effet...

- Voici Roy Parsons, de la Special Branch du Pentagone... Et voici Lee Golland, du C.I.A.

- Veuillez vous asseoir, je vous prie, murmura Cobson en prenant place derrière sa table de travail. Vous êtes en tournée d'inspection ?

Les trois policiers s'étaient installés dans les fauteuils de cuir. Tous trois avaient la mine sévère, l’œil dur. Keetch, par un réflexe machinal, avait sorti son insigne d'argent et le faisait bouger dans la paume de sa main droite. Il croisa les jambes.

- Nous sommes navrés de vous déranger, Mr. Cobson, commença-t-il en regardant d'un air soucieux la pointe de sa chaussure, mais l'affaire qui nous amène est à la fois très urgente et... d'une gravité extrême.

Il leva les yeux et fixa Cobson.

- A toutes fins utiles, j'ai ici une note et un sauf-conduit émanant du ministère. L'objet de ma visite dépasse le cadre de mes activités clans le district.

Il extirpa une demi-douzaine de lettres de sa poche, les déplia, les vérifia rapidement, puis en tendit deux à Cobson qui les prit et les lut.

Le délégué du F.B.I. ajouta :

- D'ailleurs, Golland va vous expliquer lui-même de quoi il s'agit...

Les deux agent civils du contre-espionnage se ressemblaient vaguement. Ils portaient le même pardessus de tweed gris foncé, ils avaient les cheveux taillés de la même façon, courts et drus, et ils affichaient la même expression de froideur, d'énergie calme.

- Je vous écoute, dit Cobson en rendant les deux documents à Keetch.

Lee Golland ouvrit la serviette qu'il avait posée sur ses genoux et en retira trois dossiers marqués de l'estampille de Washington:

- Mr. Cobson, il me faudrait plusieurs heures pour vous faire un historique complet de l'affaire qui nous intéresse présentement. Mais, comme le temps presse, j'irai droit au but. Nous sommes depuis sept semaines sur la piste d'un réseau d'espionnage aussi puissant que dangereux. En ma qualité d'agent de la Division Étrangère, j'ai été adjoint au colonel Parsons pour mener avec lui l'enquête sur l'organisation en question... Comme vous l'avez sans doute deviné, nous avons affaire à des espions spécialisés dans le vol des plans militaires.

Hochant la tête, Cobson soutint tranquillement le regard granitique de l'inspecteur.

- Il y a un peu plus d'un mois, continua ce dernier, des membres de ce réseau ont réussi à dérober, dans une usine de Southampton, en Grande-Bretagne, les plans du nouveau submersible atomique que le NATO a mis à l'étude au chantier naval de la Shipeng... Par une série de recoupements et après investigations particulièrement ardues, nos soupçons se sont portés sur une femme dont les allées et venues font depuis lors l'objet d'une surveillance continuelle... Voici deux photos de la suspecte...

Il se leva pour remettre les deux photos format 18X24 à Cobson.

- Cette femme, poursuivit-il, serait, sauf erreur, de nationalité roumaine. Son âge est incertain ; entre vingt-cinq et trente ans, j'imagine... Comme vous pouvez le voir, elle est très belle et elle a une classe certaine : élégance, distinction, pureté des traits, noblesse du regard... Son nom actuel est Carla Farbenlauw. Il résulte de nos enquêtes que cette intéressante personne se trouvait à Portsmouth au moment où le vol a été commis à la Shipeng. Malheureusement, les témoins n'ont pas pu l'identifier. S'est-elle déguisée, maquillée différemment ? S'agit-il d'une autre espionne ? Mystère... Toujours est-il que cette femme est arrivée aux États-Unis le 28 décembre dernier, par avion. Elle a séjourné à New York, à Washington, à Detroit. Hier, dans la matinée, elle a débarqué ici même, à l'aéroport municipal. Elle est descendue au Stadtler...

L'inspecteur marqua un temps, puis :

- Nous sommes convaincus qu'elle est venue à Buffalo avec un objectif très précis, Mr. Cobson : les plans du nouveau radar S.G.. qui se trouvent en votre possession.

Un tressaillement furtif agita les lèvres de Cobson.

- Ah, vraiment ? Fit-il...

CHAPITRE II

Sur le moment même, impressionné par l'affirmation de Golland, Cobson n'avait pu réprimer un mouvement d'inquiétude. Mais, très vite, son assurance reprit le dessus.

- Je comprends que vous soyez en état d'alerte, dit-il. Et vous avez bien fait de me mettre au courant : un homme prévenu en vaut deux, comme on dit.

Une souriante incrédulité décontracta ses traits.

- Toutefois, continua-t-il, que Washington se rassure. Les plans du S.G.7. ne courent aucun risque ! Il n'y a jamais eu de fuite chez moi. et si cette femme est venue spécialement d'Europe dans

l'espoir de nous dérober le nouveau radar, elle en sera pour ses frais !...

Les trois visiteurs demeurèrent muets et passifs. Sans désapprouver la confiance de Cobson, ils ne tenaient pas non plus à marquer leur assentiment.

- Regardez, reprit Cobson en se levant. Les plans sont là...

Il se dirigea vers l'un des coins de la pièce et posa la main sur un coffre-fort,d'acier. C'était un meuble massif et trapu dont les parois brillaient.

- Triple blindage renforcé, expliqua-t-il. Même si votre Roumaine est une spécialiste, elle n'a rien à espérer. Le mécanisme est muni d'un dispositif d'alarme à double commande ; et nous avons ici une équipe permanente de six hommes armés qui veillent sur le laboratoire et sur l'atelier de montage...

- Oui, marmonna Golland, c'est bien ce qui figure dans mes rapports...

Il compulsa une liasse de feuillets officiels, puis replaça les documents dans sa serviette.

Cobson, reprenant sa place, ouvrit le tiroir de droite de son bureau et exhiba un Lüger de gros calibre.

- Et si c'est une tentative d'agression sur ma personne, conclut-il en brandissant l'arme, j'ai de quoi me défendre.

Le colonel Parsons se leva.

- Cigarette ? offrit-il en tendant son paquet à Cobson.

Keetch donna du feu à la ronde.

Parsons reprit la parole :

- Nous savons, naturellement, que vous êtes en mesure d'assurer la protection absolue de nos secrets techniques, Mr. Cobson. S'il n'en était pas ainsi, la New Electric Corporation ne se trouverait pas sur la liste des fournisseurs attitrés de nos laboratoires militaires.

Il extirpa un nuage de fumée.

- Les intentions du C.I.A. sont cependant un peu différentes de ce que vous pensez ; mais vous allez comprendre tout de suite la tactique échafaudée par nos services... Dès l'instant où Carla Farbenlauw a posé le pied sur notre territoire, nous pouvions

l'arrêter, cela va de soi. Elle a beau avoir des passeports en règle et des visas réguliers, ce ne sont pas les prétextes qui manquent lorsqu'il s'agit de coffrer un suspect. Seulement...

Il haussa les épaules.

- A quoi bon ?... Même en lui collant sur le dos une inculpation d'espionnage, cela ne nous mène nulle part. Primo, les témoignages que nous avons contre elle ne valent rien. Secundo, cette femme n'a aucune importance par elle-même ; ce que nous voulons faire, ce que nous devons faire, c'est nous servir d'elle pour remonter la filière et atteindre ainsi la tête de l'organisation étrangère pour laquelle elle travaille.

Lançant un bref regard à Cobson, il ajouta d'un ton évasif, comme en marge de son exposé :

- Je ne vous apprends rien, j'imagine ? Dans notre métier, c'est la méthode classique : nous laissons courir le gibier le plus longtemps possible... Un espion ne représente que bien peu de chose : c'est le réseau qui compte.

Cobson opina, puis, visiblement perplexe, répondit :

- Nous sommes bien d'accord, mais j'avoue que je ne vois pas de quelle manière je pourrais vous aider.

- Je n'ai pas fini, dit Parsons posément. Tout d'abord, et ceci pour vous donner une vision aussi objective que possible du problème tel qu'il se pose, j'attire votre attention sur le point suivant : nous n'avons, jusqu'à présent, aucune preuve formelle attestant que Carla Farbenlauw soit effectivement une espionne internationale opérant pour le compte d'une puissance étrangère. Il est possible que son arrivée à Buffalo n'ait rien à voir avec les plans top-secrets du radar S.G.7. On a vu des coïncidences plus étonnantes que celle-là. Et, pour tout dire, cette femme ne figure pas seule sur la liste des suspects : c'est son voyage, son arrivée ici qui l'ont mise en lumière... Si nos prévisions ne se vérifient pas, nous vous aurons dérangé pour rien et vous n'aurez aucun rôle à jouer. En revanche, si les soupçons de nos services sont fondés, c'est-à-dire si notre suspecte est bien l'espionne que nous croyons, vous entendrez parler d'elle avant quarante-huit heures.

Derechef, Cobson laissa voir son étonnement.

- Et pourquoi cela ? questionna-t-il.

Parsons écrasa lentement sa cigarette dans le cendrier de cristal qui se trouvait sur le bureau.

- Voici comment les choses se sont passées à Shipeng, Mr. Cobson. Carla Farbenlauw se fait annoncer et demande une entrevue avec le directeur en personne. Elle est porteuse de documents officiels. Des faux, bien entendu. Mais ces documents, qui l'accréditent auprès de la plupart des centres techniques militaires, sont cependant établis sur d'authentiques papiers du secrétariat au ministère de la Défense. D'où la confiance qu'on leur accorde automatiquement... Une fois dans la place, la femme entame une longue conversation qui lui permet de faire étalage d'une compétence technique absolument effarante, parait-il. Chargée d'une prétendue mission de liaison entre nos États-majors et les autorités du Pacte Atlantique, elle discute le plus naturellement du monde les questions les plus complexes de productivité, de coordination, etc... Bref, son charme personnel aidant, elle oriente habilement l'entrevue pour arriver au but réel de sa démarche : elle exhibe un dernier document par lequel le Pentagone lui accorde l'autorisation de voir même les plans secrets. Toujours précise dans toutes ses paroles, elle réclame alors des schémas dont elle cite les numéros sans hésiter. Une heure plus tard, après un simulacre de coup de téléphone, elle se retire. Mais elle a réussi à photographier avec une stylo-caméra les plans convoités. Un de nos agents a vu les photos prises à Southampton...

Cobson fit une grimace.

- Hmm, hmm, pas mal imaginé, admit-il, songeur. Pour qui n'est pas prévenu, le piège est presque fatal...

- Nous avons étudié le meilleur moyen de parer des coups de ce genre, dit Parsons. Vous recevrez sous peu une note de service confidentielle. Désormais, interdiction de montrer des top-secrets sans avertir par téléphone le district... Un G. Man du F.B.I. ou un agent spécial assistera à toute entrevue de cette nature...

- En tout cas, enchaîna Cobson, pour ce qui est du charme féminin, votre Roumaine est sûre de tomber sur un bec de gaz. Je suis trop vieux pour m'y laisser prendre..:

Keetch lança en riant :
- On dit ça ! Mais un homme de votre trempe, ça suffit pour exciter une femme et la mettre dans une forme éblouissante. Et alors, ma foi...
- Pas de danger, riposta Cobson. Quant à sont éventuel baratin pseudo-technique, ça ne prendra pas non plus, je vous le garantis.
Lee Colland intervint. Il n'avait pas l'air d'aimer les plaisanteries, même inoffensives.
- Mr. Cobson, dit-il en se frottant le menton, venons-en maintenant au motif essentiel de notre démarche... Depuis son arrivée à Buffalo, Carla Farbenlauw est surveillée sans relâche. Si elle se fait annoncer pour solliciter une entrevue, vous allez la recevoir.
Il se leva, fit quelques pas dans la pièce.
- Vous allez la recevoir et vous entrerez dans son jeu... Bien entendu, vous commencerez par afficher une méfiance légitime. Puis, peu à peu, votre réticence faiblira. Nous lui tendons un piège, comprenez-vous, un piège auquel elle ne pourra plus échapper.
Cobson fronça les sourcils.
- Jusqu'où fait-il aller ? s'enquit-il.
- Jusqu'au bout. Et je souhaite que vous fassiez preuve de plus d'habileté qu'elle... Si vous jouez mal votre rôle, si vous manquez de naturel, elle sentira que votre complaisance cache un traquenard ; elle doit s'imaginer que vous cédez sans vous en rendre compte, que son charme agit, que ses paroles portent... Vous lui confiez donc les plans du S.G.7... et vous évitez d'observer d'une manière trop flagrante son stylo photographique.
- Des faux plans, renchérit Cobson en riant.
- Non, les vrais plans ! rectifia Golland. Réfléchissez. Elle connaît sa mission : elle le verrait tout de suite, si les schémas étaient truqués.
- Vous pourrez quand même l'arrêter, objecta Cobson. Et vous aurez la preuve que c'est une espionne...
Golland laissa échapper un soupir. Parsons entreprit alors d'expliquer plus clairement les intentions du service.

- Vous n'y êtes pas, Mr. Cobson... Si la femme découvre qu'elle est tombée dans un guet-apens, elle ne prendra pas de photos. Elle écourtera sa visite et se défilera en vitesse. Si nous l'arrêtons, elle se fera passer pour folle ou n'importe quoi. De toute manière, elle n'établira pas le contact avec ses chefs. Or c'est cela qui compte. La méthode qu'elle utilise démontre qu'il s'agit d'une organisation ayant des complices jusque dans les bureaux du Pentagone. Dès que Carla Farbenlauw sortira de ce bureau avec les clichés des plans authentiques, notre dispositif entrera en action. Des milliers d'agents tisseront autour d'elle une toile invisible: téléphone, taxis, courrier postal, rencontres, tout sera surveillé par nous. Les photos vont remonter la filière, et nous aurons, à chaque échelon, la preuve irrécusable du flagrant-délit de trahison. Vous saisissez maintenant ?...

- C'est le grand nettoyage, appuya Golland, persuasif.

- Oui, concéda Cobson, un peu anxieux malgré tout, je vois ce que... Il hocha la tête, puis:

- Mais vous prenez un risque immense. Imaginez que cette femme déjoue votre surveillance...

- IMPOSSIBLE, articula Golland, catégorique. A l'instant précis où elle entrera ici, nous le saurons. Et les barrages seront mis en place. Nous avons tout prévu.

- Et vous pensez qu'elle a des complices à Washington ?

- Si c'est elle qui a exécuté la manœuvre en Grande-Bretagne, elle a des complices jusque dans l'État-Major du NATO. Et ceci vous donne une petite idée de l'importance de ce coup de filet.

- Comment saurez-vous qu'elle m'a demandé une entrevue ?

- Je la verrai arriver, déclara Parsons. Je compte rester moi-même de garde dans le hall d'entrée... Elle ne m'apercevra pas, mais moi je ne la raterai pas.

- Je n'ai donc pas à bouger ?

- Non... Ayez l'air naturel, c'est tout.

Le capitaine Keetch intervint.

- A toutes fins utiles, ayez tout de même votre arme à portée de la main, Mr. Cobson... Un piège est un piège, mais il faut néanmoins prévoir des surprises toujours possibles. Si la femme change de

méthode, si elle vous menace, par exemple, n'hésitez pas : tirez le premier.

- Oui, merci de me prévenir, marmonna Cobson, sombre.

Après une ultime mise au point des détails qui pouvaient encore parfaire le scénario du guet-apens, le capitaine et les deux inspecteurs se retirèrent.

Cobson resta longtemps debout devant la fenêtre de son bureau. Finalement, il se remit au travail.

Les heures s'écoulèrent.

Au début de l'après-midi, l'équipe 3 s'en alla au banc d'essai F.12.

Il était exactement 16 heures 20 quand la standardiste annonça :

- M. le directeur ?... Miss Carla Farlenbauw demande si vous pouvez la recevoir. Elle a un ordre de mission émanant de la Défense Nationale.

Cobson, le souffle court, répondit d'une voix sourde devant le micro :

- Euh... oui... Je vais la recevoir dans quelques minutes.

Il coupa le contact.

Il dut s'obliger à respirer cinq ou six fois à fond, lentement, pour calmer la soudaine crispation nerveuse qui l'oppressait.

Enfin, redevenu maître de lui-même, il alla ouvrir la porte de l'antichambre.

CHAPITRE III

L'âge et le travail avaient fortement marqué le vieux Bill Cobson. Cependant, tout au fond de lui-même, il avait gardé son âme de paysan.

En voyant la visiteuse qui, le sourire aux lèvres, s'avançait vers lui, il éprouva une irrésistible bouffée d'admiration. Carla Farbenlauw

était infiniment plus belle que sur les photos de l'inspecteur Golland. Grande, élancée, elle avait cette aisance souveraine du geste et de la démarche qui n'appartient qu'aux vraies femmes du monde. Enveloppée dans un manteau de voyage bleu-marine à parements de velours, elle était coiffée d'une toque de velours bleu-nuit dont la teinte s'harmonisait idéalement avec sa chevelure acajou foncé. Dans son visage ovale, discrètement maquillé, ses yeux gris, en amande, et sa bouche voluptueuse revêtaient un éclat fascinant.

Au vrai, ce n'était pas tellement sa beauté qui impressionnait le directeur-général de la New Electric Corporation. Ce qui le troublait, c'était le halo de mystère qu'il sentait palpiter autour de cette femme exceptionnelle. Pour la première fois de sa vie, Cobson se trouvait en présence d'une authentique aventurière de haut vol.

S'il n'avait pas été prévenu par les inspecteurs de Washington, le vieil industriel aurait probablement mené cette entrevue comme n'importe quelle autre. Il ne recevait pas souvent des femmes dans son bureau, mais cela s'était tout de même produit quelquefois ; il n'avait jamais ressenti la moindre émotion. Ceci, évidemment, était tout à fait différent. Cette femme n'était pas comme les autres ; en vérité, elle avait quelque chose de particulier qui la plaçait fatalement au-dessus du commun des mortels. C'était un personnage, une héroïne de la tragédie contemporaine : une espionne internationale.

- Je m'excuse de vous importuner de la sorte, Mr. Cobson, dit-elle d'une voix douce et aimable, mais j'ai des ordres qui m'interdisent de solliciter d'avance une entrevue. C'est donc par devoir, et bien malgré moi, que je viens à l'improviste.

Bougon, Cobson demanda :

- De quoi s'agit-il ? Mes minutes sont précieuses et je n'ai pas l'habitude de recevoir des gens au pied levé.

- Cela va de soi. Voici le but de ma démarche.

De la poche intérieure de son manteau, elle tira une enveloppe jaune, de grand format, dont elle sortit deux lettres portant le monogramme du Secrétariat-Général du Pentagone.

- Puis-je vous demander de prendre connaissance de ces deux lettres, Mr. Cobson ?

Elle s'approcha d'un pas souple de la table derrière laquelle Cobson, debout, attendait en l'examinant d'un œil impénétrable. Elle lui remit les deux documents.

- Veuillez prendre place, Miss ?

C'était une question. Elle compléta :

- Farbenlauw. Mon nom et mes titres sont stipulés dans les ordres de mission que voue tenez dans la main.

Cobson lut les deux lettres. Impossible de déceler la moindre contrefaçon dans ces deux documents ! Les en-tête, les références, la tournure des phrases, tout était conforme aux textes habituels du ministère.

- Je suis à votre disposition, Miss Farbenlauw, dit-il en lui restituant les feuillets et en s'asseyant.

Elle prit place dans l'un des fauteuils. Sous son manteau dont les pans étaient ouverts, Cobson put voir sa robe : une robe très simple, en lainage gris. Sobre de coupe mais d'un chic impeccable. Le corsage moulait avec une discrétion de bon ton un buste dont on pouvait néanmoins deviner la perfection. Ses longues jambes, gainées de nylon extra-fin, avaient un galbe qui en disait long sur la splendeur de ce qu'on ne voyait pas.

- Ainsi donc, reprit l'industriel, vous êtes une technicienne de la Productivité... On parle beaucoup de cette histoire depuis quelques années ; de mon temps, on se souciait surtout de faire des produits de qualité.

- L'un n'empêche pas l'autre, bien au contraire, fit-elle remarquer. Du reste, les théories de la productivité ne sont qu'une conséquence naturelle de l'évolution sociale ; le développement prodigieux de la civilisation technique postule des lois nouvelles.

- Hmm, hmm, grogna Cobson, peu désireux de se lancer dans le labyrinthe des concepts économiques et sociaux. Que puis-je faire pour vous ? D'après la lettre du général Marlow, il s'agit du S.G.7... Vous connaissez les dernières innovations en matière de radars à longue portée ?

- Oui, bien entendu, dit-elle. Mais ce qui m'intéresse plus spécialement, ce sont vos bordereaux de spécification relatifs au

S.G.7. Je suis chargée de coordonner les approvisionnements et je désire relever le détail des matières premières.

- C'est facile. J'ai tout sous la main.

Il se leva, marcha vers le coffre. La neutralisation du double système d'alarme ne dura pas moins de quatre minutes. Les combinaisons chiffrées étaient différentes pour les trois manœuvres successives requises avant le déclenchement de l'ouverture.

- Vos secrets sont bien gardés, fit observer la jeune femme en souriant.

Une légère rougeur colora les joues pâles de Cobson. Elle avait un sacré culot, cette garce !

- Voici les plans officiels, dit-il en déposant une liasse de feuillets-calques sur son bureau. Et voici les schémas que j'ai établis pour la fabrication. Les numéros en rouge. correspondent aux bordereaux de matières...

Carla Farbenlauw avait pris dans la poche de son manteau un carnet et un stylo.

- Ce ne sera pas long, dit-elle en dévissant le capuchon de son stylo. Où puis-je m'installer pour prendre quelques notes ?

- Mettez-vous ici, ce sera plus commode, dit Cobson en lui offrant un siège.

Puis, soucieux :

- Excusez-moi deux secondes... Une de mes équipes doit expérimenter un nouvel appareil au banc d'essai ; je vous laisse seule un moment. SI vous avez besoin d'explications...

- Je ne crois pas, murmura-t-elle, ces schémas me paraissent très clairs.

Il sortit. Quand il revint, dix minutes plus tard, Carla Farbenlauw rangeait tranquillement son carnet et son stylo.

- Déjà terminé ? s'étonna-t-il.

- Mais oui... Il m'a suffit de relever les chiffres, vous aviez classé vos bordereaux par catégorie.

- Je procède toujours ainsi, dit-il d'un ton pénétré. J'ai horreur des surprises.

- Et vous n'en avez jamais ? s'enquit-elle en levant vers lui un regard incroyablement candide.

- Jamais, dit-il d'un ton neutre.
Elle se leva.
Cobson réalisa soudain la portée réelle de la scène qui venait de se passer dans son propre bureau. Et il en ressentit un pincement sournois au creux de l'estomac en songeant que cette femme était déjà, sans qu'elle pût s'en douter, enfermée dans le piège.
Toujours gracieuse et souriante, elle prit congé. Il la reconduisit jusqu'à la porte.
Il referma derrière elle et marcha lentement vers la fenêtre. Il éprouvait une vague nausée. Tant de charme et tant d'intelligence, tant de beauté, tant de jeunesse...
Une pitié incommensurable l'envahit.
En pensée, il voyait l'effroyable machine policière dont les mécanismes se mettaient en branle, s'enchaînaient, s'engrenaient silencieusement. Keetch, le colonel Parsons, Golland, des centaines d'autres policiers et agents spéciaux, toute une armée invisible qui se mouvait dans la ville. Carla Farbenlauw était partie vers son destin. Un étau allait se refermer sur elle, la broyer...
Le grésillement du téléphone fit sursauter Cobson et l'arracha à sa méditation.
Il se précipita vers sa table, appuya sur le bouton.
- J'écoute, dit-il.
- Un appel privé de la part d'un certain Jonathan Berck, Mr. le Directeur... C'était le pseudonyme convenu avec Parsons.
- Passez-le moi, dit Cobson.
Il y eut un déclic, puis la voix sèche du colonel :
- Mr. Cobson ?
- Oui, c'est moi-même à l'appareil.
- C'est au sujet de la marchandise que vous savez. Tout est en ordre, nous avons pris livraison du colis. Je vous rappelle dans une vingtaine de minutes.
Cobson acquiesça, puis coupa la communication. Il tenta vainement de se mettre au travail : il avait l'esprit ailleurs.
Il achevait sa troisième cigarette quand le soi-disant Jonathan Berck s'annonça de nouveau au bout du fil.
- Alors ? fit Cobson, les nerfs à vif.

- Tout va bien, prononça le colonel Parsons. Le colis est en route vers Chicago, par la voie des airs. Un de mes collaborateurs accompagne la marchandise et tout est prêt à Chicago pour réceptionner l'appareil.

- Eh bien... félicitations, articula Cobson avec effort. J'espère que vous aurez satisfaction sur toute la ligne.

- Faites-moi confiance, dit le colonel, sarcastique. Moi aussi, je suis spécialisé dans les plans de haute précision... Je vous donnerai des nouvelles demain sans faute. Si cela vous convient, je vous sonnerai à 15 heures.

- Parfait, je serai dans mon bureau.

Cobson alluma une nouvelle Chesterfield... Il était à ce point obsédé par le visage souriant de Carla Farbenlauw qu'il dut rassembler toute son énergie pour chasser cette image de son esprit.

A la fin, haussant les épaules, il retourna à sa table, rassembla les plans du S.G. 7, considéra le paquet de feuillets d'un air mélancolique puis les replaça dans le coffre.

Après avoir rebranché les dispositifs d'alarme, il quitta le bureau. Dans la cour, une voiture l'attendait pour le conduire au terrain.

- Banc d'essai F.12.

- Bien, monsieur, dit le chauffeur.

Dès qu'il fut sur le terrain avec ses ingénieurs et ses techniciens, l'industriel oublia son entrevue avec l'espionne. Mais le soir, puis la nuit, il y repensa.

La matinée du lendemain lui parut mortellement longue. A deux heures, il s'installa à son bureau et attendit la communication prévue pour 15 heures. Il était littéralement malade d'impatience.

Or, à six heures du soir, quand la sirène de l'usine hurla comme chaque jour la fin du travail et la relève des équipes, le colonel Parsons n'avait pas encore appelé.

Incapable de dominer davantage son anxiété, Cobson demanda la Division Centrale du .F.B.I. à New York.

- Je voudrais parler à l'agent spécial Keetch, dit-il à l'opérateur de la police fédérale.

- Qui est à l'appareil ?

- Bill Cobson ici, directeur-général de la New Electric Corporation, à Buffalo.

- Comment allez-vous, Mr. Cobson ? C'est Dave Sennam qui vous parle. L'agent spécial Keetch est absent. Il est en mission.

- Oui, je le sais. C'est justement à ce propos que je l'appelle.

- Une seconde, Mr. Cobson. Je vous passe l'assistant Rutters qui remplace Keetch.

Il y eut deux claquements dans le micro, puis une sorte de ronflement lointain. Enfin, la voix rocailleuse du capitaine Rutters :

- Allen Rutters. Je vous écoute, Mr. Cobson.

- Au sujet de la mission de l'agent spécial Keetch, dit Cobson sans préambule. On m'avait promis des nouvelles à 15 heures. Que se passe. t-il ?

Il y eut un court silence. Puis, sur un ton vaguement hésitant ou réticent, Rutters marmonna :

- On ne m'a pas donné d'instruction pour vous, Mr. Cobson. Keetch vous a-t-il personnellement promis de vous appeler ?

- Non, c'est le colonel Parsons. Mais je suppose que c'est la même chose ? Parsons ne m'a pas indiqué de numéro, et c'est pourquoi j'ai demandé la Division Centrale.

- Bon, ne quittez pas votre bureau, je vais essayer de toucher Keetch.

Une dizaine de minutes plus tard, Rutters rappelait.

- Mr. Cobson ? J'ai un message pour vous de la part de Keetch. Pouvez-vous le recevoir à l'usine, dans une heure ?

Euh... oui, naturellement. Pas de mauvaises nouvelles, je suppose ?

- Non, ne vous tracassez pas, Mr. Cobson, tout va très bien. Mais Keetch désire vous raconter des choses que le téléphone ne peut pas supporter, vous voyez ce que je veux dire ?

- Ah, très bien, soupira Cobson, soulagé. Je ne m'en irai pas avant de l'avoir vu. Merci, assistant Rutters.

La montre de Bill. Cobson marquait 19 heures 25 quand la standardiste du hall d'entrée annonça l'arrivée des détectives Sheps et Lansing, tous deux du F.B.I. de New York.

- C'est de la part de l'agent spécial Keetch, ajouta la téléphoniste.

Cobson se rua vers la porte.

Frank Sheps était le Fed classique : grand, athlétique, le maxillaire puissant et les méplats du visage taillés à coup de hache. Lansing était moins costaud, mais ses yeux avaient la même froideur.

Les deux policiers pénétrèrent dans le vaste bureau et, par déformation professionnelle, ils promenèrent un regard circulaire autour de la pièce

- Alors ? s'enquit Cobson. La toile d'araignée a fonctionné ?

- Vous avez toujours les documents top-secrets ici ? demanda Sheps à brûle-pourpoint et sans tenir compte de la question posée par son interlocuteur.

- Ben, oui, pardi s'exclama Cobson, décontenancé. Elle a simplement pris des photos. Je l'ai laissée seule pendant un moment, comme convenu.

Sheps mit ses poings sur ses hanches et considéra Bill Cobson d'un œil soucieux.

- Minute, Mr. Cobson, grommela-t-il. Procédons par ordre, si ça ne vous fait rien. A quel moment l'agent spécial Keetch vous a-t-il mis au courant de sa mission ?

- Mais... hier. Hier au matin. C'est lui qui accompagnait les deux délégués de Washington, Golland et le colonel Parsons.

Sheps échangea un bref regard avec son collègue, puis maugréa :

- Vous devez confondre les noms, Mr. Cobson. Keetch se trouve en mission depuis plus de quinze jours à Londres. Ça m'étonnerait que vous l'ayez vu hier dans ce bureau.

Cobson eut un rictus incrédule.

- Je n'en suis pas encore là, Mr. Sheps, ricana-t-il. J'ai passé le cap de la soixantaine, mais je suis encore en possession de toutes

mes facultés. Keetch s'est assis là, dans ce fauteuil.

- Vous le connaissiez personnellement ? demanda Lansing.

- Oui. C'est-à-dire... au téléphone. C'est lui qui s'occupait des ports d'arme pour mes gardiens. En fait, je le voyais pour la première fois.

- Enfin bref, enchaîna Sheps, que signifie cette histoire de toile d'araignée, de colonel Parsons et tutti quanti ?

Les lèvres pales de Cobson s'amincirent. La moutarde lui montait au nez, c'était visible.

- S'il y avait un minimum de coordination dans les services de la police, dit-il, acerbe, ça n'arriverait pas ! Et si vous n'êtes pas au courant, je n'ai rien à vous dire. Il s'agit de Carla Farbenlauw, l'espionne internationale. Un piège a été combiné pour la prendre en flagrant-délit : elle a photographié les plans d'un nouveau radar que je mets en fabrication pour l'Air Command.. Tout cela ne vous dit rien ?

- Non, avoua Sheps, éberlué.

- Eh bien, téléphonez à Washington ou attendez qu'on vous informe. Keetch est sûrement rentré de Londres, puisque je l'ai vu ici !...

Il y eut un silence étrange. Le visage de Sheps était devenu comme de la pierre et ses yeux scrutaient Cobson comme s'ils voyaient à travers sa haute stature.

- Mr. Cobson, articula-t-il, s'il y a un piège dans tout ce micmac, c'est vous qui êtes tombé dedans, aussi sûr que je suis ici.

- Comment ? Que voulez...

De sa plus brutale voix de flic, Sheps gueula brusquement :

- Puisque je vous affirme que Keetch est en Europe depuis près de trois semaines ! Quant aux envoyés de Washington, c'est du bidon ! J'ai demandé des renseignements dès la réception de votre coup de fil. C'est le C.I.A. qui m'a prié de prendre l'avion pour venir dare-dare ici tirer cette affaire au clair. Alors ?

- Mais... le colonel Parsons ?

- Inconnu au bataillon ! clama Sheps.

- Et cette...

Dans un éclair, Bill Cobson réalisa subitement la vérité atroce. Sa mâchoire tomba et il devint blême.

- Mais... mais alors ? balbutia-t-il d'une voix à peine audible.

- C'est clair, non ? rugit Sheps... Si vous avez laissé photographier des plans secrets, on vous a roulé ! Des types se sont servis du nom de Keetch pour vous mener en bateau, voilà le fin mot de l'histoire.

Il regarda Cobson et ajouta, impitoyable :

- A voir votre figure, j'ai l'impression que ces gars vous ont possédé jusqu'au trognon...

Cobson voulut parler mais ne parvint à émettre qu'un borborygme rauque et confus. Soudain, il porta ses deux mains à sa poitrine, ferma les yeux, chancela, s'écroula sur le parquet.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Depuis trois jours, une longue pluie grise et froide tombait sur Paris. Les tours de Notre-Dame se détachaient lourdement sur le ciel couleur de cendres et, dans la rumeur confuse de la ville, les vieilles pierres de la cathédrale formaient un gigantesque bloc de mutisme.

En cette fin d'après-midi de février, la Seine elle-même paraissait boudeuse et hostile aux hommes.

Une traction noire longeait les quais à toute allure.

Calé dans les coussins du siège arrière, une serviette de cuir sur les genoux, une pipe éteinte dans la bouche, un homme d'une soixantaine d'années, de forte corpulence, au visage morose et fatigué, mâchonnait à mi-voix des paroles pleines d'amertume. Il ne s'adressait à personne. A cause du chuintement des pneus sur les pavés mouillés, le chauffeur, un jeune homme en gabardine brune,

ne pouvait pas entendre ce que grommelait son patron. Et ce dernier était le seul passager de la voiture.

De sa serviette, l'homme extirpa une grande enveloppe administrative dont il retira une demi-douzaine de photographies. Toujours bougonnant, il étudia les clichés.

Les images, dont le glacé brillait, n'étaient pas particulièrement plaisantes à regarder. Elles montraient, en noir sur blanc, le visage d'un mort. Et, visiblement, il s'agissait d'un cadavre en très mauvais état. Avec ses noirs trop durs et ses blancs trop crus, la lumière du flash accentuait férocement l'aspect hideux de cette face devenue monstrueuse. En fait, ce visage n'avait plus rien d'humain ; on eût dit un masque grossièrement fabriqué par un fou pour susciter l'épouvante. La bouffissure des lèvres tuméfiées, la dilatation des narines remplies de matières étranges, la fixité de ces deux yeux inexpressifs, ouverts sur le néant et bordés de cils agglomérés par petites touffes, tout cela n'était guère appétissant. Mais le plus pénible à regarder, c'était l'expression de terreur qu'on discernait malgré tout dans les traits décomposés du mort, ce rictus buriné autour de la bouche et qui semblait crisper à tout jamais les joues à la fois figées et molles comme du vieux caoutchouc.

L'homme rangea les photos et fit passer dans le tuyau de sa pipe éteinte une série de grognements indistincts. Puis il eut soudain une grimace de douleur et ferma un instant les yeux. Il en voulait à ce maudit cadavre ! Non pas à cause de sa laideur - il s'en fichait éperdument - mais parce que c'était pour lui qu'il était obligé de faire cette absurde promenade. Et cela, en pleine crise de rhumatisme...

Enfin la traction se rangea le long du square, sur la place Mazas, juste au débouché du pont d'Austerlitz.

Le chauffeur aida son patron à descendre.

- Hé, doucement, gémit le vieil homme. Puis, sur un ton d'excuse :

- Ma mauvaise jambe me fait drôlement souffrir...

Un flic s'amenait à grandes enjambées.

- Alors ? cria-t-il, furibond. On stationne au beau milieu du trafic, maintenant ?

Le chauffeur exhiba prestement une carte protégée par un étui de plastic et dit au policier :

- Une demi-seconde, mon pote.

- Ah, pardon, fit le flic en esquissant un bref salut.

Déjà l'homme à la pipe, sa serviette sous le bras, s'engageait en boitant dans l'allée confies au square.

-Le chauffeur et la traction disparurent.

Il pleuvait de plus belle. A droite, sur le fleuve, un remorqueur qui halait un train de péniches lâcha un cri rauque et assourdi. Les arbustes noirs du jardinet frissonnaient dans la pluie froide.

L'homme s'arrêta pour reprendre haleine. Devant lui, à dix mètres, le bâtiment plat de l'Institut médico-légal dressait sa sinistre façade de briques rouges. Au-dessus du péristyle dont les deux colonnes blanches avaient l'air de monter une garde funèbre, un minuscule drapeau tricolore pendait comme un chiffon.

Résigné, soupirant, l'homme reprit sa marche difficile et entreprit de gravir les huit marches du perron.

Juste comme il pénétrait dans le vestibule, deux grosses voitures américaines stoppèrent devant l'allée. Les deux véhicules portaient des plaques d'immatriculation munies des insignes du corps diplomatique.

Six hommes vêtus de gris descendirent et gagnèrent rapidement l'entrée du bâtiment. Le sexagénaire boiteux les avait vus et les attendait, immobile dans le couloir silencieux et désert.

Les présentations furent brèves.

Il y avait là deux attachés d'ambassade, deux émissaires venus de Washington via Londres, un haut fonctionnaire de la police française et un délégué de l'Interpol.

Les Américains parurent quelque peu surpris de découvrir sous l'aspect d'un vieux rhumatisant un homme dont ils connaissaient la réputation et l'immense prestige. De toute évidence, ils s'étaient fait une autre idée du célèbre directeur de la Section Spéciale du S.R. Français !

- Je souffre de la rotule, leur expliqua-t-il en tapotant du bout de sa pipe son genou droit. C'est le temps humide... Un souvenir des tranchées : deux hivers dans la boue...

Puis, haussant les épaules :

- Venez, tout est prêt. Le corps nous attend dans la salle d'identification. Le médecin-légiste est déjà sur place.

Ils franchirent la première porte à main gauche et longèrent le couloir. Au passage, l'huissier salua le Vieux avec respect.

Effectivement, tout avait été préparé. Le cadavre, recouvert d'un drap blanc, gisait sur la dalle de pierre. Le docteur, le garçon de salle et les deux techniciens de la photo bavardaient à mi-voix.

- Eh bien, allons-y, commanda le Vieux.

Le garçon de salle dévoila le mort.

Malgré son état pitoyable, le cadavre était imposant. Ce grand corps aux membres puissants, aux attaches vigoureuses, aux épaules admirablement découplées, donnait, en dépit de son séjour prolongé dans l'eau, une impression de force. Étalé dans toute sa nudité, couvert d'ecchymoses, il n'avait rien perdu de sa virile ampleur athlétique. Malheureusement, la figure gâchait le spectacle... Un des deux émissaires de Washington tint à prélever lui-même, avec l'aide du garçon de salle, une série d'empreintes dactyloscopiques du mort. C'était en quelque sorte une preuve par neuf. Et qui fut concluante.

- Pas de doute, c'est lui, décréta l'Américain en se tournant vers son collègue.

- Évidemment, acquiesça l'autre. Vous savez, je me trompe rarement... J'en ai identifié de plus amochés que ça, et sur une seule épreuve photographique.

Le cadavre fut recouvert de son drap blanc. Personne ne semblait avoir remarqué la méchante couture qui traversait de haut en bas l'abdomen du mort. En réalité tous avaient été fascinés par cette écœurante blessure ; mais, par pudeur, on avait passé sous silence les inévitables nécessités de l'autopsie.

Le médecin-légiste devint alors la vedette de la cérémonie. Son rapport, outre les banalités sur la date du décès et la durée de l'immersion, n'apporta qu'un élément positif : la victime était déjà morte quand elle avait été jetée dans le fleuve.

- Mais quel est le motif exact du décès ? insista le délégué de l'Interpol.

- Impossible de donner un diagnostic précis, maugréa le docteur. Asphyxie au moyen d'un toxique ? Étouffement provoqué volontairement. Les poumons et les viscères sont trop abîmés...

Le Vieux, qui avait hâte d'en finir et de regagner son bureau, demanda à son collègue de la police :

- Au fait, pourquoi m'avez-vous convoqué ?

- Je n'en sais rien, dit le fonctionnaire. Le cabinet du ministre m'a téléphoné à ce sujet, mais sans me donner d'explications.

L'inspecteur de l'Interpol, qui avait capté au vol ce bref dialogue, intervint :

- Patientez quelques minutes, dit-il au Vieux, les explications vont venir. C'est l'ambassade qui a exprimé le désir de vous voir ici. Mais il fallait d'abord liquider les formalités de l'identification officielle...

Se tournant vers les Américains :

- Vous aviez d'autres choses à vérifier ?

Un des deux émissaires de Washington, un homme de cinquante ans, au visage mince et énergique, aux yeux d'un bleu très pâle, aux cheveux grisonnants, répondit sur un ton qui trahissait l'habitude de prendre des décisions et de donner des ordres sans appel :

- C'est terminé. je vous remercie. Vous recevrez dès demain les instructions pour transférer le corps aux États-Unis. Le voyage se fera par avion... Euh...

Fronçant les sourcils, il se gratta machinalement le menton avec l'ongle du pouce de la main droite.

- Serait-il possible, je vous prie, d'obtenir également les prélèvements qui ont été utilisés pour l'autopsie ?

- Oui, si vous voulez, concéda le médecin-légiste, un peu étonné malgré tout... Je renverrai les bocaux ce soir.

- Thanks, dit l'Américain en hochant la tète pour remercier le docteur.

Puis s'adressant en anglais au plus âgé des deux attachés d'ambassade

- Est-ce arrangé pour... ?

Il laissa sa phrase en suspens. L'inspecteur de l'Interpol, prenant les devants, dit très vite :

- Certainement... Un bureau se trouve à votre disposition ici-même.

- Parfait...

Quelques instants plus tard, l'Américain s'enfermait seul avec le Vieux - au vif ébahissement de ce dernier - dans un des petits parloirs de l'établissement.

Les deux hommes prirent place de part et d'autre de la table d'acajou qui tenait le milieu de la pièce. L'Américain prit alors son portefeuille et, tout en cherchant trois ou quatre papiers, commença d'une voix grave :

- Je ne m'appelle pas Henry Carden et je ne suis pas policier... Je suis le général Harold O'Hara, secrétaire principal du C.I.A. de Washington. Je vous dirai tout à l'heure pour quel motif je voyage incognito ; car je ne suis pas venu uniquement pour identifier le cadavre d'un citoyen américain.

Ses yeux bleus scrutèrent le Vieux. Celui-ci demeura impassible.

- Le cadavre que nous venons de voir, reprit O'Hara, est celui de l'agent spécial James Keetch, de la Police Fédérale, district de New York... Keetch se trouvait en mission à Londres pour enquêter au sujet d'un de nos pilotes dont la mort accidentelle s'est produite au cours d'une permission... Le pilote en question, un nommé Michael Witkin, résidait à Albany. Ceci vous explique l'envoi de l'agent spécial Keetch...

Le Vieux acquiesça d'un battement des paupières. Le général poursuivit :

- Des espions d'une habileté consommée ont trouvé le moyen de mettre à profit l'absence de Keetch pour réussir un coup de maître. Se servant du nom de Keetch, un faux policier s'est introduit avec des complices dans une usine d'électronique où notre dernière invention en matière de radars à longue portée allait être mise en fabrication...

Et O'Hara raconta alors, lentement, minutieusement, les événements qui s'étaient déroulés dans le bureau de Bill Cobson, directeur de la New Electric Corporation.

- Une jolie combine, reconnut le Vieux en esquissant une moue admirative.

- Sans aucun doute, enchaîna le général, mais qui suppose des complicités extraordinaires...

Il baissa les yeux et répéta en regardant distraitement les papiers qu'il avait posés devant lui

- Extraordinaires, vous voyez ce que je veux dire ?... Il fallait savoir bien des choses pour accomplir une telle manœuvre. Le départ de Keetch, la liaison entre Keetch et l'usine, l'existence du radar S.G.7. et la présence des plans dans le bureau de Bill Cobson... Sans compter les détails pratiques : ordre de mission émanant du Pentagone, disposition des papiers à lettre selon les services en cause, etc...

- Au moins deux informations de base au départ, résuma le Vieux qui avait un penchant pour les vues de synthèse : police et ministère.

- Oui, justement. Et c'est pour cela que nous ne pourrons rien tenter de valable : tous nos services dépendent de la police ou bien du ministère. C'est donc un cercle vicieux. Dès l'instant où nous lancerons un de nos agents sur l'affaire, l'adversaire, théoriquement, pourra en être avisé. Au lieu de guérir le mal, nous ne ferions que l'aggraver.

- Hmm, opina le Vieux... Et où voulez-vous en venir, en somme ?

- Vous demander la collaboration d'un de vos agents.

- Cela ne dépend pas de moi, général.

- Si ! Le ministère français est d'accord, à condition que vous donniez votre approbation. Notez que cela n'a rien d'irrégulier : à l'échelon de l'OTAN, les plans stratégiques du Pentagone vous concernent. D'autre part, nos services vous ont plus d'une fois prêté main-forte.

- Mais... pourquoi justement mon service ? insista le Vieux, un peu acide. Les Anglais, les Italiens, les Belges et les Hollandais ont des limiers extrêmement compétents.

- Non, je préfère un Fiançais... Et vous allez comprendre la raison de cette préférence. L'affaire du radar S.G.7. présente, en marge de son aspect technique, un aspect psychologique très particulier... Les espions qui ont dupé le vieux Bill Cobson n'ont pas joué une partie de poker : ils avaient calculé avec une précision

infaillible les réactions de l'industriel. Nous autres, Américains, sommes plus directs et moins... euh... machiavéliques. Il y a dans l'affaire Cobson une rigueur mathématique, une élaboration intellectuelle, une... pensée, oui, c'est bien cela, qui ne sont pas de chez nous. Un espion américain aurait misé aussi et surtout sur la violence... Je suis convaincu qu'un agent français sentira beaucoup mieux les dessous psychologiques de cette combinaison.

Le Vieux eut une expression définitivement bougonne. C'était sa manière d'être modeste. On a beau se croire blindé, des compliments, sur le plan professionnel, ça ne laisse personne indifférent.

- Je suis prêt à vous confier un de mes hommes, général, dit-il.

O'Hara se gratta le menton et murmura :

- Mr. Coplan est-il disponible ?...

CHAPITRE IV

Quelques jours plus tard, le 11 février, à onze heures du matin, Coplan débarquait d'un D.C.6 à l'Aéroport National de Washington.

Un homme d'un certain âge, en manteau de tweed, au visage mince et sec, aux yeux pâles mais attentifs, l'attendait dans le hall des arrivées.

Coplan reconnut d'emblée le général O'Hara. Ils se serrèrent la main comme deux vieux amis.

- Merci d'être venu si vite, dit le général. Vous avez fait bon voyage ?

- Excellent !...

Une rafale de vent balaya l'avenue au moment précis où ils sortaient.

- Sale temps, maugréa le général en relevant le col de son manteau.

- C'est l'hiver, que voulez-vous, dit Coplan qui, par habitude, surveillait machinalement la sortie de l'aérogare.

Ils se dirigèrent vers le parking.

- Je vous ai amené votre voiture, murmura l'Américain en ouvrant la portière d'une Chevrolet noire, modèle 54 de série. Puisque vous connaissez la ville, prenez donc le volant... Nous allons chez vous, dans Penn Street, juste au coin de Brentwood Park.

- Les papiers de la bagnole ?

- Là, dans la boite à. gants...

La voiture démarra.

L'appartement que le général avait loué pour Coplan était banal mais confortable. Quatre pièces et une salle de bains, au deuxième étage d'un immeuble bourgeois, avec garage individuel dans la cour.

- Ici, expliqua O'Hara, personne ne s'intéressera à vous. Le propriétaire habite à la campagne et les autres locataires sont des gens de tout repos. Le loyer a été payé pour six mois.

Coplan arborait un léger sourire. En arrivant sur le palier, il avait remarqué la carte de visite glissée dans le petit cadre de cuivre, au-dessus de la sonnerie : «Fred Colmann ». C'était sous ce nom-là qu'il était entré aux États-Unis, muni d'une série complète de papiers d'identité.

- Je vois que vous avez pensé à tout. dit-il en avisant un portrait posé sur la table du living... Sauf erreur. cette jeune femme est ma sœur Janet à New York !

- Oui... Janet Colmann est une de mes secrétaires. Elle ignore qu'elle a un frère, mais elle sait qu'elle doit alerter le service si quelqu'un lui pose des questions au sujet de sa famille...

Il ajouta :

- Simple précaution pour détecter ceux qui sembleraient s'intéresser à votre personne.

Ayant fait le tour de son logement, Francis revint avec le général au living et prit dans une armoire basse une bouteille de Gilbey's qu'il avait notée au passage.

- Puisque vous fournissez le whisky, plaisanta-t-il.

- A propos de whisky, enchaîna O'Hara, vous vous souvenez des ennuis que vous avez eus au Caire ?

Coplan répondit sans hésiter :

- Et comment ! C'était en juillet 52, n'est-ce pas ? j'avais bu un coup de trop et je m'étais bagarré avec un autre correspondant de

presse, dans un bar près de l'Ezbékïyeh... C'est à la suite de cette histoire qu'on m'a envoyé à Genève.

- Bravo ! fit le général, visiblement satisfait. Je vois que vous avez compris votre nouveau curriculum par cœur.

- Au point où j'en suis, avoua Francis en riant, je connais presque mieux le passé de cet imaginaire Fred Colmann que le mien !

- J'espère que je n'ai rien négligé pour que vous puissiez réussir votre mission, murmura l'Américain, grave et pensif tout à coup.

Coplan comprit que le moment de parler sérieusement était venu. Saisissant son verre de whisky, il alla s'asseoir sur le divan qui occupait un des coins du living. O'Hara prit place à la table et sortit de sa poche une liasse de feuillets qu'il déplia et étala sous ses yeux.

Après un bref silence, il attaqua :

- Vous avez étudié le dossier ?

- Oui, naturellement.

- Quel est votre avis ?

Coplan fit une grimace dubitative.

- Eh bien... ça se présente plutôt mal, dit-il. Votre dossier ne contient strictement rien, ce qui nous met dans l'obligation de considérer comme suspects les 150 millions d'Américains, sans compter les étrangers de passage !... Autrement dit, nous partons à zéro. Trois hommes et une femme ont participé d'une manière directe à l'opération, mais le signalement de ces quatre personnes ne fournit pas le moindre indice. Et le principal témoin est mort.

- Il a quand même parlé, fit observer O'Hara.

- D'accord, mais pour dire quoi ? J'ai étudié pendant toute une nuit l'enregistrement que vous m'aviez remis à Paris... Les pauvres phrases que Bill Cobson est parvenu à balbutier en sortant du coma ne contiennent rien de positif... Au reste, Il n'y a que les gens de métier qui puissent donner un signalement valable... Le plus grave, c'est que nous n'avons plus personne pour identifier les coupables ni nous arrivons à les coincer un Jour. A cet égard, la mort du directeur de la New Electric Corporation est un désastre. Vous êtes sûr que ce décès était pour cent naturel ?

- Oui. J'avais envisagé l'autre hypothèse, mais elle ne tient pas. Quand Cobson s'est écroulé terrassé par une crise cardiaque, le détective Sheps n'a pas perdu la tête. Il a fait transporter le vieillard dans une clinique voisine et ne l'a pas quitté une fraction de seconde... Après trois quarts d'heure d'efforts, les médecins ont tout de même réussi à ranimer le malade ; Sheps, qui n'est pas un imbécile, avait déjà préparé un magnétophone. En présence de son adjoint, il a enregistré la confession de Cobson. Bien entendu, Sheps avait pris la précaution de faire sortir les infirmières et les docteurs... Cobson a raconté tant bien que mal son histoire, mais il n'a parlé que pendant douze minutes. La deuxième crise lui a été fatale.

- Donc, les deux fédéraux ne peuvent pas être soupçonnés de complicité ?

- Jusqu'à nouvel ordre, non.

- Et l'agent spécial Keetch se trouvait bien à Londres pour une enquête qui n'avait aucun rapport avec des questions d'espionnage ?

- C'est formel.

Coplan vida son verre, le déposa à ses pieds, alluma une cigarette.

- Je suppose, demanda-t-il, que le signalement de cette Carla Farbenlauw ne correspond à rien ?

- Tout ce que je sais, précisa O'Hara. c'est que les machines électroniques du F.B.I. n'ont rien découvert parmi les quatre ou cinq millions de fiches qui se trouvent aux archives générales... Au début, les enquêteurs ont cru que cette soi-disant Roumaine serait facile à repérer : il n'y en a pas tellement, des femmes jeunes et jolies qui puissent discuter convenablement un problème technique ayant pour objet le radar décimétrique.

Coplan ne put s'empêcher de rire.

- Elle est bien bonne, celle-là !... Vos enquêteurs s'imaginent que c'est une véritable technicienne qui a opéré sous le pseudonyme de Carla Farbenlauw ?

Mais... oui. D'après les dires de Cobson....

- Sublime ! laissa tomber Francis. Voyons, général... La relation que Cobson a donnée de son entrevue avec la jeune femme prouve précisément que cette espionne n'a rien discuté du tout. Elle a fait semblant, mais cela s'arrête là.

- Oui, je m'en suis rendu compte après, admit O'Hara. En reconstituant mentalement le climat psychologique de l'affaire, j'ai compris le système : Bill Cobson a été dupé par la vision subjective qu'il avait de Carla Farbenlauw. Au cours de leur visite de préparation, les trois hommes ont imposé à l'esprit du vieillard l'image d'une femme intelligente, technicienne avertie en matière d'électronique. Et il a marché à fond.

- Quant à la description de la femme, c'est le type même du signalement passe-partout : grande, cheveux acajou foncé, visage ovale...

Il y eut un nouveau silence, mais plus long cette fois. A la fin, O'Hara questionna d'une voix morose :

- Comment comptez-vous commencer ?

- Je n'en sais fichtre rien... Je ne suis pas un surhomme, vous savez ! D'autre part, quoique j'admette sans restriction la raison pour laquelle vous avez fait appel à un agent étranger, je ne tiens guère à jouer le rôle de cobaye dans cette histoire.

Le général parut choqué.

- Que voulez-vous dire ?

- Soyons franc, général... Du dossier que vous m'avez soumis, on ne peut tirer qu'une conclusion à peu près valable : ce réseau ennemi a des ramifications dans la police, dans les ministères et en Europe. Qu'arrivera-t-il si je commets la moindre erreur ? Voyez Keetch... Il a été liquidé en Europe, juste quelques heures avant que les autres ne se servent de son nom. Ni trop tôt, ni trop tard. Pour que tout fût normal, son dernier rapport télégraphique est arrivé à la date voulue à ses chefs. Or, cet assassinat n'était qu'une simple mesure de précaution, si j'ose dire.

- Votre mission est peut-être dangereuse, et je n'ai jamais cherché à le cacher, mais de là à prétendre que vous allez servir de cobaye...

- Cela m'est arrivé plus d'une fois dans ma carrière, ironisa Francis. C'est même une formule qui a fait ses preuves : on lance un agent en éclaireur et, derrière lui, des observateurs attendent pour voir d'où viendront les coups qu'il encaissera sur le crâne.

O'Hara prit un ton presque solennel pour affirmer :

- Je vous donne ma parole que vous êtes seul dans la course et que je ne vous ai pas appelé pour faire le miroir aux alouettes.

- Ce qui ne diminue pas le côté rigolo de l'aventure, enchaîna Coplan. Les statistiques démontrent que la moyenne de vie des pilotes d'essai n'est pas très longue non plus...

Il se leva, remplit son verre, retourna s'asseoir sur le divan.

- Pour en venir à ce qui nous intéresse, général, reprit-il, je vais commencer par essayer de trouver le tonus adéquat. Je vais me promener...

- A Buffalo ?

- Là et ailleurs... Buffalo n'est qu'un décor parmi les autres. Votre affaire de radar est une pièce en plusieurs actes; et le décor change à chaque lever de rideau... J'irai sûrement faire un tour à Albany.

- Vous avez une idée ?

- Absolument pas. Comme je viens de vous le dire, je veux tout d'abord chercher le ton... Une opération d'espionnage, c'est un peu comme un crime : il y a une atmosphère propre à chaque affaire, distincte des autres, et qu'il faut découvrit sous peine de faire fausse route. J'irai à Buffalo, à Albany, à New York... Comme je n'ai ni un indice ni une piste, mes buts de promenade n'ont pas beaucoup d'importance.

Une très furtive lueur éclaira le visage ascétique de O'Hara.

Je vous fais confiance, dit-il d'un air presque cordial... Vos paroles prouvent que vous avez saisi ce que je voulais : du doigté, de la sensibilité, une façon de lire entre les apparences et la réalité.

Il feuilleta ses papiers.

- Voici le code et la clé de code. De vous à moi, jamais de téléphone : uniquement des messages adressés ici, soit par la poste, soit directement. Je passerai voir le matin à dix heures et le soir à neuf. Pour le reste, je suis à votre entière disposition.

- Vous allez me consacrer une grande partie de votre temps, à ce que je vois !

- Je vais vous consacrer tout mon temps, rectifia posément le général. Depuis quinze jours, j'ai abandonné mon poste au C.I.A. Je suis en congé de détente, du moins officiellement. En réalité, je suis transféré pour les besoins de la cause au N.S.A. Seuls mon chef et le Président sont au courant de notre enquête spéciale.

Coplan arqua ses sourcils.

- Ce qui veut dire ? questionna-t-il.

- Le N.S.A. est un organisme en dehors de nos services réguliers (La « National Security Agency » est un organisme ultra-secret qui s'occupe à l'échelon le plus élevé des problèmes de codes,, de liaisons et de renseignements. Ses crédits et ses délibérations ne font l'objet d'aucune vérification gouvernementale). Pas de comptes à rendre, pas de rapports, pas de contrôle... Formule indispensable, en l'occurrence.

- Très bien, mais vous restez Henry Carden pour moi ?

- Bien sûr ! Je suis Henry Carden et vous êtes Fred Colmann... J'ai une clé de cet appartement, vous avez l'autre : la serrure Yale que j'ai fait placer comporte un système très difficile à contre-faire.

- Parfait.

- Où irez-vous en sortant d'ici ?

- Déjeuner.

- Et après ?

Coplan eut un rire enjoué.

- Je vous jure que je n'en sais encore rien !...

CHAPITRE III

Pendant toute la première semaine de son séjour, Coplan, au volant de sa Chevrolet, se balada dans la pluie et le vent.

En vérité, son itinéraire ne présenta pas beaucoup de variété. Buffalo, Albany, New York. Puis, New York, Albany, Buffalo. Et ainsi de suite.

A Albany, il visita cinq agences immobilières. Il désirait acheter un terrain ou une maison, mais ses idées n'étaient pas très fixées. Il en parla également avec l'employé du cadastre municipal, un brave type qui lui donna pendant deux heures des tas de renseignements.

A Buffalo, il eut un entretien - toujours pour des questions immobilières - avec un riche propriétaire de la ville, un long bonhomme triste et distingué qui possédait des biens immenses. Cet homme, Arthur Fenn, était par surcroît actionnaire de plusieurs sociétés florissantes. Il était notamment un des administrateurs de la New Electric Corporation...

Logeant le plus souvent à l'hôtel, au hasard de ses promenades, Coplan écrivait invariablement le même message d'amitié à Henry Carden. En clair, cela disait : « Santé excellente. Rien de nouveau. » Et c'était signé : « Fred Colmann ».

Si le général attendait avec impatience des miracles, ses nerfs devaient souffrir.

Un après-midi, Coplan arrêta sa voiture dans un parking près de Washington Square, à New York. A pied, il erra dans les petites rues pittoresques et animées de Greenwich Village, le quartier bohème de la gigantesque cité. Ensuite, passant d'un bar à un autre, il passa plusieurs heures dans la 3ème rue.

Il trouva finalement ce qu'il cherchait. C'était un Burlesque assez chic, derrière Sheridan Square. L'affiche annonçait, parmi les étoiles du strip tease figurant au programme, une certaine Jelly Halvac, et c'était elle que Coplan voulait admirer.

Malgré l'heure relativement creuse pour les spectacles - un peu plus de sept heures du soir - la petite salle était déjà bourrée de monde et furieusement enfumée. A quelques exceptions près, la clientèle se composait uniquement d'hommes. Des jeunes, des vieux, des artistes débraillés, des provinciaux en voyage, des employés de bureau, bref, un public très mélangé.

L'orchestre, composé de dix musiciens en complet blanc, était remarquablement dynamique.

Jelly Halvac n'étant pas la vedette numéro un de la maison, elle ne passa que vers le milieu du programme, avec d'autres numéros assez faibles. Néanmoins, elle eut du succès. Elle avait des seins

superbes, des hanches bien dessinées, des cuisses un peu fortes mais pulpeuses, des attitudes érotiques pas trop mal étudiées. Malheureusement, elle manquait de magnétisme animal. Quand elle se déshabillait, quand elle levait ses jambes pour enlever ses bas noirs, sa beauté plastique demeurait froide. Il ne suffit pas d'être belle : le strip-tease exige quelque chose de plus : une certaine agressivité sensuelle qui sollicite durement les fibres secrètes des spectateurs. Jelly Halvac charmait le regard ; elle ne mettait pas le sang en ébullition.

Néanmoins, trois soirées de suite Coplan vint la voir et l'applaudir.

En interrogeant discrètement le portier de la boite - et en lui refilant plus discrètement encore un billet de dix dollars - il apprit que la belle ne refusait pas systématiquement tous les rendez-vous. Parfois, quand la tête du client lui revenait... elle acceptait une invitation à souper.

- Si ça vous tente, ajouta le portier en clignant de l'œil, je lui passerai le mot.

Sans décroiser ses bras, il ouvrit sa main droite. Coplan y déposa derechef un billet froissé.

- Revenez dans une heure, murmura le type, très digne dans sa livrée rouge à galons d'or.

Tout se passa très bien. A minuit et demi, Coplan emmenait sa conquête au Little Gipsy, un restaurant hongrois de la 45ème rue. C'était elle qui avait choisi l'endroit.

Quatre maîtres d'hôtel s'occupèrent d'eux avec empressement. Pour les prix qui figuraient à la carte, le propriétaire de la boutique aurait pu mettre dix larbins de plus sans perdre de l'argent.

Jelly Halvac se comportait comme une véritable mondaine de Riverside Drive. Moulée dans une jolie robe de soie aléoutienne bleue dont le décolleté droit mettait en valeur ses épaules et son buste, elle affichait cet air suprêmement détaché que prennent les élégantes quand elles font cracher sans vergogne l'homme qui a le bonheur d'être leur chevalier servant.

- Vous savez, Jelly, déclara Francis après les hors-d'œuvre, depuis que je vous ai vue, je dors mal.

- Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle en posant sur lui un regard presque hautain.
- Fred Colmann...
- Vous habitez New York ?
- Oui et non... Je viens de passer sept ans en Europe. Reporter et correspondant de presse. Je prépare maintenant un bouquin sur la structure économique du monde futur. Un gros travail. Tellement gros que je n'ai pas le courage de m'y mettre...
- Et vous en pincez pour moi ?
- Je le crains.
- Désolée, vieux frère... Nous passons une soirée en amis, mais ne vous faites pas d'illusions, ça ne va pas plus loin.

En disant ces mots, elle avait une expression tellement noble et tellement sincère que Francis rigola in petto ; c'était au moins la cinquantième fois qu'il entendait cette même phrase dans les mêmes circonstances. Et toujours, après quelques soirées de patience et les indispensables dépenses de grand seigneur, ça se terminait comme prévu.

- Écoutez, Jelly, dit-il avec un sourire gentil, vous avez accepté de souper avec moi et vous êtes là. Okay, je m'en contente. Quant à mes illusions... eh bien, elles m'appartiennent, non ?... C'est encore ce qu'il y a de plus sûr, dans la vie comme dans l'amour : les illusions.

Elle lui jeta un bref regard intrigué.

- C'est assez juste, ce que vous dites là, admit-elle. Mais, en général, les hommes qui viennent m'applaudir et qui m'invitent ensuite ne pensent pas comme vous.
- Je m'en doute...

Elle s'abstint de répondre.

L'arrivée des plats de viande créa une diversion. Plus exactement, un entracte. La belle Jelly fit honneur au menu et montra que ce n'était pas en vivant d'amour et d'eau fraîche qu'elle s'était modelé une poitrine généreuse, des cuisses rondes et pleines, une croupe opulente et drue.

Ils allèrent ensuite danser dans une botte à la mode, pas loin du restaurant. Un jazz noir y prodiguait un musique aussi prenante que

raffinée : blues voluptueux, slows alanguis et rythmes obsédants. A cause de la lumière crépusculaire qui baignait la petite salle, c'était une atmosphère qui parlait .puissamment aux sens.

Coplan serrait de plus en plus étroitement Jelly. Deux ou trois fois, elle se dégagea d'un petit mouvement sec. Mais, avec une ténacité digne d'un meilleur sort, il recommença.

- Contrôlez-vous, dit-elle en le repoussant.

Trente secondes plus tard, il la pressait de nouveau contre lui avec insistance.

- Oui ou non, allez-vous cesser ce petit jeu ? articula-t-elle à mi-voix en s'arrêtant de danser.

- Ce que tu peux être pimbêche ! soupira-t-il en faisant une grimace de commisération.

- De quoi ?

Les sourcils froncés, les yeux sombres, elle hésita. Puis, décidée, elle quitta la piste. Il la rattrapa, la ramena à leur table.

- Tu es de ces femmes qui deviennent belles quand elles sont furieuses, persifla-t-il. Ton visage s'anime, tes yeux brillent, ta peau vibre...

Elle baissa la tête, troublée. Elle se disait qu'elle était tombée sur un drôle de client.

Quarante-huit heures plus tard, toutes les illusions que Coplan avait pu se faire au sujet de cette fille se réalisaient.

Dans la chambre qu'elle occupait à Greenwich Village, elle lui remboursa en nature tout ce qu'il avait pu payer en dollars.

Pour Francis, ce ne fut pas une découverte... Son plaisir fut néanmoins réel. Non seulement le plaisir de contempler à loisir les quelques centimètres carrés qu'elle ne montrait jamais à ses admirateurs du Burlesque, mais surtout celui de constater qu'elle n'était pas si froide que ça, du moment qu'on la faisait rager un peu auparavant.

Elle était d'origine hongroise, âgée de 23 ans, et elle avait appris la danse. Trois après-midi par semaine, elle suivait des cours d'art

dramatique, dans une académie libre de Broadway. Son rêve était de devenir actrice, comme sa soeur Lisbeth qui jouait depuis quatre mois au Cherry Lane, le théâtre d'avant-garde de Commerce Street.

- Nous irons la voir jouer un de ces soirs,. proposa Coplan.

- Tu iras seul, si ça te chante, répliqua-t-elle promptement. Je suis brouillée avec elle.

- Non ?

- C'est une prétentieuse et une égoïste. Elle a un appartement de sept pièces et elle a refusé de me donner une chambre. Avoue !... Mon loyer ici me coûte le quart de ce que je gagne ! Quand j'ai payé mes cours et mes robes, tu devines ce qui me reste.

- Et elle ? Elle gagne tant que ça ?

- Oh ! elle se débrouille... Elle n'a pas mes principes, faut dire. Je crois que c'est pour ça qu'elle me déteste.

- Tes principes ? fit Coplan, imperturbable.

- Parfaitement !... s'écria-t-elle, outrée. Quand je me donne à un homme, c'est qu'il me plait.. Tandis que Lisbeth, c'est le fric. Elle a déjà une véritable fortune. Même la maison de nos parents lui appartient, tu te rends compte !...

- Ce qui prouve que ta frangine est moins naïve que toi, enchaîna-t-il.

- Comment ?

Il expliqua posément :

- Toi, tu montres tes attraits à tout le monde. Et, comme tu le dis toi-même, ça ne t'enrichit même pas. Ta sœur utilise ses charmes d'une façon beaucoup plus rationnelle.

Elle pivota sur ses talons et alla vers la penderie pour prendre une robe. Elle était en chemise, perchée sur ses hauts talons.

- Viens, bébé ! lança-t-il en l'attirant et en la renversant sur le lit. C'est comme ça que tu m'affoles, quand tu boudes...

Ils luttèrent pendant quelques secondes, puis, vaincue, elle s'abandonna, les yeux déjà voilés de volupté.

CHAPITRE IV

Il y avait déjà trois semaines que Coplan avait entrepris cette curieuse mission quand le général O'Hara le rencontra enfin dans l'appartement de Penn Street, à Washington.

Sur le moment même, O'Hara en resta comme deux ronds de flan.

Coplan, en pyjama et pas rasé, se prélassait comme un prince oriental sur le divan du living. Le chauffage répandait dans la pièce une chaleur moelleuse.

- Comment allez-vous ? fit Francis sans changer de position.

- Ce serait plutôt à moi de vous demander cela, répliqua le général avec une pointe de ressentiment dans la voix. Vous êtes en congé ?

- En congé ?

- Mais oui... Vous devez être mort de fatigue, j'imagine ? Dix-sept rapports de cinq mots : « Santé excellente. Rien de nouveau. ».

Il hocha la tête et ajouta

- En vous forçant un peu, vous pourriez peut-être varier la formule ?

Sans transition, O'Hara devint subliment amical.

- Je plaisantais, naturellement... Où en êtes-vous, en fait?

- Regardez, je dessine des figures géométriques, murmura Coplan en empoignant dans sa main gauche le tas de feuillets posés pêle-mêle à côté de lui sur le divan, près d'un cendrier bourré de mégots.

Il leva les bras pour montrer les étranges gribouillis qu'il avait tracés.

O'Hara s'approcha, considéra les feuillets. d'un œil perplexe.

- Et... cela représente quoi ? s'enquit-il.

- Des hypothèses... C'est un procédé qui me réussit quelquefois, surtout lorsque je suis dans le cirage. ressaie de reconstituer par déduction la tactique de l'adversaire... Je passe toutes les combinaisons en revue.

- Vous avez le choix, en l'occurrence. C'était dit sur un ton plutôt sceptique. Coplan redéposa ses papiers, puis répondit :

- C'est exact, notre problème se présente de telle manière que le nombre de probabilités valables est proche de l'infini... Mais c'est toujours comme ça : moins on a d'éléments, plus on peut broder. Toutefois, il y a une chose à ne pas perdre de vue : la vraie solution, l'unique, celle qu'il s'agit de piquer parmi toutes les autres, elle existe.

- C'est-à-dire ?

- Eh bien, oui, exposa Francis, mi-figue, mi-raisin, parmi toutes les combinaisons possibles, nos adversaires en ont choisi une et l'ont adoptée, puis réalisée. La bonne solution, c'est celle-là ! Et je m'efforce de la retrouver.

De plus en plus déconcerté, O'Hara se mit à déambuler dans la pièce, les mains nouées derrière le dos.

Après quelques minutes, Il jeta un regard vers le divan.

- Et vous pensez que c'est avec des cigarettes et des dessins que vous y arriverez ?

- Oui. Des cigarettes, des dessins... et le reste. Je me suis beaucoup promené, vous savez. Le compteur de la Chevrolet marque 7.800 kilomètres de plus depuis que je suis arrivé.

Le général se montra surpris.

- Vous passez vos journées au volant, en somme ? Ou diable allez-vous comme ça ?

- Toujours le même voyage : Buffalo, Albany, New York... Par la route, par les chemins secondaires, le long du canal. Je finirai par connaître ce trajet comme le fond de ma poche.

- C'est encore une de vos méthodes, j'imagine ? Vous cherchez l'inspiration en faisant de la voiture ?

Non, je cherche des points d'intersection, affirma Coplan, péremptoire.

Il se leva, alla décrocher une robe de chambre pendue à une patère, l'endossa.

- Combien de temps m'accordez-vous, général ? questionna-t-il en sortant d'une armoire la bouteille de whisky à laquelle il n'avait plus touché depuis son arrivée.

- Aucune limite de temps n'a été prévue, dit O'Hara. Comme je vous l'ai expliqué, nous vous donnons carte blanche et nous vous

faisons confiance.

Coplan remplissait deux verres. O'Hara reprit sur un ton moins catégorique :

- Évidemment, si vous vous apercevez, à la longue, que vos investigations ne vous mènent nulle part... Personne n'a intérêt à ce que vous perdiez votre temps ici.

- Oh, je ne perds pas mon temps ! Je me suis déjà trouvé une petite amie. Une blonde qui habite à Greenwich Village. Une future étoile du strip-tease... A la bonne vôtre, général... Il tendit un verre à O'Hara.

Surmontant sa réprobation, celui-ci prit le parti de sourire et demanda :

- Pourquoi une fille de music-hall ? Et pourquoi à New York ?

Coplan but une gorgée .de whisky, puis déposa sen verre et se mit à la recherche d'un nouveau paquet de cigarettes. Celui qui traînait sur le divan était vide.

- A propos de New York, justement, dit-il en expirant un nuage de fumée, ne croyez-vous pas que Greenwich Village serait un centre idéal pour un réseau d'espionnage ?

- Oui, pourquoi pas ?...

- Je lisais l'autre jour, dans un magazine, que New York est en progrès depuis la guerre... En progrès dans le domaine de la criminalité, entendons-nous ! D'après les statistiques communiquées par la Police Fédérale, Chicago et San Francisco sont nettement détrônées.

- Oui, c'est indiscutable. Les gangs, les trafiquants de tout poil et la pègre d'une manière générale se sont transportés à New York...

Et de tous les quartiers de New York, commenta Francis, c'est à mon avis, Greenwich qui se prête le mieux à la contrebande de renseignements. C'est plein d'étrangers, d'artistes errants, de vagabonds intellectuels...

- Méfions-nous des vues trop abstraites, dit O'Hara. Il vida son verre.

- Un espion de métier peut se cacher n'importe où, conclut-il. Même à Albany...

- Sûrement, concéda Francis. Mais quatre collègues dont une jolie femme, ça se remarque dans une ville de 100.000 habitants.

O'Hara regarda Coplan d'un air significatif.

- Vous me donnez l'impression de penser à certaines choses assez précises, murmura-t-il.

- Oui, reconnut Francis, sérieux. Comme je vous le disais, je cherche des points d'intersection... Il me faut au moins deux ou trois indices qui s'enchaînent, des chemins qui se croisent, puis je trace des lignes, toutes les lignes que m'offre la situation réelle. Attendez, vous allez saisir mon raisonnement...

Il alla prendre sur le divan le bloc de papier à lettre sur lequel il griffonnait au moment où le général était arrivé. Il arracha une page couverte de cercles et de flèches, s'installa à la table et posa le bloc devant lui. O'Hara se pencha au-dessus de son épaule.

Les traits tendus, le regard aiguisé par la concentration mentale, Coplan commença :

- Je prends un élément au hasard parmi ceux que nous connaissons. Par exemple, l'agent spécial Keetch... Le voici...

Il traça un petit rond au milieu de la page blanche.

- Une ligne à gauche : la liaison entre Keetch et son bureau de la Police Fédérale. Une autre ligne à droite : Mister James Keetch, dans sa vie privée.

Il tourna la tête, leva les yeux vers O'Hara.

- Je serais assez enclin à penser que ce n'est pas du côté de la Police Fédérale que l'élément Keetch a joué. Ce serait trop voyant, trop flagrant...

Revenant à son dessin, il poursuivit :

- James Keetch était veuf depuis trois ans. Sa femme est morte après une longue et terrible maladie : cancer au pylore. Il a une fillette de neuf ans, la petite Nancy. Cette gosse est en pension chez des voisins qui l'aiment et la soignent comme si c'était leur propre gamine... Je ne sais si vous avez vu le petit pavillon où Keetch habitait ? A la sortie d'Albany, au sud, en bordure de la route de Kingston...

Il se retourna derechef pour interroger O'Hara du regard. Le général, soucieux et de plus en plus intrigué, grommela :

- Non, je ne connais pas. Je ne me suis pas occupé de l'enquête.

- Je suis passé par là, reprit Francis... Je cherchais un pavillon dans le coin. J'ai même bavardé pendant deux heures avec l'employé du cadastre... Le jardin des Keetch et celui des voisins se touchent. Ces voisins, un ménage d'origine hongroise, sont de braves gens. Leur maison a été rachetée à la société immobilière par une des deux filles de la famille, Lisbeth Halvac, actrice au Cherry Lane Theater... Or, cette comédienne qui ne gagne pas lourd est en train de se constituer une jolie fortune en vendant ses charmes au gros tarif. Situation banale, évidemment. Mais l'immoralité de Lisbeth Halvac date d'avant son départ pour New York. Pour tout dire, c'est le voisin, ce grand costaud de Keetch, qui l'a dépucelée. Par chance, Keetch était bien tombé ! Il avait affaire à une fille qui avait peut-être le feu au derrière mais pas ailleurs. En tout cas, pas au cerveau. Lisbeth Halvac, esprit froid et calculateur, ne s'est jamais trahie. Sa liaison avec le beau détective, commencée avant le veuvage de celui-ci, a continué d'une façon intermittente jusqu'au départ du policier pour le Vieux Continent. A chacune de ses permissions, Keetch retrouvait sa maîtresse à New York...

La physionomie du général O'Hara exprimait le désarroi le plus total.

- Mais... comment savez-vous tout cela ? Une liaison si bien cachée ! Même le rapport d'enquête ne contient pas la moindre allusion à ce sujet.

- J'ai des informations... euh... plus intimes que celles de la police, confessa Coplan en souriant. C'est de la sœur de Lisbeth Halvac que je suis actuellement l'amant... Et mon amie est plutôt bavarde quand elle plane dans le bonheur. Je connais l'enfance et l'adolescence des deux filles Halvac comme si j'avais vécu sous le toit familial avec elles.

- Félicitations, articula O'Hara d'une voix sourde. C'est donc Keetch qui a trahi par amour pour cette garce et qui s'est fait liquider par ses complices...

- Hé, pas si vite ! s'exclama Francis. je n'ai rien dit de pareil. je cherche des enchaînements, c'est tout. Et, en vérité, je ne soupçonne pas réellement Keetch. Il a peut-être trahi sans le savoir,

par des paroles imprudentes. Mais les origines de l'affaire sont au-dessus de lui, j'en ai la conviction. On a dû se servir de lui sans qu'il s'en rende compte, voilà très exactement mon avis...

- Comment avez-vous découvert cette piste ?

- De la manière la plus normale, en farfouillant dans la vie privée de Keetch. je voulais me faire une idée de son existence familiale, sonder le voisinage... C'est l'employé municipal qui m'a mis la puce à l'oreille en m'expliquant que le pavillon des Halvac avait été racheté par leur fille aînée, actrice de New York... J'ai songé que c'était à creuser.

- Et maintenant ?

- Je continue. Il me faut d'autres enchaînements... Si vous n'êtes pas trop impatient, je vais poursuivre mes promenades en voiture...

- Bon. Au moindre événement, faites-moi signe. Et tenez-moi au courant de vos déplacements... Vos rapports sont d'un laconisme excessif, soit dit en passant.

- Avant de vous laisser partir, j'ai des choses à vous demander... J'avais d'ailleurs préparé une liste...

Coplan se leva pour aller remuer ses feuillets éparpillés sur le divan.

- Ah, voici... Il me faudrait un briquet-miniphot, du matériel pour développer mes clichés, quelques accessoires de déguisement, deux ou trois costumes d'ouvriers... Je vais avoir des surveillances à faire.

- Vous aurez tout cela demain, dans le courant de la journée. Mais pourquoi voulez-vous vous déguiser ?...

- Pour éviter les recoupements ultérieurs. Si je rencontre sans le savoir des gens qui sont dans le circuit, je ne veux pas que ma curiosité attire leur attention.

Après le départ du général, Coplan traînailla encore un moment dans l'appartement. Vers cinq heures, il se lava, se rasa, s'habilla.

Il descendit alors au garage, ouvrit la porte du box, monta dans la Chevrolet, exécuta une marche arrière, puis, délibérément, envoya

la voiture en plein dans le mur de béton. Il y eut un fracas métallique : les deux ailes étaient aplaties.
Coplan descendit de la Chevrolet et examina les dégâts d'un air approbateur.

CHAPITRE V

La neige s'était mise à tomber vers neuf heures du soir. A minuit, quand Coplan sortit du théâtre, quelques flocons voltigeaient encore dans le vent nocturne mais le ciel s'était dégagé.
Il arriva juste un quart d'heure en avance au Burlesque et put assister à l'exhibition de Jelly. Il avait beau connaître par cœur le déroulement toujours le même de ce numéro de déshabillage, ça ne l'ennuyait pas d'y assister.
Au reste, il se faisait chaque fois la même réflexion : Jelly, en petite tenue dans sa chambre, et Jelly dévoilant progressivement sa nudité sur la scène, dans l'éclat des projecteurs, c'étaient deux femmes différentes. Il préférait la première, plus vraie, plus vivante.
En cueillant son amie .à la sortie réservée aux artistes, Coplan lui dit :
- Nous allons prendre un taxi, ma voiture est en panne...
- Je ne croyais pas te voir. Tu n'es pas allé au théâtre ?
- Non, j'ai changé d'avis, mentit-il. Après tout, ta soeur ne m'intéresse pas à ce point-là...
- Tu as tort... Lisbeth se conduit très mal avec moi, mais ça ne m'empêche pas de reconnaître que c'est une excellente comédienne.
- Je n'avais pas envie de perdre ma soirée. Je m'en vais demain pour huit jours à Boston, des trucs à discuter pour mon futur bouquin... A propos,. plus j'assiste à ton numéro plus je le trouve suggestif.
- Oui, acquiesça-t-elle, flattée et ravie, le directeur m'a dit la même chose. A partir de samedi, je passe en vedette américaine, à l'essai. Mon cachet sera augmenté.

- Félicitations.
- C'est grâce à toi, avoua-t-elle avec un petit rire impertinent... Tu te souviens de ce que tu m'as dit ? Que j'étais plus excitante quand je me mettais en colère... Eh bien ça doit être vrai. Maintenant, pendant mon numéro, j'imagine que je me bagarre...
Il eut un long soupir et marmonna :
- Tu finiras par devenir intelligente, mais ça sera long, très long...
- Oh, toi ! Tu me prends pour...
Il l'interrompit pour déclarer sans ambages :
- Une véritable actrice, tu ne le seras jamais. Tu manques de sensibilité. A ta place, je limiterais mon ambition.
Elle ne répondit pas, mais sa démarche se fit plus sèche. Lorsqu'ils furent dans la chambre, elle exhala enfin sa rancœur :
- Si tu veux aller souper en ville, ne compte pas sur moi. J'ai mes cours demain à l'académie et j'ai besoin de me reposer... Car j'ai l'intention de devenir une actrice, figure-toi.
- Oui, pour les rôles muets et la figuration de dos, ça ira, répliqua-t-il, mordant. Tes jeux de croupe et tes ondulations de fesse sont impeccables.
- T'occupe pas de mes fesses, riposta-t-elle. J'ai autre chose, mais tu n'es même pas capable de t'en aviser !
D'un geste rageur, elle tira sur la fermeture coulissante de sa jupe. Il s'esclaffa :
- Autre chose ?... Bien sûr, mais pas dans la tête...
D'énervement, elle fit claquer l'attache de son soutien-gorge.
- Goujat, gronda-t-elle. Il goguenarda :
- Le jour où toi tu seras capable de débiter convenablement une tirade de Shakespeare, je me ferai toréador.
Elle le regarda d'un œil étincelant. Les cheveux défaits, le buste cambré avec défi, perchée sur ses hauts talons et magnifique dans sa nudité, elle vociféra :
- Quand je serai dans un vrai théâtre, tu pourras toujours courir pour me faire du plat D'un bond, il fut sur elle.
- Idiote, dit-il en l'enlaçant avec une fougue pleine de tendresse. Je te fais monter à l'arbre et ça ne rate jamais...

Après, un long moment après, ils bavardèrent. Comme ils avaient faim, il prépara des sandwiches qu'ils dévorèrent à belles dents, allongés côte à côte sur le lit, en parlant de choses et d'autres.
Mais il n'obtint pas les renseignements précis dont il avait besoin : Jelly était au courant de la vie privée de sa sœur Lisbeth et elle aimait raconter des histoires sur celle-ci, mais il y avait sûrement des choses qu'elle ignorait.
Le lendemain, dans sa Chevrolet cabossée, Coplan se mit en route pour Buffalo.

Il arriva à Buffalo le surlendemain seulement, vers quatre heures de l'après-midi. Il avait fait un détour à Washington et, ayant passé la nuit dans l'appartement de Penn Street, il avait profité de l'occasion pour emporter le briquet photographique apporté par O'Hara.
A Buffalo, il évita le centre des affaires et contourna la grande cité industrielle pour gagner directement le faubourg nord-ouest. En bordure du lac, les usines, les ateliers de construction, les entrepôts, les chantiers maritimes et les minoteries se succédaient sur une distance de plusieurs kilomètres.
Sans chercher, sans hésiter, il longea le port et, arrivé devant une énorme bâtisse de béton, il braqua sur la droite pour franchir une large porte ouverte sur un chantier. Au-dessus de la porte, un fronton métallique annonçait : « EDWARD RANGER - Constructions, réparations, tôlerie générale.»
Il stoppa près d'un camion gigantesque chargé de caisses, mit pied à terre et examina le décor.
Pas de doute, c'était une entreprise considérable, et dont les branches d'activité étaient multiples. A l'avant-plan, de vastes cuves d'acier scintillaient dans la froide lumière de mars. Derrière, dans un enclos, de la vieille ferraille de récupération formait une montagne de dix mètres de haut. A gauche, les bureaux. Plus loin, les grues. Et, plus loin encore, un bâti de fer de sept mètres de hauteur sur trois de largeur et pourvu d'un système de rails d'au moins vingt

mètres de course : un beau pont roulant, avec chaînes et poulies de calibre respectable.

Des ouvriers en bleu travaillaient un peu partout.

Un petit mécanicien obèse, coiffé d'une casquette à visière, aperçut Coplan, s'amena d'un pas chaloupé et s'enquit d'une voix éraillée, cordiale

- Salut, Johnny ! Qu'est-ce que tu veux ?

- Dire un mot au chef d'atelier, si c'est possible, répondit Francis.

- Je t'écoute, c'est moi le patron !... - Ah, c'est vous le...

- Oui, le big boss ! (Le grand patron) coupa le petit homme ventripotent. Edward Ranger, pour vous servir, mon gars

Il se mit à rire et gouailla :

- Hein, ça vous en bouche un coin ?...

- Pas tellement. je viens vous déranger pour une bricole, Mr. Ranger... J'ai tamponné un mur la nuit dernière et je voudrais qu'on me retape ça...

Ranger examina la Chevrolet.

- Bon, simple travail de carrosserie, on va vous arranger cela... C'est le deuxième atelier, à gauche... Comment que vous vous y êtes pris pour écraser vos deux ailes en même temps ?

- J'avais bu un verre... J'ai confondu le frein et l'accélérateur... Est-ce que ce sera long ?

- Demain après-midi, ça vous va ?

- O.K.

- Je vais vous guider, mettez-vous au volant... Coplan alluma sa cigarette et photographia Ranger.

Le lendemain après-midi, la Chevrolet, remise à neuf, quittait l'atelier. Le même soir, Francis commençait sa surveillance dans les environs de Niagara Street où Edward Ranger avait son domicile privé.

Pendant les quatre jours qui suivirent, Coplan nota grosso modo l'emploi du temps de Ranger. Un après-midi, Francis rendit de nouveau visite au richissime Arthur Fenn qu'il photographia

également. Tout cela, c'était la pénible routine du métier. En vérité, rien ne se passa de toute la semaine. Le samedi matin, vers les dix heures, Edward Ranger quitta sa maison et monta dans une Dodge bleue et beige, laquée comme un escarpin neuf et scintillante de tous ses chromes: Un chauffeur en livrée se tenait au volant, raide et solennel. Tellement raide et solennel qu'on eût dit un mannequin. En plus, il avait une longue figure pâle et des poches sous les yeux.

Edward Ranger, lui, était méconnaissable : bichonné, tiré à quatre épingles, le crâne luisant sous les trois cheveux blondasses placés avec soin, il faisait un effet étonnant dans son joli costume, un complet gris foncé de coupe impeccable. Rien de commun avec le petit ouvrier rondouillard du chantier ! Paré de son plus beau plumage, Ranger sentait la grosse galette à vingt lieues à la ronde.

Coplan, avec la voiture qu'il avait louée en ville pour ne pas faire repérer sa Chevrolet, put suivre sans trop de peine la bagnole étincelante de l'industriel.

Edward Ranger s'envola à bord du P.A.A. de 10 heures 50, à destination de New York en ligne directe.

Une heure plus tard, Coplan volait également vers New York.

Quant au malheureux chauffeur de Ranger, il put se taper le trajet par l'autoroute : au moins six à sept heures de volant !...

A minuit et demi, toujours conduite par le funèbre chauffeur à tête de cheval, la superbe Dodge bleue et beige stoppait devant un restaurant de la 42ème rue. Et Edward Ranger, les yeux brillants, le sourire aux lèvres, aidait galamment à descendre du carrosse une jeune femme encore plus belle et plus scintillante que la voiture.

Coplan s'éloigna en songeant :

« Pour un enchaînement, c'est un enchaînement !... »

CHAPITRE VI

Ce matin-là, lorsque le général O'Hara fit sa première visite quotidienne à l'appartement de Penn Street, il fut tout surpris d'y rencontrer Coplan.

- Je vous attendais, dit Francis... J'ai des nouvelles !...
- Ah ?...
- J'ai trouvé un nouveau point d'intersection. Mais avant de vous parler de ça, j'ai d'autres questions à examiner avec vous... Vous serait-il possible, éventuellement, de sortir de la coulisse pour contacter le F.B.I., la Division Centrale de New York ?
- Oui...
- Vous serait-il possible de mobiliser une trentaine de détectives à poster à Buffalo, à Albany et à New York ?
- Oui.
- Bien, voilà donc un problème réglé.
O'Hara questionna d'un air grave :
- Vous avez l'intention de passer à l'action ?
Coplan alluma une cigarette, baissa la tête, concentra ses idées.
- En traçant mes croquis, reprit-il, j'ai constaté une chose étrange... une fissure dans le système de nos adversaires. Ces gens qui ont pensé à tout, qui ont tout prévu, qui n'ont pas laissé la moindre chose au hasard et qui ont éliminé systématiquement le risque le plus infime, ces gens, dis-je, ont oublié un détail qui pouvait flanquer toute leur affaire par terre...
- Cela m'étonnerait, dit O'Hara, impassible.
- Moi aussi, répliqua Coplan. Et pourtant, imaginez - c'est une simple supposition - que Bill Cobson, au moment où le faux agent spécial Keetch s'est annoncé, ait eu dans son bureau une personne connaissant personnellement Keetch ?...
- Hmm, acquiesça O'Hara... Mais, minute : Cobson aurait fait sortir cette personne. Les visites de la police sont toujours confidentielles...
- Et si la personne avait dit : « Tiens, Keetch ?... Je vais lui serrer la main avant de partir. Vous permettez, Mr. Cobson ?»
- Dans ce cas-là, oui, le coup était raté, admit l'Américain.
- Un gros risque, vous ne trouver pas ?...
- Je vous arrête encore, objecta O'Hara. Cobson avait précisément deux administrateurs de la firme dans son bureau quand...

- Oui, trancha Coplan, je le sais. Arthur Fenn et Edward Ranger. Mais tenez-vous bien : Lisbeth Halvac, la maîtresse occasionnelle de Keetch, accorde aussi ses faveurs au gros Ranger. Edward Ranger est un des richards qui achètent à coups de dollars le bonheur que Lisbeth Halvac vend avec tant de discernement.

O'Hara murmura d'une voix sourde :

- Très intéressante, votre histoire. De plus en plus intéressante.

Coplan enchaîna :

- Vous voyez ce que ça donne ?... Edward Ranger, actionnaire et membre du conseil d'administration de la New Electric Corporation est, de plus, ami intime de Cobson. Ils ont débuté ensemble : Cobson dans l'électromécanique, Ranger dans la tôlerie ; plus tard, Ranger a mis de l'argent dans la firme fondée par Cobson. Bref, tout semble indiquer que Ranger devait être au courant de l'affaire du nouveau radar... Et la fille qui couche avec lui, couche également, de temps à autre, avec Keetch... En mettant tout cela bout à bout, on peut imaginer bien des choses, vous ne trouvez pas ?

Il y eut un silence.

Les pensées du général O'Hara suivaient exactement le chemin que Francis, au cours de ses interminables méditations, avait parcouru pas à pas.

A la fin, l'Américain marmonna entre ses dents :

- Difficile à avaler, malgré tout, l'idée qu'un homme riche et puissant comme Edward Ranger puisse trahir son pays au profit d'une puissance étrangère...

- En effet, concéda Francis, mais n'oubliez pas que si Ranger trahit, c'est pour faire plaisir à Lisbeth Halvac ; une femme habile peut obtenir bien des choses, quand elle tient à sa merci un vieillard talonné par le démon de midi.

- Je n'en disconviens pas. Néanmoins, je dois me montrer très circonspect. Une erreur aurait des conséquences désastreuses. La chasse aux sorcières a jeté le discrédit sur nos services, et si Ranger, peut prouver son innocence, il y aura des sanctions administratives impitoyables.

- J'ai vu Lisbeth Halvac dans une pièce dont elle joue un des rôles principaux... C'est une comédienne assez remarquable. Je me

la représente fort bien dans le personnage de Carla Farbenlauw.

- Vraiment ?

- Tout correspond : la taille, la beauté, les dons de comédienne, l'aisance... et l'art de se déguiser, bien entendu !... Notez que je suis peut-être victime d'une illusion : à force de chercher des coupables, on finit toujours par en trouver, mais il arrive que ce ne soient pas les vrais.

- C'est précisément à cela que je pense, confessa O'Hara.

- Nous pourrions leur tendre un hameçon, suggéra Francis. Ce serait bien notre tour, en somme ?

- Quel genre d'hameçon ?

- Utilisons la méthode des chimistes : employons un réactif, quelque chose qui ne laisse pas de trace, qui ne compromette personne. Histoire de vérifier si la présence d'Arthur Fenn et d'Edward Ranger dans le bureau de Cobson était préméditée ou non.

- D'accord, fit le général.

La mise en place du « test » demanda trois jours. Finalement, deux lettres anonymes furent envoyées à leurs destinataires.

La première réaction se manifesta très vite. Arthur Fenn téléphona au bureau local du F.B.I. à Buffalo pour demander une entrevue urgente avec l'Assistant Vernon, officiellement chargé de l'enquête Cobson.

Quelques heures plus tard, O'Hara rejoignait Coplan dans la chambre d'hôtel où ce dernier avait installé ses quartiers provisoires, au Sheraton, dans l'avenue Delaware, en plein centre de Buffalo.

O'Hara brancha le magnétophone portatif qu'il avait apporté. La conversation entre Arthur Fenn et Vernon vibra doucement dans le petit ampli du magnétophone :

Arthur Penn : - *Désolé de vous, déranger, mais je viens de recevoir une lettre anonyme à laquelle je ne comprends strictement rien et que je tiens à vous lire immédiatement. Écoutez ceci... « Avertissement à Arthur Fenn... Soyez sur vos gardes et redoublez*

de prudence. La police a repris le dossier, de nouvelles enquêtes sont en cours. Éventuellement, prenez vos dispositions... »

Vernon : - *Vous permettez* ?... *Quand l'avez-vous reçue* ? (froissement de papier).

Arthur Fenn - *C'est mon valet de chambre qui l'a trouvée dans la boite, environ vingt minutes après la première distribution postale. Comme vous le voyez, l'enveloppe montre que le pli a été déposé par porteur*... (froissement de papier, toussotement d'Arthur Fenn).

Vernon : - *Et vous, croyez qu'il s'agit de l'affaire Cobson* ?

Arthur Fenn : - *Mais... de quelle autre affaire pourrait-il s'agir* ?

Vernon : - Oui, naturellement. Mais le ne vois pas très bien...

Arthur Fenn : - *Vous ne croyez pas que c'est le début d'une manoeuvre de chantage* ?...

O'Hara coupa le contact et dit :

- Bref, Arthur Fenn tombe des nues et ne semble pas avoir mauvaise conscience. Nous pouvons le rayer de la liste des suspects.

- Oui, jusqu'à nouvel ordre, compléta Coplan. Attendons la suite.

- Dès que j'aurai des nouvelles, je viendrai vous les transmettre...

Le général partit, pour revenir trois quarts d'heure plus tard. Cette fois, dans son visage maigre et sec, ses yeux pâles avaient une dureté inhabituelle.

Il enfonça la prise de courant et déclara :

- Écoutez ceci. Table d'écoute sur la ligne de Ranger...

Il tourna le bouton du magnétophone.

Edward Ranger : - *Ah, bonjour madame Porter... Je voudrais dire un mot à Howard, est-ce qu'il est là* ? *C'est son ami Ed à l'appareil*...

Voix de femme : - *Je vais l'appeler, une minute je vous prie*...

Voix d'homme : (après un silence assez long) :

- Allô, Ed ?... Howard...

Ranger : - *Dites-moi, Howard, j'ai oublié l'adresse dont nous avions parlé l'autre fois*.

Howard - *Main Street, 200... A côté de l'Evening News... Et quoi de neuf, à part ça* ?

Ranger : - *C'est de vous la lettre* ?

Howard : - *Quelle lettre* ?

Ranger : - *On a déposé une lettre dans ma boîte, ici à mon domicile privé. Je désire vous voir au plus vite, c'est très important... et très sérieux*.

Howard : - *Bon. Faites comme d'habitude, mon vieux, venez ou envoyez*.

Ranger : - *Impossible. Je suis seul depuis hier et certaines obligations me retiennent ici ; vous voyez ce que je veux dire* ? *Quand pouvez-vous arriver* ?

Howard : - *Ce soir, à onze heures... Salut, Ed !...*

Il y eut un déclic, puis un second. O'Hara ferma le magnétophone.

- Il appelait de chez lui, dit-il en regardant Coplan.

Francis hocha la tête, murmura sur un ton rêveur :

- Mot de passe, rendez-vous préétabli, tout y est. Cela me paraît irrécusable.

- Oui... Et Ralph Chessler, notre agent de la Centrale de New York, nous a fourni sur-le-champ l'adresse du téléphone de ce correspondant de Ranger : Pension Saint-Marc, Astor Place.

- Nous restons dans le secteur de Greenwich, si je comprends bien ?

- Oui, vous aviez vu juste. Et ceci nous fournit enfin des éléments positifs. J'ai donné des ordres pour organiser une souricière : nous attendrons ce M. Howard à sa sortie de chez Ranger. Tout est prévu aussi du côté de la femme ; elle n'aura pas le temps de, parer le coup.

Il regarda de nouveau Coplan, avec une lueur plus chaleureuse dans ses prunelles pâles.

- C'est une belle réussite pour vous, et je vous en félicite... Mais, au vrai, c'est aussi une victoire pour moi ! Quand j'avais proposé à mon chef de faire appel à vous, il s'était montré sceptique et réticent ; je vous sais gré de m'avoir donné raison. Si vous désirez rentrer à Washington, libre à vous.

- Je ne suis pas pressé. De toute façon, je compte passer quelques jours à New York... Je tiens à rester en bons termes avec Jelly Halvac et je suis curieux de voir comme elle va réagir à l'arrestation de sa sœur.

- Vous autres, Français, vous avez l'art de vivre, pas de doute ! Même dans la vie compliquée que vous menez, vous trouvez le, moyen de joindre l'utile à l'agréable...

Après le départ du général, Francis resta un long moment debout au milieu de la chambre, les mains dans les poches, l'esprit absout, Quelque chose le tracassait confusément, mais du diable s'il savait quoi.

Il dîna au Graystone à Johnson Park, puis s'octroya une balade à pied jusqu'au faubourg nord-ouest.

Il errait depuis vingt minutes aux alentours du chantier Edward Ranger quand il découvrit ce qui le tourmentait ; les espions

professionnels ne sont jamais des visiteurs comme les autres : ils savent qu'on ne gagne rien, à se montrer trop souvent, sauf quand c'est voulu.

CHAPITRE VII

Tout en arpentant les rues sombres et désertes du port, Coplan passait et repassait dans sa tête le raisonnement qui l'avait décidé à faire cette promenade nocturne.

Quand il arriva une fois de plus dans les parages immédiats du chantier Edward Ranger, sa montre marquait onze heures moins le quart.

Tête nue, sans manteau mais le torse moulé dans un épais jersey de laine bleu-marine, il fit le tour extérieur de la vaste installation industrielle. Dans la poche de son pantalon, le Colt 45 pesait d'un poids rassurant.

Du côté de l'avenue, la grille était fermée. Deux lampes de faible voltage éclairaient cependant le fronton sur lequel on pouvait discerner le nom de la firme et les autres inscriptions.

En se hissant avec souplesse pour jeter un coup d’œil au-dessus de l'un des murs de clôture latéraux, Francis put constater que rien n'indiquait la présence d'un veilleur de nuit. Au fait, un gardien n'aurait pas servi à grand-chose dans un endroit pareil ; on imagine mal des cambrioleurs prenant des risques pour voler de la vieille ferraille rouillée, des cuves inoxydables ou des tôles ondulées !...

A onze heures moins cinq, à l'instant précis où Coplan achevait sa ronde d'inspection et s'adossait contre un pylône de ciment pour observer la façade postérieure de l'atelier de carrosserie, une silhouette se faufila le long de la bâtisse. Ombre courte et trapue, légèrement dandinante.

Un éclair de satisfaction passa dans les yeux de Francis. Il ne s'était pas trompé : le rendez-vous avait bien lieu au chantier, et non dans la maison de Niagara Street. Et c'était bien Edward Ranger qui

s'amenait, pénétrant dans son chantier par une issue secondaire afin d'éviter ainsi la grille éclairée de l'avenue.

Francis se confondit davantage avec son pylône et redoubla de vigilance. Si les détectives du F.B.I. n'avaient pas perdu Ranger de vue, ils allaient arriver en tapinois.

Après trois ou quatre minutes d'attente, Coplan eut la quasi-certitude que personne n'avait pris le petit industriel obèse en filature. Plus vraisemblablement, Ranger avait réussi à semer les limiers qui devaient le prendre en chasse.

A onze heures et quelques secondes, une grosse voiture noire tourna le coin de la ruelle, phares en veilleuse. Elle se rangea le long du chantier, près de l'atelier de carrosserie, grimpa des deux roues de droite sur le trottoir et stoppa sans bruit en frôlant presque le mur du bâtiment.

Trois hommes descendirent promptement de la voiture, se coulèrent dans le noir et disparurent par la petite porte de fer qui fermait l'atelier vers l'arrière du chantier. Ranger ne l'avait sans doute pas refermée.

L'espace d'une seconde, Francis vit bouger un point rougeoyant à l'avant de la voiture. Un type, resté au volant, venait d'allumer une cigarette aussitôt cachée.

Que faire ? Alerter les hommes du F.B.I. et leur signaler que tout se passait au chantier de. Ranger ?

De toute évidence, le filet tendu par O'Hara ne se trouvait pas au bon endroit. Les hommes de la Police Fédérale étaient bel et bien en train de rater le coche. Mais comment les prévenir ? Et, surtout, comment empêcher l'inévitable remue-ménage administratif qui résulterait fatalement de cette intervention d'un inconnu si lui, Francis, agissait ouvertement ?

Non, la seule chose à tenter, c'était d'identifier les mystérieux amis de Ranger, les repérer de visu.

Francis se mit en mouvement. Comme il se trouvait dans une zone d'obscurité totale, il put progresser vers la limite latérale du chantier. A l'endroit même où il s'était hissé sur le mur de clôture pour examiner les lieux, il grimpa et se laissa glisser sans bruit de l'autre côté de la muraille de ciment crépi. Il avait gravé dans sa

mémoire la topographie des installations : le pont roulant, la pyramide de vieille ferraille, les bâtisses du bureau...

Un reflet de lumière flafarde tremblait vers la gauche sur le fond sombre du bâtiment plat : les trois hommes et Ranger devaient s'être réunis dans un des petits, bureaux. A droite, les lampes du fronton versaient une clarté grise sur les grandes cuves de teinturerie qui étaient toujours là en attendant d'être expédiées.

Coplan passa sous l'armature du pont roulant et s'arrêta un instant pour étudier la disposition exacte des montants d'acier, des chaînes, des poulies.

Reprenant sa marche, il arriva près de la bâtisse. Une porte avait été laissée mi-ouverte et on voyait, dans la pénombre, l'amorce du couloir. Coplan se remémora la succession des bureaux : le premier, à droite, c'était la facturation ; le suivant, la caisse : c'était là avait payé la réparation de la Chevrolet. Les pièces plus éloignées devaient abriter la comptabilité et le secrétariat...

En se basant sur des reflets de lumière visibles dans le couloir, on pouvait conclure que la réunion se tenait précisément dans une des pièces situées au-delà de la caisse.

Une pensée effleura Coplan : pourquoi l'homme de New York n'était-il pas venu seul ? Quatre visiteurs, cela ressemblait plus à un commando qu'à un contact pur et simple.

Pesant le pour et le contre, Francis sortit son automatique dont il dégagea le cran de sûreté.

Il était là, immobile, les sens aux aguets, quand une détonation assourdie le fit froncer les sourcils. L'instant d'après, il réalisa qu'Edward Ranger venait de se faire liquider... La lettre anonyme lancée par O'Hara, signe irréfutable d'un grave danger pour le réseau, avait suscité cette riposte radicale.

Mais cette exécution sommaire modifiait brusquement l'aspect des choses : si les tueurs se débinaient, le F.B.I. se retrouverait le bec dans l'eau.

Reculant de deux pas, Coplan se renfonça dans l'ombre. Une silhouette athlétique se profila dans le corridor du petit bâtiment. Coplan leva son poing droit, ajusta la cible et tira.

Dans le silence nocturne, le coup de feu éclata comme le tonnerre. L'homme s'écroula, recroquevillé sur lui-même.

Francis reflua vers le pont roulant car un second type s'avançait, revolver au poing, le buste penché en avant, les yeux scrutant le noir. Coplan visa la tête et tira derechef. La lumière s'éteignit dans le bureau, un sifflement modulé retentit du côté de l'atelier de carrosserie.

L'espace d'une seconde, deux ombres passèrent dans la clarté grise du portique. Francis escalada les croisillons d'un des piliers de fer du pont roulant, se cala en équilibre et attendit. Plus il resterait de bonshommes sur le carreau, plus cela simplifierait l'enquête ultérieure...

Un bruit de chaîne, tout proche, le fit tressaillir. Les deux inconnus semblaient avoir repéré sa retraite. Il changea de place, mais son pied heurta un levier et une poulie dégringola le long de ses attaches en gémissant. Deux coups de feu tonnèrent. Les types s'étaient séparés : un à gauche, un à droite. Et, sauf erreur, ils montaient à l'assaut du portique...

Calme, les yeux rétrécis par l'effort qu'il faisait pour fouiller l'obscurité, Coplan calcula les chances que lui laissait la situation.

Il se déplaça sans bruit. Sa main rencontra une barre de bois, puis une autre. Il tâta, reconnut une échelle. Puis il vit, au-dessus de lui, le furtif scintillement de quatre grosses porcelaines assujetties à une énorme poutre.

A cette seconde précise, le faisceau d'une lampe-torche se mit à explorer le portique ; abandonnant le pont roulant à ses deux adversaires, Coplan se laissa glisser le long de l'échelle de bois, s'écarta de quelques mètres, visa avec soin et vida tout son chargeur sur les porcelaines.

Il y eut un fracas, puis la foudre crépita furieusement autour du portique de fer qui fut criblé par une avalanche d'étoiles blanches et bleues. Deux cris jaillirent, tranchés net.

En tombant sur le pont roulant, les fils électriques de la haute tension avaient déchargé leurs ,milliers de volts et foudroyé les deux hommes qui s'y trouvaient.

Certain qu'aucun des membres du commando n'irait plus propager l'alerte, Coplan se hâta de quitter les lieux.

A cinq heures du matin, le F.B.I. entra en action sur la foi des indications fournies par Coplan à O'Hara.

Lisbeth Halvac, arrêtée à New York, ne tarda pas à avouer qu'elle était bien Carla Farbenlauw, qu'elle avait travaillé sous les ordres d'un certain Joseph Henstein dit « Howard Colstain », agent communiste d'origine hongroise, qui avait monté l'affaire de la New Electric Corporation avec la complicité de Ranger, converti par les charmes de Lisbeth et amené par elle dans l'organisation clandestine.

Le cadavre de Ranger fut effectivement retrouvé dans un des bureaux de son entreprise. Henstein lui-même, deux autres Slaves et un Grec furent identifiés parmi les corps restés dans le chantier : venus pour exécuter Ranger, deux d'entre eux avaient péri sous les balles de Francis, les deux autres étaient morts électrocutés.

L'interrogatoire de Lisbeth Halvac fit encore ressortir que les renseignements récoltés par le réseau étaient acheminés en Europe par les soins d'un musicien de jazz nommé Sidney Walker. Celui-ci fut arrêté à son domicile, à Greenwich-Village. Confronté avec Lisbeth, il révéla que les micro-films traversaient l'Atlantique dans l'étui de son saxophone : il s'engageait dans l'orchestre d'un paquebot américain, tous les ans,. pendant la bonne saison. En Europe, Walker refilait les microfilms, insérés dans un paquet de cigarettes, à un ami qu'il rencontrait dans un bar.

Si la Police Fédérale parvint à établir que l'agent spécial Keetch avait été assassiné en Europe pour que la combinaison échafaudée sur l'emploi de son nom ne soit pas éventée trop vite, certains points ne furent pas entièrement éclaircis : on ne put élucider comment Henstein se procurait les documents à en-tête officiel, dûment timbrés, qu'il remettait à Lisbeth-Clara Farbenlauw lorsque celle-ci opérait dans une entreprise travaillant pour la défense nationale.

Coplan et O'Hara se revirent une dernière fois à Washington, dans l'appartement de Penn Street.

- Et voilà... conclut le général avec un sourire un peu contraint. L'affaire de la New Electric Corporation est virtuellement terminée, la suite n'est plus qu'une question d'investigations routinières. Je ne prévoyais pas que vos méthodes... hem... plutôt surprenantes donneraient de tels résultats...

- Chacun sa manière, dit Francis, Impavide, en songeant surtout aux moments agréables passés avec Jelly. Bref, en ce qui me concerne, Il n'y a donc plus de raison de prolonger mon séjour aux États-Unis ?

- Non, à moins que vous ne désiriez passer quelques jours ici pour votre agrément personnel...

Si O'Hara émit cette discrète allusion sur un ton parfaitement naturel, Coplan lui répondit avec autant de sérieux :

- Quoique votre pays soit plein d'imprévu, je préfère regagner Paris dans le plus bref délai, mon général.

Il y arriva le 20 mars, alla rendre compte au Vieux de la mission qui lui avait été confiée, se vit accorder un congé de détente auquel il était à mille lieues de s'attendre.

Or, il ne jouissait pas depuis bien longtemps de la frissonnante lumière d'un ciel printanier qui se mirait dans la Seine quand une nouvelle vint briser net son euphorie.

D'accord avec les autorités supérieures, le général Harold O'Hara le rappelait d'urgence en Amérique...

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

En vérité, l'appel du général O'Hara ne surprenait pas outre mesure Coplan qui, toujours assez sceptique en matière de procédure administrative, s'était plus ou moins douté qu'une chose de ce genre allait se produire.

Selon toute vraisemblance, O'Hara s'était fait des illusions. Et, maintenant, Il avait des ennuis avec les autorités civiles. Les mystérieux exploits d'un « agent spécial » survenant à point nommé au chantier Ranger pour « contrer » les assassins de l'industriel avaient dû soulever quelques objections majeures du côté de la Justice...

O'Hara, malgré ses titres et ses appuis, se voyait-il contraint de produire devant une commission le témoin numéro UN de l'affaire, autrement dit le soi-disant Fred Colmann ? C'était plus que probable. Edward Ranger n'était pas le premier venu et, dans une ville comme Buffalo, la mort tragique d'un richissime industriel constituait un événement !...

Aussi, quand Francis aperçut O'Hara à la sortie de l'aérogare, la mine sombre que l'Américain affichait lui apparut comme une confirmation de son pronostic.

- Un pépin ? s'enquit-il après les brèves salutations d'usage.

- Oui, comme vous dites, un pépin, maugréa O'Hara... Votre Chevrolet vous attend au parking. Je vous retrouve dans une heure à l'appartement de Penn Street. Voici vos clefs. Je vais chercher mes dossiers.

- Grave ? insista Francis.

- Oui.

O'Hara lança un regard rapide sur son interlocuteur, fut sur le point d'ajouter quelque chose, mais se ravisa.

- Tout à l'heure, grommela-t-il en s'éloignant à grandes enjambées, les deux mains dans les poches de son manteau de tweed.

Un temps gris et couvert, annonciateur de pluie, refroidissait l'atmosphère. Après avoir remisé la Chevrolet au garage, Coplan monta à l'appartement et commença par mettre le chauffage en route. On était à la fin de mars, mais on se serait cru en décembre.

Détail aimable : la provision de whisky Gilbey's avait été renouvelée. Mais Francis se demanda alors si ce second séjour n'allait pas durer plus longtemps qu'il ne l'avait pensé de prime abord.

O'Hara, c'était visible, avait de très gros soucis. Son regard préoccupé, les deux rides qui cernaient sa bouche austère, la sécheresse de ses gestes, son refus abrupt de boire un coup de whisky, tout cela en disait long.

- A propos, marmonna-t-il tout en étalant sur la table les paperasses qui gonflaient sa serviette de cuir, vous n'avez pas l'air trop étonné qu'on vous ait rappelé si vite. Vous pensiez qu'il y aurait un rebondissement de notre affaire ?

- Je suppose que vous avez besoin de moi pour vous justifier ? Vous allez sans doute me faire apprendre par cœur un alibi préfabriqué, après quoi je sortirai de mon anonymat pour donner un témoignage bidon sur le meurtre mystérieux du regretté Edward Ranger, l'industriel bien connu ?

O'Hara haussa les épaules.

- Cette histoire-là, c'est fini, dit-il. Je vous montrerai les journaux si cela vous amuse... Nous avons maquillé l'affaire et il n'y a plus que les magazines à sensation qui en parlent. Notre version leur fournissait du reste un thème en or : Ranger, célibataire sur le retour, victime de ses amours secrètes... C'est lamentable, je le sais, mais c'était la solution la plus expéditive : Edward Ranger, amant d'une prostituée de New-York, tombe sous les balles des gangsters qui voulaient le faire chanter... Les agresseurs ont disparu sans laisser de trace. Bref, la salade habituelle... Mais ce n'est pas pour cela que je vous ai rappelé, figurez-vous !

Coplan arqua ses sourcils; O'Hara prononça avec une fureur mal maîtrisée :

- Oui, voilà la bonne nouvelle : le petit jeu continue...

- Vous m'étonnez, avoua Francis.

Il saisit son verre et alla s'asseoir sur le divan.

- Je vous écoute; dit-il, sincèrement intrigué.

- Soyez attentif et patient, grommela le général en rangeant ses documents par petits tas distincts, j'ai des choses très instructives à vous expliquer... Comme vous le savez peut-être, le Pentagone a dépensé au cours de ces six dernières années la somme astronomique de 6 milliards de dollars pour la mise au point d'un projectile appelé « I.C.B.M. » et dont la fabrication est supervisée par le Strategic Air Command (I.C.B.M.: Intercontinental Balistic Missile. Engin atomique destiné à franchir les océans à une vitesse fantastique et à frapper des cibles situées sur d'autres continents que l'Amérique).

- Ce que j'en sais se réduit à peu de choses, fit remarquer Francis.

- Bien entendu ! Des secrets aussi coûteux demandent la discrétion... Mais, en votre qualité d'ingénieur, vous devinez probablement les points essentiels de ce projet, ceux qui constituent de véritables tours de force scientifiques ?

- La propulsion et les relais électroniques ?

- Exactement... Les Allemands, vous le savez, avaient déjà trouvé quelques solutions remarquables, notamment la fusée A 9-A 10 à deux étages... A 9 donnait l'impulsion de départ et atteignait la vitesse de 5.000 km/h, puis A 10 continuait et dépassait les 9.000 km/h... Nos laboratoires sont allés plus loin : le projet «333 », par exemple, est une fusée à trois étages. Quant au projectile actuel, c'est une fusée d'un type absolument révolutionmire dont la précision, à 10.000 km de sa base de lancement, sera proprement effarante...

Coplan fit une grimace admirative et dit, railleur :

- J'aimerais la voir, cette fusée...

- J'aimerais vous la montrer, répondit O'Hara du tac au tac. Mais je n'ai même pas le droit de la voir moi-même !... L'équipement électronique de l'I.C.B.M. est l'un de nos principaux secrets militaires, cela va de soi. En fait, il n'y a que neuf hommes qui ont eu connaissance de ce dispositif de guidage dans son ensemble. Neuf hommes pour tout le territoire des États-Unis...

Il leva les yeux, considéra un moment Coplan, puis poursuivit :

- Or, nous savons depuis trois jours que le laboratoire électronique de Frunze, une ville russe de l'Oural, a reçu des micro-films reproduisant l'équipement de l'I.C.B.M.. Et ces micro-films portent nos numéros de schémas !

- Bravo! s'exclama Francis, sincère. C'est ce qui s'appelle du beau travail. Chapeau...

- Du trop beau travail... Mais, attendez, ce n'est pas tout : le radar S.G. 7. dont les plans ont été photographiés chez Bill Cobson, faisait partie de l'équipement du projectile. Et ceci démontre que le réseau que nous pensions avoir détruit ne se porte pas trop mal.

- Hé, doucement, protesta Francis. Rien ne prouve que les deux affaires sont liées entre elles.

- Tout le prouve, au contraire, répliqua O'Hara. Notre correspondant de Frunze a signalé antérieurement l'arrivée des copies du S.G. 7 au laboratoire où il travaille.

- Ah dans ce cas...

Le général posa ses deux mains à plat sur les documents rangés devant lui.

- A la base comme au sommet, décréta-t-il avec conviction, l'unité d'inspiration est patente : nous avons affaire à une organisation dont les visées concernent tout spécialement notre fusée intercontinentale.

Après un moment de réflexion, Francis murmura :

- Si ce que vous dites est vrai, on doit pouvoir remonter la filière...

- J'en doute... Car il y a une chose qui, rétrospectivement, m'est apparue comme très significative... Quand nous avons arrêté Lisbeth Halvac, elle s'est dégonflée tout de suite. Elle n'a...

- Hmm, n'exagérons rien, coupa Coplan. Les preuves étaient accablantes.

- Contre elle, oui, mais elle n'était pas obligée de donner ses complices. Elle s'est mise à table avec un empressement que je comprends mieux. maintenant... En dénonçant son chef, Howard Colstain alias Joseph Henstein, et l'agent de liaison du réseau, le musicien de jazz Sidney Walker, elle obéissait encore à un ordre : limiter les dégâts. Et Walker, en confirmant de son côté les dires de la femme, fermait définitivement le circuit.

- Le système des cloisons étanches, acquiesça Coplan. C'est une réédition de la tactique Alger Hiss (On se souviendra que dans cette mémorable affaire d'espionnage atomique, le contre-espionnage, après avoir arrêté les coupables et classé les dossiers, eut la pénible surprise de constater que les « fuites » continuaient...).

- Voilà pourquoi nous devons renoncer à mener une enquête à l'échelon des Walker, Halvac, Henstein et, consorts... Ce n'est pas en coupant les pattes de la bête que nous arriverons à la décapiter.

- La Palisse n'aurait pas dit mieux.

- Je me comprends; ricana le général en ouvrant un de ses dossiers... Le véritable problème est ici : voici des renseignements aussi complets que possible au sujet des neuf personnes qui ont eu connaissance des plans de l'I.C.B.M. Il s'agit de trouver parmi elles, celle qui trahit.

- Et les ramifications, naturellement, enchaîna Francis.

- Ces neuf personnes ont ceci en commun : ce sont toutes des personnalités ayant une surface sociale considérable. Au vrai, il s'agit de très grosses légumes, et cela sur divers plans : politique, scientifique, militaire... En d'autres termes, le dossier que je vous confie est un dossier dynamite, et voici pourquoi : ces neuf personnes ont prêté serment de loyauté ; elles ont franchi haut la main les épreuves requises pour occuper leurs fonctions ; elles ont été passées au crible par les commissions d'enquête sur les menées antipatriotiques, bref, elles sont, en principe, insoupçonnables... De plus, leur parole aura toujours plus de poids que la vôtre ou que la mienne.

- Me voilà fixé, dit Coplan.

Il vida son verre, se leva, alluma une cigarette. O'Hara reprit :

Je vous laisse ce dossier. Étudiez-le et donnez-moi votre avis... Votre collaboration m'est beaucoup plus nécessaire encore que la première fois.

Coplan ne répondit pas tout de suite. Ce n'est qu'après avoir déambulé un moment dans la pièce qu'il demanda :

- Il existe combien de plans de la fusée

- Trois. Un au « Guided Missile Center », à El Paso (Centre des Fusées Guidées). Un dans le coffre-fort du S.A.C., au Pentagone

(Strategic Air Command). Le troisième au laboratoire de la Consolidated Vultee Aircraft Corp, la firme qui construit le prototype de l'engin et qui procédera aux essais quand il aura sa forme définitive.

- Lequel des trois a été photographié ?

- Celui de la Consolidated... Mais ce n'est pas une indication : les neuf suspects ont consulté ce même plan pendant la période de douze semaines, période qui constitue la limite de temps où se situe l'acte criminel.

- Bon, laissez-moi tous ces papiers. Je vais mijoter ça et je vous dirai demain mes impressions... A propos, vous ne pourriez pas me décrocher une licence de détective privé ?

- Euh... oui, si vous y tenez. Mais je ne...

- J'en aurai besoin, abrégea Francis. Il me faudra une couverture pour pénétrer dans ces milieux.

- J'y penserai, promit O'Hara.

Désignant sur la table deux chemises jaunes que barrait (en grosses lettres rouge vif) la mention : TOP SECRET, il dit :

Vous avez là les rapports du C.I.A. au sujet de l'affaire du plan. Ne manquez pas de les scruter à la loupe.

- Je présume que les intéressés n'ont pas été avertis ?

Le général esquissa une moue plutôt ambiguë.

- Eh bien, cela dépend d'un facteur que je qualifierais de... d'impondérable... Notre correspondant qui opère en Russie est un agent du C.I.A. Son message a donc été reçu par les spécialistes de cet organisme qui l'a transmis au N.S.A. et c'est ainsi que j'ai été informé. Cela fait pas mal d'intermédiaires, n'est-ce pas ? Qui oserait jurer qu'il n'y a pas eu de fuites au passage ?

- Merci de me prévenir, fit Coplan. Mais il y a encore une question que je voudrais vous poser... Vous avez étudié l'affaire, j'imagine ?

- Oui, naturellement.

- Et quel est votre avis ?...

O'Hara, le front penché, se mit à tripoter d'un air plus préoccupé encore ses documents. On eût dit que la question directe de Francis

le gênait et qu'il cherchait à gagner du temps pour trouver une réponse à la fois suffisante et peu compromettante.

Coplan se mit à rire.

Écoutez, O'Hara, vous faites preuve, à mon égard, d'une modestie qui me flatte énormément, mais si vous vous figurez que je donne dans ce panneau-là détrompez-vous. Un homme de votre envergure ne se met jamais à la traîne d'un autre agent... Au surplus, je ne perds pas de vue la rapidité de votre action à New York et à Buffalo, après l'affaire du chantier Ranger. Alors, mettons la question de nos rapports mutuels bien au point. Cela me facilitera le travail...

O'Hara se leva, ferma sa serviette, enfila son manteau.

- Mon cher garçon, dit-il en regardant Francis bien en face, je suis ce qu'on appelle un patron, c'est-à-dire que j'ai la direction opérationnelle d'un service de sécurité assez important... Ayant l'habitude de commander, je connais le prix de l'obéissance. J'ai besoin de vous, et vous savez pourquoi. J'estime, en conséquence que nous ne pouvons pas tenir tous les deux le gouvernail : je vous cède la place.

Il parut soudain se détendre et c'est presque en souriant qu'il acheva :

- Évidemment, certaines limites me sont imposées. Dans la mesure du possible, je vérifie, je contrôle, je pèse vos décisions, mais je m'interdis de les contrarier, aussi longtemps qu'elles me semblent convenables. Je fais de mon mieux pour vous permettre de donner votre maximum, voilà tout. J'ajoute qu'un certain rapport confidentiel émanant de Formose a guidé mon choix et justifie ma confiance,.. (Voir Renforts d'urgence).

- Tout cela ne me dit toujours pas ce que vous pensez de notre affaire actuelle.

- Je n'en pense rien, absolument rien... Mais quand vous m'aurez donné votre avis, je vous dirai si je suis d'accord ou non. Et maintenant, je vous laisse en tête-à-tête avec ces papiers...

CHAPITRE II

Des neuf dossiers individuels que le général O'Hara avait laissés, Coplan en élimina finalement six. Et les trois qui restaient, il les étudia à fond, sans hâte, sans fébrilité, sans forcer outre mesure les rouages de son mécanisme cérébral.

Vers la soirée, il fit une longue promenade à pied le long des rives du Potomak. La marche stimulait agréablement son pouvoir de réflexion. Et, d'ailleurs, c'était sa méthode préférée pour décanter un problème : donner de la bride à l'imagination, inventer des choses, recréer une substance vivante autour des éléments froids et abstraies d'un dossier.

Le lendemain matin, il se sentit de taille à prendre une décision.

O'Hara s'amena un peu avant dix heures.

- J'ai votre licence de privé, annonça-t-il à Francis. Et j'en ai profité pour vous fabriquer une nouvelle personnalité. Vous vous appelez Leo Cramer... Je me suis dit qu'il fallait tenir compte de certaines investigations adverses toujours possibles... Fred Colmann a serré d'un peu près la sœur de Lisbeth Halvac et, ma foi, on ne sait jamais...

- Merci. Une nouvelle virginité n'a jamais fait de tort à personne.

- A propos de Lisbeth Halvac, j'ai omis de vous signaler que vous pourriez éventuellement perquisitionner chez elle. Si vous croyez que cela peut donner quelque chose, j'arrangerai ces visites. Les scellés ont été posés sur l'appartement de la fille ainsi que chez Henstein et les autres.

- Non, dit Coplan sans hésiter, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je recommence à zéro... J'ai l'impression que l'affaire Halvac-Henstein ne nous fournira jamais que des indications fragmentaires.

- Ce n'était qu'une suggestion, murmura O'Hara d'un ton détaché.

- Si vous êtes d'accord, j'opte pour une autre méthode. Voici d'ailleurs mes conclusions...

Il prit un feuillet sur la table. Mais O'Hara, vaguement sceptique, fit cette remarque un peu acide :

- Vous avez déjà des conclusions ? Vous allez vite Je ne sais pas si vous connaissez la devise en honneur à Fort Holabird ? Pendant tout leur stage à l'école, nos futurs agents spéciaux s'imprègnent de ce slogan : « *Réfléchissez deux fois, dix fois, cent fois. Ne frappez qu'une fois* ».

- Excellent principe, admit Francis. A peu de choses près, ma formule est la même : « *Frappez deux fois, dix fois, cent fois. Ne réfléchissez qu'une fois* ».

- Bon, je vous écoute, dit le général en souriant.

- A titre de récapitulation, je lirai d'abord la liste complète des suspects. Je vous indiquerai ensuite ma sélection...

Il commença à lire les notes qu'il avait extraites des dossiers :

- Général Harry F. Wanger, chef suprême de l'État-major inter-armes, résidant à Washington, âgé de 58 ans... Major-général Erwins S. Masey, directeur de la Section Centrale des Armes Secrètes, à Washington, âgé de 52 ans,.. Général Herbert Gow, chef du Centre des Projectiles Guidés, à El Paso, âgé de 54 ans... Paul C. Deebs, ingénieur, directeur-technique du G.M.C. d'El Paso. Technicien d'élite, âgé de 49 ans... James Cornell, directeur-général de la C.V.A.C. Industriel de réputation mondiale. A fait une partie de sa carrière à la Bell Telephone et supervise personnellement les travaux du laboratoire de Sandia. Tim Bryan, président de la C.V.A.C. à Los Angelès... Commandant Val Hartford, conseiller au département chimique du Centre des Projectiles Guidés, en résidence à Santa Fé. Professeur Charles J. Woodbury, mathématicien, spécialiste en balistique, directeur de l'école de Fort Worth... En admettant l'exactitude des renseignements que vous m'avez fournis, personne, en dehors de ces neuf personnes, n'a été en contact avec le plan d'ensemble de l'équipement électronique de la fusée secrète.

- Nos renseignements SONT exacts, affirma O'Hara avec force. La circulation des plans fait l'objet d'un contrôle très sévère ; une fuite dans ce domaine est impossible. C'est à partir de ces neuf personnes que la trahison commence.

- Soit, concéda Francis, nous ne reviendrons pas là-dessus jusqu'à nouvel ordre... Voici maintenant ma sélection. Je compte

m'occuper des trois suspects suivants : l'ingénieur Paul Deebs, James Cornell et le commandant Val Hartford.

- Pourquoi limitez-vous votre curiosité à ces trois-là ?

- J'ai écarté d'emblée les officiers du Pentagone, les hauts fonctionnaires de Washington et les suspects trop vulnérables, je veux dire trop faciles à repérer. J'ai tenu compte aussi du fait que c'est le plan de la Consolidated qui a été photographié. Enfin, j'ai essayé de me placer dans la perspective que nous donne notre première expérience, celle de l'affaire Cobson.

- Le secteur privé, en somme ?

- Oui... Quand on médite l'affaire de la New Electric Corporation, on s'avise assez vite qu'il y a dans le comportement de ces agents ennemis un esprit de préméditation, de... d'élaboration et de calcul assez poussé.

- Je vous disais cela, presque mot pour mot, il y a sept semaines.

- Et cela reste valable, enchaîna Coplan. Toutes proportions gardées, le cerveau qui dirige ce réseau agit comme un joueur d'échecs. Vous jouez aux échecs ?

- J'ai joué naguère...

- En termes techniques, je dirais que notre partenaire pratique une stratégie axée sur le refus des échecs à la découverte. La perte d'un pion n'est jamais un désastre. On sacrifie une pièce, on en sacrifie deux ou trois ou quatre, mais on évite, par avance et à longue échéance, d'être acculé au mat par un coup-surprise, et c'est à la lumière de ces réflexions que j'ai trié mes trois suspects parmi les autres. Ils habitent dans la même région, ils fréquentent les mêmes villes et ils évoluent dans un pays qui regorge de touristes. De plus, ils sont dans une zone frontière, ce qui facilite la transmission des messages.

- Vous allez partir au Nouveau-Mexique ?

- Oui. Et je vais vous demander d'installer un nouveau Q.G. à Santa-Fé même, du moins si nous continuons à faire équipe ensemble.

- Plus que jamais ! Des vacances au Nouveau-Mexique, c'est ce qu'il y a de plus conforme à mon rôle officiel pour le moment... Tenez, voici un document qui vous sera très utile.

Il tendit à Coplan un petit carton glissé dans un étui de mica. C'était mieux qu'une licence de détective privé : un laissez-passer officiel authentique, établi au nom de Leo Cramer, avec photo dudit, Cramer (alias Coplan) et le cachet spécial du N.S.A.

- Je savais que vous iriez faire un tour de ce côté-là, dit simplement l'Américain. Ne montrez votre carte que dans les cas d'extrême nécessité, bien entendu.

Comme Francis hésitait, il insista en souriant :

- Si, si, prenez-la! Car j'ai l'impression que vous oubliez ce détail : tous les secrets militaires des États-Unis sont concentrés au Nouveau-Mexique, dans un rayon de quelques centaines de kilomètres. Essais atomiques, projectiles, chimie électronique, et j'en passe...

- Que deviennent les touristes, alors ?

- On les refoule dès qu'ils s'approchent de certaines zones... Seulement, comme vous n'êtes pas un touriste ordinaire, ce serait idiot que vous ratiez une filature intéressante... Quand partez-vous ?

- Le plus tôt possible.

- Prenez l'avion dans quarante-huit heures pour Santa-Fé. Je me trouverai à l'aérodrome avec une nouvelle voiture pour vous. Les plaques de la Chevrolet risquent d'attirer l'attention ; et, d'ailleurs, Leo Cramer habite Los Angeles.

- Encore une question : les dossiers que j'ai étudiés mentionnent un numéro matricule pour chacun des chauffeurs employés par nos suspects.

- Ces chauffeurs sont des agents du Service de Sécurité, naturellement. Des flics mobilisés comme gardes du corps. Nos suspects sont des messieurs que la Nation protège avec une grande sollicitude...

- C'est bien ce que j'avais compris.

- Plus de questions ?

J'aimerais posséder un ou deux spécimens de votre nouveau Vixor, modèle de poche si possible. (Inventé aux Etats-Unis, cet appareil permet de capter à une distance de 800 m. les bruits les plus légers et même de les isoler de leur décor sonore)

O'Hara eut un imperceptible frémissement des lèvres.

- Je vois que vous êtes au courant de l'actualité, marmonna-t-il. Je ferai de mon mieux pour obtenir un ou deux appareils, mais je ne vous promets rien. Ce sont encore des prototypes.

- Cela me rendrait service..

- Vous n'avez plus besoin de mes dossiers ?

- Non, vous pouvez tout emporter.

Le surlendemain, Leo Cramer s'installait à l'hôtel Rio Grande, à Santa-Fé.

Le temps était superbe. Le soleil, déjà chaud, inondait de sa lumière allègre la pittoresque petite capitale dont le style espagnol se mariait si harmonieusement avec le romantisme des, survivances peaux-rouges et avec le modernisme de la civilisation américaine.

Santa-Fé, en dépit de la juste gloire que lui vaut son titre de plus ancienne cité américaine, en dépit aussi de son climat merveilleux, de ses mines d'or, d'argent et de cuivre, faisait plus penser à une bourgade de province qu'à une capitale d’État. Pour Coplan, qui n'y était jamais venu, ce fut une surprise.

Néanmoins, après une promenade à pied dans les environs et quelques randonnées avec sa nouvelle Buick, il comprit que les chiffres donnés par l'annuaire du district ne voulaient rien dire.

Santa-Fé, officiellement, ne compte que 28.000 habitants. Mais les touristes, les ouvriers des gisements, les nomades indiens des pueblos, toute cette foule très mêlée qui hante la ville porte ce chiffre à plus de 100.000... Au demeurant, on s'y sent très loin de New York et très près de l'aventure. Le désert, la forêt, la montagne, les vallées rocheuses, les plateaux sauvages et les maquis de la frontière mexicaine font planer sur la cité une étrange atmosphère de fausse bonhomie.

Après une soirée au Silver Bridge et une soirée dans une autre boîte de nuit (où les jeux allaient bon train), Francis décréta que ce patelin perdu n'était calme qu'en apparence et que c'était très exactement le genre de ville où il fallait se méfier de tout le monde, se taire et ouvrir l'oeil.

Il était dans la place depuis cinq jours quand il aperçut enfin, pour la première fois, deux de ses suspects : le commandant Val Hartford, chimiste au centre des projectiles, et James Cornell, directeur du laboratoire installé à Sandia par la Consolidated.

Le commandant Hartford était en civil. C'était un blond à lunettes, de taille moyenne et plutôt laid, avec une grande bouche et un nez un peu de travers.

James Cornell, malgré sa calvitie et ses épaules voûtées, attirait davantage la sympathie ; il avait un physique de bon géant : longues jambes solides, longs bras encombrants, démarche lente et guindée, typiquement le genre d'individu qui ne sait jamais trop bien où fourrer sa grande carcasse.

Les deux hommes, attablés avec deux femmes dans un coin de la salle municipale, assistaient à un concert donné par la ville en l'honneur d'une commémoration historique quelconque.

Le bal commença un peu avant minuit. Coplan observa les deux couples pendant plus d'une heure.

De toute évidence, Hartford et Cornell étaient là en compagnie de leur épouse légitime. Hartford riait et buvait avec entrain, mais il dansait à peu près comme une bouée de balisage. Cornell était moins expansif. Danser le faisait transpirer abondamment, surtout quand la politesse l'obligeait à inviter la femme de Hartford, une pétulante boulotte au teint rose et au corsage rebondi.

Mrs. Cornell, par contre, était ravissante. Petite, très brune de cheveux et de teint, avec un visage ovale aussi séduisant qu'un visage de jeune fille, elle avait cette expression calme et rêveuse, ce maintien réservé qui cachent souvent, chez les femmes de quarante ans, une profonde ardeur sensuelle. Élégante, un peu hautaine même, elle portait une robé de soie bleue qui moulait ses formes parfaites.

James Cornell, proche de la cinquantaine, était visiblement fier de sa femme. Mais Coplan se demanda si ce grand dadais ne sous-estimait pas son épouse. Il y avait, chez la belle Mrs. Cornell, des subtilités assez significatives qui ne semblaient pas avoir d'équivalent dans le personnage plutôt lourd du directeur de la Consolidated.

Coplan, perdu dans la foule, ne s'ennuya pas un instant. Il nota certaines petites choses, par exemple que la jolie Mrs. Cornell n'avait pas l'air commode. Au moins quatre fois, au cours de la soirée, elle fit des remontrances acerbes à son mari. Notamment au sujet de ses cigarettes : il les oubliait systématiquement sur le rebord de la table ou sur le cendrier ; elles se consumaient toutes seules et cela faisait tousser la belle brune, qui se fâchait, prenait la cigarette en question, la laissait tomber par terre et l'écrasait sous sa semelle d'un air furibond.

En somme, c'était un cas psychologique classique : Cornell, le malabar, faisait trembler son armée d'ouvriers ; mais son bout de femme le menait à la baguette.

Quant à Hartford, c'était la banalité en personne. Le hasard qui avait fait de lui un chimiste et l'avait casé dans un laboratoire militaire lui avait également fourni une épouse à sa mesure : insignifiante, joviale, satisfaite de la vie et d'elle-même.

A première vue, ces deux couples ne semblaient mériter en rien la suspicion dont Coplan les entourait.

CHAPITRE III

Paul C. Deebs, le dernier des trois suspects sur lesquels Coplan avait décidé de concentrer son attention, habitait une grosse maison blanche, dans les environs immédiats d'El Paso. C'était un homme énergique et taciturne, plutôt petit de taille mais bâti en force : torse large et musclé, épaules râblées, nuque épaisse, visage lourd aux traits autoritaires.

Ce n'était pas par protection qu'il avait atteint le poste important qu'il occupait. Entré tout jeune dans les services techniques (services civils travaillant en liaison avec le ministère de la Défense Nationale), il avait mis plus vingt ans à gravir un à un les échelons de sa laborieuse carrière. En fin de compte, si on lui avait confié la direction du Centre des Projectiles Guidés, ses diplômes et ses états de service n'y étaient pour rien ; l'Administration avait simplement

entériné un fait unanimement reconnu : Deebs était sans conteste le meilleur « rocketeer » (Technicien-spécialiste des fusées) d'Amérique.

Coplan, au cours d'une visite aux installations de Sandia, eut l'occasion de voir Deebs. L'ingénieur rentrait justement avec son État-major au siège du Département militaire, après une journée de travail sur le Proving ground (Zone réservée aux essais). Il le revit, le samedi suivant, entouré de sa famille : sa femme, ses quatre fils et sa fille. L'aîné, John Deebs, âgé de 19 ans, portait le blouson de CAL, la célèbre université californienne.

Les quatre garçons ressemblaient trait pour trait à leur père dont ils avaient déjà la robustesse et les allures décidées. La fille, une gamine d'une quinzaine d'années, ressemblait plutôt à sa mère : mince, blonde, le teint pâle et le sourire facile. Au demeurant, mignonne dans son blue-jeans.

Toute la nichée s'affairait autour de la grosse Hudson rouge où s'entassaient les paniers et le matériel de pique-nique. Deebs, en pantalon de flanelle et chemisette sport, dirigeait les opérations. Le chauffeur garde du corps, en tenue de week-end lui aussi, trimbalait les accessoires d'alpinisme.

Enfin, la voiture se mit en route.

Coplan reprit sa petite promenade pédestre retrouva sa Buick à la sortie de la ville et rentra à Santa-Fé...

Délaissant provisoirement l'ingénieur Paul Deebs, il se consacra pendant quelques jours à Val Hartford. Puis, dans le même secteur, il surveilla d'une manière toute spéciale la maison de James Cornell.

A quinze kilomètres de Santa-Fé, au sud-est, parmi les collines boisées du « range » où serpente le chemin de fer, les agents immobiliers locaux avaient créé un luxueux quartier résidentiel composé de plusieurs dizaines de villas bâties à l'espagnole, avec balcon de bois et patio fleuri.

Hartford habitait là un pavillon coquet mais petit, entouré d'un jardinet où il cultivait avec amour ses fleurs auxquelles il dédiait ses

loisirs. En principe, il ne rentrait chez lui qu'aux week-ends, son grade de commandant du Génie lui imposant les servitudes de la vie en cantonnement.

James Cornell avait également loué au même endroit une villa, mais beaucoup plus imposante. Nichée dans un vallon, complètement cachée par la végétation d'un petit bois touffu, cette demeure princière avait grande allure.

Mrs. Cornell y régnait en souveraine absolue et despotique. Les trois jardiniers, les deux servantes, le jeune Indien engagé comme garçon de courses, tout le monde obéissait promptement à ses ordres, y compris Cornell lui-même qui ne demandait qu'à satisfaire les caprices de sa jolie épouse.

Coplan avait trouvé un excellent observatoire pour contempler la villa sans être vu : quelques sapins, à flanc de coteau, dans le bois jouxtant la propriété, offraient un poste de vigie presque confortable. Avec des jumelles, on pouvait suivre la vie de la maison comme si on y habitait.

Mrs. Cornell ne sortait guère. Elle avait l'air de se plaire chez elle, aimant les fleurs et la lecture. Elle aimait aussi les bains de soleil et ne se gênait pas pour ses domestiques.

Si elle allait peu en ville, en revanche elle prisait les visites amicales. Presque chaque soir des gens venaient soit pour dîner, soit pour faire un bridge, soit pour déguster des cocktails en suivant un programme de télévision.

L'ami intime du couple - en tout cas le plus fidèle des invités du soir - était un grand gaillard sportif d'une quarantaine d'années, au visage bronzé, aux traits burinés, à la démarche élastique. Il s'amenait généralement vers les huit heures, au volant d'une voiture de course rouge et blanche.

Coplan réalisa très vite que ce gars-là était au mieux avec la maîtresse de maison. Elle avait avec lui, de temps à autre, de brefs apartés qui ne pouvaient tromper un témoin caché. L'industriel n'avait pas l'air de s'inquiéter ni de se formaliser, mais peut-être préférait-il fermer les yeux ? A partir d'un certain niveau social, la jalousie est un manque de goût.

Les deux hommes semblaient d'ailleurs liés par une réelle cordialité. On remarquait seulement, après un temps, que le sportif aux cheveux bouclés faisait preuve vis-à-vis de James Cornell d'une déférence attentive qui perçait jusque dans ses attitudes les plus désinvoltes.

Un matin, Francis se rendit à la Consolidated. Sous le prétexte de mener une enquête au sujet d'un ancien ouvrier de l'atelier, il demanda une entrevue avec James Cornell.

Grâce à son laissez-passer, Coplan put franchir les trois barrages successifs prévus pour le contrôle. Il croyait toucher au but quand deux inspecteurs de la Sécurité lui firent remplir un questionnaire, le soumirent à un interrogatoire, scrutèrent ses papiers et, pour couronner le tout, le photographièrent de face et de profil.

Finalement, tout de même, il fut introduit dans le bureau de Cornell. L'industriel, assis derrière une table encombrée de dossiers, jouait distraitement avec une petite maquette d'aluminium représentant la coque d'une fusée.

- Je vous écoute, Mr. Cramer, dit-il avec amabilité.

Coplan, tout en débitant son petit discours, observait Cornell et, surtout, notait le cadre dans lequel ce dernier travaillait.

Le désordre était sympathique. Plans, classeurs, journaux déteints, livres poussiéreux, tout cela reflétait une grande indifférence à l'égard des traditionnels principes de propreté et d'efficience chers à la bureaucratie américaine. Par contre, un établi qui se trouvait dans le coin de la pièce et sur lequel trônait un châssis de plastic hérissé de connexions électriques multicolores, trahissait les penchants de Cornell pour le bricolage.

- En somme, dit-il brusquement, vous voulez simplement vérifier la période pendant laquelle votre client a travaillé ici ?

- Plus exactement, le mari de ma cliente, rectifia Coplan. C'est elle qui demande le divorce et c'est pour elle que je fais cette enquête.

- Cette histoire n'est pas de mon ressort. Adressez-vous au chef du personnel.

Coplan fit l'étonné.

- Mais, Mr. Cornell, je n'ai pas le droit, m'a-t-on dit, d'interviewer votre chef du personnel...

- Ah, pardon, s'excusa l'industriel. J'oubliais...

Il eut un sourire bon enfant.

- Je suis plongé dans mes pensées, Mr. Cramer. Et comme je ne reçois pour ainsi dire jamais de visiteurs de l'extérieur, je perds facilement de vue les consignes...

- Tout entretien avec un membre du personnel doit avoir lieu en présence du directeur, récita Coplan.

Cornell avait déjà appuyé sur le bouton de l'interphone.

- Jimmy, voulez-vous venir un instant ?...

Trente secondes plus tard, la porte s'ouvrait. Le nommé jimmy, c'était le jeune sportif aux cheveux bouclés, l'ami du ménage, le confident de Mrs. Cornell.

- Jimmy Horton, mon secrétaire, dit l'industriel.

Puis, présentant Francis (après un coup d'œil sur la fiche de visite posée devant lui).

- Leo Cramer, détective privé.

Coplan répéta sa petite histoire. Jimmy Horton, les sourcils froncés, répondit sans hésiter

- On vous a induit en erreur, Mr. Cramer. L'homme dont vous citez le nom n'a jamais travaillé ici.

Cornell intervint

- Vérifiez quand même le registre, Jimmy... Je sais que vous avez une excellente mémoire, mais un renseignement erroné pourrait créer des complications et gâcher l'enquête de Mr. Cramer.

- Si vous voulez, acquiesça Horton.

Il alla ouvrir une armoire de fer placée contre l'un des murs, y prit (sans chercher) un registre au dos de cuir, le feuilleta, l'apporta à son chef.

- Voyez vous-même... Personne de ce nom-là au répertoire général du personnel...

Cornell se donna la peine de vérifier. Puis, levant les yeux vers Coplan :

- Le mari de votre cliente a raconté des balivernes, Mr. Cramer. Cet homme n'a jamais fait partie de mon personnel.

Coplan maugréa :
- C'est un comble !... Je suis venu tout exprès de San Diégo pour... Sans compter le temps que ça m'a pris pour obtenir l'autorisation d'entrer ici... Le cas échéant, pourrai-je vous demander confirmation de ce que vous venez de me déclarer ? Une pièce comme celle-là au dossier...
- Il vous suffira de m'écrire, promit Cornell avec obligeance.
Coplan prit congé.

CHAPITRE IV

Aussitôt après sa visite à la Consolidated, Coplan avait plié bagage, réglé sa note d'hôtel et quitté Santa-Fé.
Sa montre marquait midi dix quand il arriva au chalet de pêche que le général O'Hara avait loué en montagne, dans les contreforts de la Mesa Giganta, sur les bords sauvages du Rio Puerco.
En short kaki, chemise à carreaux et sandales de cuir, O'Hara, la pipe au bec, cuisait sa tambouille sur un réchaud à pétrole. Ses lignes et ses moulinets garnissaient la terrasse de la maisonnette de bois.
- Je me demandais si vous alliez venir ou non, dit-il à Francis. J'admets que c'est un peu retiré comme quartier-général, mais ça ne fait jamais que deux heures, de Santa-Fé à ici...
- Vous me croirez si vous voulez, répondit. Coplan, mais, en dix jours de temps je n'ai pas eu deux heures à perdre.
- J'ai des tuyaux supplémentaires pour vous.
- Je me doutais que vous ne resteriez pas inactif...
O'Hara haussa les épaules.
- En fait, je ne suis ici que pour vous épauler. Quel est votre favori dans la course ?
- James Cornell...
O'Hara demeura impassible. D'un œil grave, il suivait la cuisson de sa ratatouille de campeur.
Après un moment, il dit :

- Je suis à vous dans deux minutes, c'est presque cuit. je vous invite ?

- Volontiers, accepta Francis.

- A propos de Cornell, ça tombe bien... Les renseignements qui me sont parvenus de Washington, le concernent. J'ajoute que, personnellement, ça me contrarie plutôt.

- Pourquoi ?

De nos trois suspects, James Cornell est précisément le plus important sur le plan social, et national. Vieille famille de Philadelphie, fortune considérable, attaches familiales dans plusieurs industries-clé, influence morale incalculable...

- Quels sont ces nouveaux renseignements fournis par. Washington ?

- Un examen approfondi des micro-films confirme d'une façon indiscutable que c'est bien le plan de la Consolidated qui a été photographié. Notre agent de Frunze, dans un nouveau message, signale des annotations particulières sur les schémas, et ces annotations sont de la main de Cornell.

Coplan hocha la tête et dit :

- Cette indication circonscrit le problème, mais elle ne constitue pas une preuve.

- Je continue... Les spécialistes du C.I.A. ont établi un planogramme ALC de l'affaire : analyse logique et chronologique... Il en résulte, que la responsabilité de Cornell est engagée au premier chef. C'est lui qui détient en permanence le plan dans son coffre-fort ; les deux autres suspects n'ont jamais étudié les schémas sans que Cornell fût présent.

- Des présomptions, fit remarquer Francis, rien de plus.

- Mais qui ne sont pas à dédaigner... Vous avez mieux à m'offrir ?

- Je n'ai que des présomptions, moi aussi, mais d'un calibre supérieur.

O'Hara éteignit son réchaud. Puis, ayant mis deux couverts sur la table de bois blanc, il servit une espèce de cassoulet dont les effluves n'étaient pas du tout désagréables.

Entre deux bouchées, Coplan demanda :

- Vous connaissez un certain Jimmy Horton ?

- Je ne connais que lui depuis huit jours, mâchonna O'Hara. Pour votre gouverne, il couche avec la ravissante Evelyn Cornell.

- Vous auriez pu me le dire plus tôt, bougonna Francis.

- Nous étions d'accord pour travailler sur trois suspects choisis entre les neuf candidats en ligne. J'ai donc creusé l'histoire à ma manière et je viens tout juste de récolter quelques éléments complémentaires... Autour du commandant Val Hartford, rien à glaner. Autour de l'ingénieur Deebs, rien non plus. Par contre, dans le secteur Cornell, un léger indice : Jimmy Horton, l'assistant direct de Cornell, flirte avec l'épouse de ce dernier. Voilà pourquoi je me suis documenté sur ce zèbre... Comme vous l'avez fait, je suppose ?

Il se leva pour aller chercher dans le frigo deux boîtes de bière.

Après avoir bu, il reprit :

- Jimmy Horton, âgé de 38 ans, a été associé pendant une dizaine d'années avec David Lisher.

A eux deux, ils ont monté une écurie d'automobiles de course... Au début, quelques succès prometteurs. Horton est un pilote excellent : audacieux, sûr de ses nerfs, doué de réflexes magnifiques. Lisher, mécanicien d'élite, avait autant d'ambition que d'idées, ce qui n'est pas peu dire ! Malgré cela, ils ont échoué. Le destin et les trusts étaient contre eux : la faillite de leur firme les a mis sur le sable. Horton est entré à la Consolidated, au siège de Los Angelès. C'est là qu'il a rencontré Evelyn Çornell.. Il lui doit son ascension foudroyante et le poste de confiance qu'il occupe. David Lisher, lui, s'est taillé une place dans les syndicats métallurgiques. Aux dernières nouvelles, il était secrétaire-général de la F.L.T. à San Francisco. Malheureusement pour lui, il a dû abandonner ce poste pour se soigner : ulcère à l'estomac.

- C'est quoi, cette F.L.T. dont il s'occupait ?

- Fédération Libre des Travailleurs, un syndicat autonome qui groupe environ deux millions d'ouvriers.

- Vous avez vu la voiture de Jimmy Horton ? Pour un type qui s'est ruiné, il s'offre de jolis jouets.

O'Hara prit un air morne et dit à mi-voix :

- Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis la fin de la guerre... Comme pas mal d'autres, Horton et Lisher sont de nouveau

en bonne posture. Avant d'entrer à la Consolidated, Horton a séjourné en Allemagne occupée... Délégué à la Commission du contrôle des industries mécaniques, vous voyez ce que ça veut dire ?...

- Je vois... Les usines allemandes, etc... Sauf erreur Horton est donc l'homme qui nous intéresse...

- Il y a une objection... une objection théorique. Jimmy Horton ne peut pas avoir eu connaissance des plans secrets.

- Cela me paraît improbable...

- C'est pourtant comme ça. Le plan général du projectile I.C.B.M. fait l'objet des consignes les plus sévères. Seuls des schémas partiels circulent dans les bureaux d'étude et dans les laboratoires. Même Jimmy Horton, assistant de Cornell, n'a jamais pu, en principe, jeter un coup d'œil sur l'ensemble du projet. C'est un ordre formel du Pentagone.

- Vous avez déjà vu le bureau de Cornell ? Avez-vous une idée de ses rapports quotidiens avec Horton ? Savez-vous que Cornell est un chercheur, un bricoleur de génie, un savant distrait, tout ce qu'on veut, sauf un homme d'ordre ? Il vit dans les nuages, il voit des relais électroniques devant ses yeux... Il oublie de fumer les cigarettes qu'il allume, il oublie les règlements et il ne voit pas que sa femme se pâme dès qu'elle aperçoit son Jimmy ! Voilà le bonhomme qui veille sur les plans « top secrets »...

Ah ? laissa tomber O'Hara, sombre.

Cette fois, c'était lui qui n'en revenait pas.

Ils achevèrent le repas en silence. Enfin. après avoir allumé sa pipe, O'Hara grommela :

- Cornell est coupable à force d'être innocent. Comment pourrait-on coincer Horton sans démolir Cornell ?

- Arrangez-vous pour que Cornell soit appelé à Washington d'urgence. Et qu'on l'y retienne deux ou trois jours.

CHAPITRE V

James Cornell prit l'avion, un vendredi, à 17 heures 50. Un inspecteur du G-2 attendait l'industriel dans la carlingue, relayant ainsi le chauffeur qui reconduisit Jimmy Horton au laboratoire de l'usine.

Coplan, dans la chambre qu'il occupait à Albuquerque, reçut un coup de fil lui annonçant que le costume qu'il avait commandé venait d'être expédié.

- Je vous remercie, dit-il simplement.

Il raccrocha, passa dans le cabinet de toilette contigu à la chambre, retira sa valise du placard, l'ouvrit, fit jouer le mécanisme du double fond et commença à ranger dans une trousse de toile divers objets cachés dans la partie secrète de la valise.

Méticuleux par déformation professionnelle, il passa plus d'une heure à vérifier un à un chacun des instruments bizarres, chacun des objets étranges qu'il avait rassemblés dans la trousse.

Cette besogne terminée, il glissa la trousse sous l'oreiller de son lit; à côté de la gaine de cuir contenant son Colt.

Ensuite, affalé dans un fauteuil, il alluma une cigarette.

A vingt heures, il se fit servir un repas froid dans sa chambre. On venait de lui apporter un plateau copieusement garni, quand le téléphone sonna derechef.

- Mr. Cramer, on vous demande dans le hall...

- Bon. Faites, monter.

- Heu... c'est une dame, Mr. Cramer, précisa l'employé de la réception, un peu embarrassé.

- Cela ne me gêne pas... D'ailleurs, ne vous tracassez pas, elle ne restera que quelques instants.

- Comme vous voudrez.

Coplan, abandonnant son repas, se leva et alla dégager le verrou de la porte. Juste comme il ouvrait l'huis, la dame en question s'amenait dans le couloir.

- Mr. Cramer ? s'enquit-elle en souriant.

- Moi-même. Entrez, un instant, je vous prie.

Elle était jeune et jolie, élégante, avec des cheveux blonds et des yeux bleus d'une candeur exquise.

Coplan repoussa la porte. La visiteuse murmura :

- C'est au sujet de l'avion 17.50...

- Qui arrive à 0.30, je le sais, enchaîna Francis.

- Les voyageurs sont en ce moment au « Turkey Ranch » où ils ont pris un studio pour deux nuits. Ma collègue est sur place.. vous pouvez vous mettre en route.

- Parfait ! je finis de dîner et je pars. Dites que je serai au rendez-vous.

- Bonsoir.

Elle se retira, toujours souriante. Francis se fit la réflexion qu'O'Hara avait bien choisi ses agents de. liaison.

Ayant achevé, son repas, il sonna pour que la femme de chambre vint déblayer là chambre. Puis, le Colt sous l'aisselle gauche, la trousse de toile dans la poche droite, il descendit, traversa le hall, déposa en passant la clé de sa chambre sur le comptoir de la réception et sortit

Avant d'arriver au parking où il avait garé sa Buick, il fut accosté trois fois ; deux jeunes types lui collèrent de force dans la main le prospectus de la boite de nuit pour laquelle ils faisaient du recrutement. Les deux papiers affirmaient avec une égale conviction que leur programme était le plus sexy de la ville. Le troisième importun, un métis de soixante ans, vendait clandestinement les célèbres sachets de Trinity, un peu de sable verdâtre dans une enveloppe de plastic : de la terre carbonisée ramassée dans le cratère de la première bombe atomique déclenchée à moins de cent kilomètres de la ville, dans le désert d'Alamogordo, et qui se vend en guise de souvenir.

Quand Coplan arriva à Santa-Fé, sa montre marquait onze heures moins trois minutes.

O'Hara s'amena à onze heures précises, au volant de sa jeep.

- Cela s'annonce bien, dit-il. Le jardinier et sa femme sont au lit depuis une demi-heure. Allons-y.

La Buick et la jeep se dirigèrent à petite allure vers le nord de la ville.

Jimmy Horton occupait, à deux lieues de Santa-Fé, une villa de style rustico-mexicain, ancienne partie d'hacienda restaurée et modernisée.

Séparée de la route par un jardin que clôturait une barrière de bois, la maison ne comportait qu'un étage mais se prolongeait par un petit bâtiment annexe où logeaient les deux domestiques, un vieux couple indien faisant partie de la location meublée. Ces deux serviteurs dormaient à l'étage de l'annexe, au-dessus du garage auquel on accédait par derrière, en suivant une large allée en demi-cercle.

Coplan et O'Hara connaissaient parfaitement la disposition des lieux. Après avoir abandonné leur véhicule en bordure de la route, assez loin de la maison, ils se dirigèrent à pied vers celle-ci.

Les lilas en fleurs parfumaient le jardin, tandis qu'un déplorable clair de lune et une légère brise de printemps complétaient ce décor étonnamment romantique.

- Quoi qu'il arrive, je ne bougerai pas d'ici, dit O'Hara en se postant contre un buisson.

Entendu, j'en tiendrai compte en cas de surprise, répondit Coplan qui se faufila dans le jardin.

Le friselis des feuillages caressés par le vent couvrait l'imperceptible crissement de son pas sur les cendrées de l'allée circulaire. Dès qu'il fut près du garage, il sortit sa trousse de toile.

En moins de trente secondes, il mit un Vixor en batterie. C'était un minuscule instrument composé d'un cylindre de la taille d'un demi-cigare. Deux fils électriques y étaient raccordés, dont l'un se terminait .par une pastille réceptrice que Coplan introduisit dans son oreille. Déplaçant lentement le petit cylindre, il orienta son écoute. Aucun bruit de voix ne vint vibrer dans la membrane du micro, mais, après un moment d'accoutumance, il perçut clairement deux faibles rumeurs régulières, rythmées, grésillantes.

Le vieil Indien et sa femme dormaient, comme l'attestait la cadence de leur souffle mêlé d'un léger ronflement.

Coplan rangea le Vixor dans la trousse, puis extirpa de celle-ci un flacon de plastique fermé par un bouchon à valve :

Un escalier de bois menait jusqu'à la galerie surplombant le garage ouvert et vide.

Guidé par la respiration des deux dormeurs, Coplan repéra sans peine la chambre où ils se trouvaient. La fenêtre était entrouverte.

Doucement, il poussa le battant. Grâce aux reflets blanchâtres de la lune, il put distinguer le large lit campagnard, les deux deux silhouettes allongées côte à côte, l'emplacement des armoires et, près du lit, un fauteuil encombré de vêtements.

Il enjamba le rebord du mur de pisé, tira de sa poche le flacon de plastic, fit jouer l'ouverture de la valve et déposa la petite bouteille sur le plancher. Ensuite, après avoir fermé la fenêtre sans faire de bruit, il traversa la chambre, ouvrit une porte, déboucha sur un palier, referma la porte et attendit, le dos contre le mur.

Dans quatre ou cinq minutes, les vapeurs anesthésiques contenues dans le flacon de plastic auraient fait leur effet. A ce moment-là, même une sonnerie d'alarme n'aurait pas réveillé le couple endormi.

Dans le noir, Francis ne put s'empêcher de sourire. Le cambrioleur qui avait inventé ce système avait rendu service à plusieurs services secrets. (C'est en Italie que cette ingénieuse trouvaille fut utilisée avec succès par une organisation de cambrioleurs)

Enfin, le délai minimum s'étant écoulé, Coplan descendit tranquillement l'escalier intérieur et alluma sa lampe-torche. Il arriva dans la maison proprement dite et se livra d'abord à une rapide tournée d'inspection.

Au rez-de-chaussée, il y avait un living, un salon, une très petite salle à manger, une cuisine. A l'étage, deux chambres à coucher et une salle de bains, plus une pièce servant de débarras.

Revenu au living, Francis promena autour de la pièce le faisceau bleuté de sa lampe.

Puis il éteignit.

Pendant plusieurs minutes, immobile dans le noir, le front soucieux.

Une chose était sûre et certaine : Jimmy Horton, à supposer que les soupçons qui pesaient sur lui fussent justifiés, devait avoir prévu une fouille éventuelle. Touchant de très près les secrets militaires, il se trouvait en permanence sous la menace d'une enquête menée par le F.B.I. ou par un autre service de sécurité. Par conséquent, il devait avoir pris ses dispositions...

En gros, il y avait deux possibilités : un endroit facile, trop facile pour attirer l'attention d'un chercheur professionnel, ou alors un endroit tout à fait imprévu.

Coplan ralluma sa lampe et reprit sa balade silencieuse d'une pièce à l'autre.

En principe, ce devait être une cachette située dans la maison et d'un accès commode pour Horton. D'autre part, il ne fallait pas que la vieille servante indienne tombât dessus par hasard en faisant le ménage, et ceci excluait le système de la lame de parquet mobile. Le plancher encaustiqué brillait trop, la servante aurait remarqué un tel stratagème.

Par acquit de conscience, Francis inspecta le frigo de la cuisine, examina le lampadaire, vérifia les romans qui ornaient la bibliothèque du living et tapota les murs derrière les cadres. Tout cela sans résultat.

Revenant une fois de plus au living, il recommença son inventaire. Et soudain, dans le petit secrétaire qui occupait le coin de la pièce, entre la fenêtre du jardin et la porte communicante, il avisa un instrument qui méritait peut-être un coup d'œil. C'était un pèse-lettre standard : coffret de bakélite verte, plateau rond, graduations en quart de cercle.

Horton, dont la correspondance personnelle ne devait pas être tellement abondante, était-il maniaque au point de peser les lettres qu'il expédiait ?

Coinçant sa lampe entre ses dents, Francis saisit le pèse-lettre, l'examina. De l'ongle du pouce, il essaya d'écarter les deux parties moulées qui formaient le corps de l'instrument. Il perçut une résistance sous le socle, tâta très attentivement la rainure, puis appuya deux ou trois fois sur le bouton de réglage, il sentit que la résistance se relâchait. Il pressa encore, et le coffret s'ouvrit.

A l'intérieur, un travail mécanique de haute précision avait pourvu le pèse-lettre d'une cloison additionnelle en métal ultra-léger recouvert de feutre vert. Un onglet coulissant permettait de rabattre cette cloison qui tournait sur une charnière. Et là, entre la bakélite et la paroi feutrée, il y avait un stylo (fixé par deux broches) et un tube

d'aluminium (également tenu par deux pinces), le tout de dimensions très réduites.

Le stylo comportait un système photographique miniature. Dans le tube d'aluminium, un feuillet de bristol, roulé à la grosseur d'une cigarette, présentait une série de lettres et de chiffres alignés sur trois colonnes. Un code et une clé de code.

Coplan recopia en vitesse les indications, remit tout en place, essuya attentivement les traces de doigts sur la bakélite, referma le secrétaire.

Le vieux jardinier et sa femme ronflaient avec beaucoup plus de conviction à présent.

Coplan ramassa le flacon de plastic et ouvrit la fenêtre. Il laissa le battant plus largement écarté. Dans une heure ou deux, les vapeurs se seraient diluées dans l'air nocturne et les dormeurs ne soupçonneraient jamais qu'ils avaient respiré un soporifique.

Mais au moment précis où Francis rejoignait O'Hara, une voiture débouchait dans l'avenue. Les deux hommes se confondirent promptement avec les buissons.

Arrivée à leur hauteur, la voiture braqua. Les phares balayèrent la barrière, à gauche de l'entrée. Rouge et blanc, avec un profil de monstre aquatique, le coupé sport de Jimmy Horton exécuta sur la cendrée de l'allée un remarquable virage au frein à main. Le moteur se calma aussitôt, ronronna un moment puis s'arrêta net.

Lorsque les lumières du rez-de-chaussée s'allumèrent, Coplan et O'Hara purent s'éclipser.

- C'était moins une, grommela le général entre ses dents. On peut dire que vous êtes verni !...

- Parfois, mais j'avais justement terminé ma visite.

- Et le bilan ?

- Horton est bien nôtre homme. Stylo-caméra et code.

Les lèvres minces de O'Hara s'amincirent davantage encore. Coplan reprit :

- C'est le même stylo que celui de Lisbeth Halvac, mais en plus petit. Je me suis contenté de recopier le code, avec l'espoir que vos machines de Washington en feront quelque chose.

- Soyez tranquille : même si nos cerveaux électroniques doivent turbiner pendant un jour, ils finiront par le tirer au clair... Pour une fois, Horton n'aurait pas mal fait de rester plus longtemps chez sa maîtresse...

- Ne vous bilez pas, puisque j'ai pu opérer sans être dérangé.

- Avec ces honnêtes femmes, bougonna O'Hara, on ne sait jamais à quoi s'en tenir... La petite Mrs. Cornell veut bien se payer une soirée de gaudriole, mais elle tient à être dans son lit quand la femme de chambre viendra ouvrir les rideaux dans quelques heures !

- Elle a raison, ponctua Francis. Une femme intelligente sait le prix de sa réputation. Du reste, je suis prêt à parier que c'est Jimmy qui lui dicte cette prudence. En cas de pépin, il perdrait sa place.

- Ce qui serait grave, évidemment. Et pas seulement pour lui, mais aussi pour les autres.

- Les autres ? répéta Coplan. Le moment est venu de nous en occuper sérieusement.

CHAPITRE VI

En arrivant dans la vallée où se trouvait le chalet de pêche de O'Hara, Coplan ne put s'empêcher de penser que c'était décidément un des endroits les plus beau; les plus pittoresques de la région.

A l'arrière-plan, la Mesa Giganta dressait la masse verdoyante de ses plateaux rocheux tapissés de broussailles ; entre la montagne et la route, une plaine onduleuse ; de l'autre côté, les rives du Rio Puerco, tour à tour paisibles et gazonnées, sauvages et rocailleuses.

Le coin devait être connu des amateurs, car le nombre de campeurs avait augmenté d'une façon notable. On voyait les tentes un peu partout, de pêcheurs dispersés le long de la rivière, des voitures poussiéreuses rangées sur le bas-côté de la route.

O'Hara, debout sur la terrasse, regardait depuis un long moment le paysage. Il n'était pas seul. Un jeune type en pantalon de toile et

gilet de corps, assis devant le chalet, vérifiait ses lignes, préparait ses amorces et essayait avec application ses moulinets.

- Salut ! lança Francis en escaladant le raidillon menant au chalet.

O'Hara esquissa un très vague salut. Francis, en passant, jeta un coup d'œil vers le gars assis dans l'herbe.

- Un ami à vous ? s'enquit Coplan.

- Oui, un neveu, ricana le général... Venez voir cette installation...

Coplan émit un petit sifflement.

- Bigre ! s'exclama-t-il... Au moins, maintenant, c'est un vrai quartier-général !... Et qui va s'occuper de ça ?

- C'est mon opérateur que vous venez de voir.

Le chalet, transformé en P.C. était rempli à craquer. Deux émetteurs-récepteurs, une centrale téléphonique de campagne, deux tables pliantes chargées de cartes d'État-major, un tableau lumineux, un gros générateur électrique et divers autres instruments étaient venus compléter l'ameublement de l'unique pièce.

- Vous prévoyez des opérations de grande envergure, prononça Francis avec un brin de moquerie dans la voix.

- J'ai tout simplement tenté de prévoir le pire, répondit O'Hara en haussant les épaules.

- Combien d'hommes avez-vous ?

- Trente... Six équipes de cinq, avec radio et téléphone. Huit voitures, quatre motos, un hélicoptère prêt à s'envoler d'Albuquerque.

Coplan se mit à rire.

- Je me disais bien qu'il y avait beaucoup de campeurs dans le coin !... Vous avez quelqu'un de l'autre côté de la frontière ?

- Une équipe à El Paso et quatre agents qui sont montés de Chihuahua.

- Quelle est leur consigne ? Ils savent de quoi il s'agit ?

- Mission de surveillance et de protection, rien de plus.

- James Cornell rentre quand ?

- A 16 heures 20...

Coplan regarda sa montre.

- Nous avons plus d'une heure d'avance, constata-t-il. Rien ne se passera avant la fin du travail à la Consolidated, je suppose ?

- Mes hommes sont en place, de toute manière... A propos, j'ai reçu ce que vous m'aviez demandé pour vous faire une autre tète.

- J'ai le temps, non ?

O'Hara fit une grimace hésitante, puis murmura :

- Autant faire cela tout de suite, ce sera un souci de moins. Et si Horton quitte le laboratoire avant l'heure habituelle, nous ne serons pas pris de court. N'oubliez pas que vous êtes le seul, avec moi, à savoir de quoi il retourne. J'attache une grande importance à votre présence personnelle dans le déroulement des opérations. Si cela ne vous fait rien, préparez-vous dès maintenant.

- Soit, dit Francis.

Il se mit à l'ouvrage et, un quart d'heure plus tard, il était absolument méconnaissable.

Les cheveux teints et gominés, le hâle intensifié, une moustache à la lèvre, il avait un visage comme on en voit tous les jours plusieurs centaines à Santa-Fé comme à Las Vegas, à Albuquerque comme à Chihuahua : le visage du Mexicain modèle standard.

Mais ni ce déguisement, ni le formidable équipement du général O'Hara ne furent de quelque utilité ce jour-là. Jimmy Horton passa la soirée chez les Cornell, puis rentra chez lui d'où il ne bougea pas.

Le lendemain, un mardi, rien à signaler. mercredi non plus.

- Et s'il écrit une simple lettre chiffrée ? avança Coplan qui s'ennuyait ferme dans le chalet.

- Dans ce cas, nous sommes ici pour des clous, reconnut O'Hara. Mais cela m'étonnerait. Même les pauvres bougres de pueblos savent que le courrier fait l'objet d'une surveillance tatillonne dans tout l’État du Nouveau-Mexique... Et si Horton adresse un lettre signée, on m'avisera.

- Si elle n'est pas signée ?

- Elle n'arrivera jamais et on m'enverra le nom du destinataire... Nous sommes dans une zone top-secret. La description trop précise d'un nuage atomique peut signifier beaucoup de choses aux yeux d'un spécialiste... Nous avons dû prévoir jusqu'aux imprudences des habitants de la contrée.

C'est le samedi, un peu avant sept heures du soir, que l'alerte fut donnée. Pour la première fois, le voyant lumineux de l'un des récepteurs du chalet se mit à clignoter.

L'opérateur annonça :

- S.F.3 signale le départ de H., direction est, seul à bord de son coupé sport.

O'Hara, tendu, fronça les sourcils.

- Bien, dit-il à l'opérateur, appelez L.V.1 et prévenez...

Cinquante-cinq minutes plus tard, L.V.1 signalait :

- H. est au bar du Frisco Club avec deux inconnus... S.M. assure la suite.

Coplan se leva.

- J'y vais, dit-il. Qu'on garde la liaison...

- O.K., dit O'Hara, laconique.

Quand Francis arriva à Choperito, trois quarts d'heure après le message de L.V.1, Jimmy Horton se trouvait toujours au bar du Frisco Club, un établissement de troisième ordre où la tenue générale de la clientèle manquait plutôt de distinction.

L'ancien coureur automobile n'avait pas du tout l'air de se cacher ni de prendre des airs de conspirateur. Au contraire, il plaisantait avec enjouement, buvait du scotch, discutait à haute voix, sur un ton animé, s'adressant à l'un ou à l'autre type du groupe dont il faisait partie, car à présent ils étaient au moins une dizaine de copains réunis au comptoir du bar.

Coplan acheta un journal du soir et alla s'attabler dans la cafeteria contiguë à la salle du bar.

C'était une vaste boutique pleine de gens et de bruits, avec un pick-up et des machines à sous. Des adolescents et des «bobby-soxers» en blouson d'été flirtaient, riaient, s'invectivaient en biberonnant des Coca-cola.

Le groupe au comptoir ne cessait de grossir. Un peu après dix heures, toute la bande s'engouffra dans une des pièces du fond et la porte se referma sur Horton et ses amis.

Coplan appela le garçon, commanda un autre verre de bière, demanda négligemment :

- C'était quoi, tous les gars réunis au comptoir ?...

- Les secrétaires locaux du syndicat F.L.T., dit le garçon. C'est ici qu'ils tiennent leur assemblée mensuelle. Les rapports, les votes, les ordres du jour, tout le micmac habituel, quoi.

- Ah, bon...

Pour passer le temps, Francis essaya de repérer l'agent de l'Air-Intelligence qui devait également se trouver dans les parages, mais il ne put le détecter. O'Hara avait probablement mobilisé ses meilleurs limiers.

Vers onze heures cinq, la réunion syndicale se termina.

En revenant au comptoir pour boire un dernier coup, les syndicalistes poussèrent de joyeux hurrahs. Cette ovation saluait un petit homme maigre d'une quarantaine d'années, au teint bilieux, aux yeux très enfoncés sous des sourcils touffus, au nez crochu, aux lèvres charnues que retroussait un sourire un peu figé.

Coplan reconnut David Lisher, l'ancien associé de Horton. O'Hara avait fait venir de Washington la fiche de ce David Lisher et, malgré un certain vieillissement du visage, le doute n'était pas possible.

Depuis combien de temps était-il au comptoir ? Sûrement pas depuis longtemps ; Coplan n'avait même pas remarqué son arrivée...

Lisher, après un assez long bavardage général, s'entretint à l'écart avec plusieurs dirigeants locaux du syndicat. Trois d'entre eux lui remirent des documents qu'il fit disparaître dans sa poche.

Finalement, Lisher et Horton s'en allèrent ensemble et, après une courte promenade, entrèrent au Monte-Carlo, un des hôtels du lieu.

Coplan comprit sur-le-champ la simplicité et l'efficacité de la combine : Horton faisait partie d'un groupe de dirigeants syndicaux. Lisher était secrétaire-général du syndicat pour la Californie et les états voisins... Par ses syndicalistes, David Lisher pouvait récolter des renseignements sur l'activité de toutes les usines et ateliers de construction de la région... Il bénéficiait de la collaboration de deux

millions de complices qui lui fournissaient des tuyaux stratégiques sans même s'en rendre compte !...

Lisher, en sortant du Monte-Carlo, grimpa dans un taxi.

Coplan le prît en filature avec sa Buick. Mais à la sortie du patelin, quand le taxi s'engagea dans une route secondaire qui montait vers un village de montagne. Francis préféra éteindre les phares de sa voiture.

Le taxi s'arrêta à deux kilomètres de la ville, devant une maison dont la façade était éclairée par une grosse lampe fixée au-dessus de la porte.

Coplan vit disparaître Lisher dans la maison.

Pendant que le taxi faisait un demi-tour compliqué, la Buick, phares allumés cette fois, continua à grimper la côte.

La maison où Lisher était descendu portait une enseigne : Hosterio Mora.

CHAPITRE VII

O'Hara était plus sombre, plus taciturne que jamais. On aurait dit que son humeur allait à contre sens et devenait plus morose à mesure que les événements progressaient vers leur dénouement.

- Coincer David Lisher n'est pas un problème, dit-il à Coplan. Ce qui compte, c'est ce qui vient après. Il y a quelques mois, nos services ont mené une enquête discrète sur lui. Nous n'avons rien trouvé de concret et le dossier a été classé. Mais le bonhomme a dû se rendre compte de quelque chose : il s'est fait remplacer provisoirement à son poste de secrétaire syndical et il a quitté San Francisco.

- Pour aller où, officiellement ? demanda Francis.

- Chez des amis à lui, à Gallego.

- Vous avez des renseignements là-dessus ?

- Oui, depuis ce matin. Lisher reçoit effectivement du courrier adressé à son nom au « Rancho de Ferro », mais lui on ne l'y voit pas.

- Et pour cause ! s'exclama Coplan. Comment voulez-vous qu'on l'aperçoive dans un ranch mexicain quand il séjourne à l'Hosterio Mora ?

- Justement, riposta O'Hara, c'est bien ce qui m'inquiète. On ne l'aperçoit pas davantage à l'Hosterio Mora...

- Vous allez peut-être un peu vite pour tirer des conclusions, fit remarquer Coplan. Ça ne fait guère que quarante-huit heures que nous avons repéré cette auberge.

O'Hara haussa les épaules.

- Quarante-huit heures, maugréa-t-il, ça fait quand même deux jours et deux nuits ! Lisher n'a pas quitté l'auberge ; du moins, aucun de mes observateurs ne l'a vu partir. D'autre part, les agents qui sont entrés dans la boutique pour y boire un verre ou y prendre un repas n'ont pas vu notre homme. Alors ?

- Il a pu se débiner, émit Francis.

- Ce n'est pas impossible, concéda O'Hara. J'ai posté là mes meilleurs agents et ce ne sont pas des apprentis. Mais, bien entendu, personne n'est infaillible. Seulement, ça ne change rien à la situation : où est-il, Lisher ?

- Il est peut-être tout simplement planqué dans une chambre, suggéra Coplan.

O'Hara, ignorant la réflexion de Francis, continua suivant ses propres pensées.

- Ce qui vient après David Lisher, ce n'est plus un simple maillon de la chaîre : c'est l'articulation maîtresse du réseau. Nous avons affaire à une organisation établie à l'échelle mondiale : la preuve, c'est que le capitaine Keetch a été assassiné en Europe par des complices dont les agissements étaient synchronisés avec l'opération Cobson.

Après un court silence, il poursuivit :

- A chaque échelon, un dispositif de camouflage a dû être prévu. Donc, entre Lisher et l'échelon suivant, Il y a un système destiné à égarer les suspicions...

Coplan opina d'un hochement de tête. Puis, en Humant une cigarette, il marcha jusque sur la terrasse du chalet. C'était une radieuse matinée. Le soleil scintillait dans la vallée, l'herbe verte de la plaine semblait gonflée de sève et vibrante, les eaux rapides de la rivière miroitaient.

Retournant dans la maisonnette où O'Hara, attablé devant ses cartes régionales, méditait d'un air maussade, Coplan dit :

- Il y a un facteur sur lequel vous pourriez baser toute votre action : le « Rancho de Feno» à Gallego. Si David Lisher a donné cette adresse pour faire suivre son courrier, il devra se montrer là-bas tôt ou tard. A ce moment-là, vos agents stationnés à la frontière mexicaine reprendront la piste.

Sans lever les yeux, O'Hara objecta d'un ton amer :

- A ce moment-là, si Lisher est l'homme habile que je pense, nos chances se seront peut-être envolées. S'il a indiqué le ranch à ses amis mexicains tomme lieu officiel de résidence, c'est que son personnage est inattaquable de se côté-là.

- Sans doute. Mais on peut aussi en déduire qu'il a au moins un contact dans les environs de ce ranch. Un homme qui a des activités comme celles-là ne peut pas rester vraiment isolé, hors d'atteinte. Les messages urgents qui lui sont destinés doivent le toucher dans un délai relativement court

- J'ai installé mes détecteurs en permanence dans une zone qui couvre chacun des points névralgiques... Venez voir...

Coplan se pencha sur la carte. O'Hara, du bout du doigt, indiqua un cercle rouge dont le centre se trouvait à El Paso, juste sur la frontière.

O'Hara précisa :

- Ce secteur porte sur un rayon d'environ 300 kilomètres. Faire davantage me parait difficile sans mobiliser le F.B.I. et le C.I.C... Or, je ne veux pas sortir des limites qui m'ont été tracées.

Francis soupira d'un air résigné :

- Vos raisonnements sont infiniment plus logiques que vos décisions concrètes.

- Pourquoi donc ?

- D'une part, vous êtes persuadé que le temps travaille contre nous ; d'autre part, quand je vous propose de me mettre personnellement à la recherche de David Lisher, vous me répondez que rien ne presse, que toute précipitation risque d'être désastreuse.

- Je préférerais que vous vous concentriez sur cette auberge... émit le général. Il se passe là quelque chose de bizarre. Si Lisher y est encore, je me demande ce qu'il y fabrique. S'il n'y est plus, par où est-il passé ?

L'Hosterio Mora était tenue par deux femmes, la mère et la fille, deux Mexicaines naturalisées depuis quelques années. C'était un de ces établissements comme on en trouve aux alentours de la plupart des villes et dont on se demande par quel miracle ils échappent à la faillite. Discrets, effacés même, sans clientèle visible, ne faisant aucune publicité, mais connus de quelques initiés qui y trouvaient une hospitalité coûteuse, à peine confortable mais offrant, sous des apparences de dignité rustique, une précieuse complaisance jamais de questions, jamais de vérifications d'identité jamais un mot ni un regard équivoque. En résumé, le genre d'auberge que toute femme adultère et tout mari volage préfèrent aux plus somptueux palaces.

La mère, veuve depuis de longues années, toujours habillée de noir et les traits ascétiques, veillait à la bonne tenue de la maison. La fille, une sombre créature de vingt ans, très belle et très hautaine, supervisait d'un œil dur les travaux quotidiens assumés par les trois domestiques indigènes : deux servantes, un homme de peine.

Domestiques et patrons dormaient sous les combles, les quatre chambres de l'unique étage étant réservées à la clientèle.

Ayant découvert un point d'observation particulièrement bien situé, Francis, armé de jumelles, surveilla sans relâche, pendant quelques jours, l'étrange maison.

A la longue, un détail attira son attention. Chaque fois qu'une voiture grimpait la côte, la fille (elle s'appelait Miquelita) apparaissait prestement à la fenêtre du rez-de-chaussée. La route, qui ne menait vers aucune ville importante, n'était guère fréquentée ; néanmoins,

c'était automatique : à chaque vrombissement de moteur, le buste de la fille s'encadrait dans la fenêtre.

D'abord amusé par ce manège, Coplan se sentit de plus en plus intrigué ; il essaya de deviner ce que cachait cette attente et ce perpétuel empressement de la farouche Miquelita.

Et, finalement, il comprit...

Chaque fois qu'une présence étrangère - touriste de passage ou client inconnu - troublait la quiétude de la maison, Miquelita endossait un chemisier jaune vif, ce qui signifiait : danger. Les importuns s'en allaient-ils, la fille remettait aussitôt un blouson de couleur neutre : la voie était libre.

Coplan montra à O'Hara les notes qu'il avait prises sur son carnet et commenta :

- Avec ce truc-là, comment vos agents auraient-ils surpris Lisher ?... A une légère variante près, c'est la formule de la voie à sens unique. Si Lisher ou un de ses complices arrive à l'auberge par la route et aperçoit le signal jaune, il passe outre. Si Lisher est caché quelque part dans la maison, aucune visite extérieure ne vient l'obliger à sortir de son trou aussi longtemps que la boutique n'a pas retrouvé son ambiance normale. Comparez votre feuille de service et mes notes, vous verrez que Miquelita portait son chemisier jaune chaque fois qu'un de vos observateurs s'amenait à l'hosterio.

- Et la nuit ? objecta O'Hara.

CHAPITRE VIII

De dix heures du soir à deux heures du matin, l'expérience nocturne se déroula en trois phases successives.

O'Hara envoya d'abord à l'hosterio deux de ses agents - un homme et une femme - qui demandèrent une chambre pour la nuit.

A peine étaient-ils entrés dans l'établissement qu'une lampe s'allumait à la façade - en plus de la grosse lampe habituelle - à l'extrême droite, au-dessus de la dernière fenêtre du rez-de-chaussée.

Invariablement, Miquelita refusait les voyageurs. L'auberge n'avait que deux chambres et celles-ci étaient occupées par des habitués de la maison. (Rien de tout cela n'était vrai : il y avait quatre chambres et, apparemment, aucun pensionnaire).

Le couple obtint néanmoins un repas. Lorsque les deux agents furent partis et suffisamment éloignés, la deuxième lampe s'éteignit.

Ce manège se répéta quand trois hommes de O'Hara, en voiture et avec tout un matériel de pêche s'arrêtèrent à l'auberge pour boire un verre et demander conseil pour camper dans les parages.

Enfin, deux femmes du service firent halte chez les Mexicaines afin de se renseigner sur la meilleure route à prendre pour rejoindre, de nuit, une bourgade appelée Tramperas.

Cinq minutes après le départ des deux voyageuses, la lampe auxiliaire s'éteignit.

Coplan, abaissant ses jumelles, se tourna vers O'Hara.

- Alors, vous avez vu ?

- Oui, dit le général, cette fois c'est tout à fait clair. Cette auberge est pourvue d'une signalisation discrète mais indiscutable.

- C'est un lieu de ralliement ou un repaire, cela saute aux yeux...

Pendant les jours qui suivirent, la petite auberge campagnarde retrouva comme par magie une vie plus calme et plus tranquille. Néanmoins, par le simple jeu naturel des circonstances, la belle Miquelita dut encore enfiler plusieurs fois sa blouse jaune vif. Des touristes en promenade, découvrant par hasard la paisible hosterio perchée au bord de cette route à peu près déserte, s'y arrêtaient pour boire ou pour manger.

Mais il y avait également des visites qui n'obligeaient pas la jeune Mexicaine à changer de vêtement. Lisher et ses amis circulaient peu, mais cela bougeait quand même.

Et, un vendredi soir, estimant avoir assez d'éléments, O'Hara déclara subitement :

- C'est demain que nous fonçons. Nous devons donner un coup de bistouri dans cet abcès. La surveillance extérieure ne peut plus

rien nous apporter de neuf. D'autre part, l'équipe de Canizal a capté un émission relayée depuis Bokia.

- Et reçue par ?... s'enquit promptement Francis.

- Un poste clandestin qui se trouve dans une vieille hacienda, à mi-chemin entre Carrizal et Ahumada.

- Et voilà ! exulta Coplan. Il aura suffi de laisser une semaine de tranquillité à Lisher pour que les affaires reprennent...

Par petits groupes, O'Hara convoqua tous les hommes de son équipe et leur distribua les consignes.

A la fin, il dit à Coplan

- Je partirai en premier, vous viendrez ensuite. Nous dirigerons les opérations de commun accord, sur place.

Le lendemain matin, un peu après dix heures, Coplan, à pied, prit la route qui montait vers l'Hosterio Mora.

Le temps, était magnifique. Dans un ciel très haut et très bleu, le soleil brillait. De temps à autre, du côté de l'ouest, une explosion sourde vibrait dans l'air chaud et passait comme un écho lointain. Les sorciers du Nouveau-Mexique essayaient leurs maléfices sur les plaines sablonneuses des « proving grounds »...

Sac au dos, vêtu d'un pantalon de toile et d'une saharienne kaki, Francis avait à sa ceinture le lasso et la hache du parfait campeur.

Quand il entra dans l'auberge, le front en sueur et la gorge sèche - car la grimpée de la côte augmentait drôlement l'efficacité des rayons solaires - la fraîcheur silencieuse et paisible de la maison le surprit. Les rideaux des fenêtres orientées vers le sud avaient été tirés, ce qui mettait une agréable pénombre dans la pièce principale, la salle commune. Le décor n'avait rien d'extraordinaire : murs blanchis à la chaux, quatre tables de bois entourées de chaises, un vieux dressoir rustique garni de poteries, quelques vases avec des fleurs aux teintes vives.

A l'une des tables, la vieille senora Molinar, la mère de Miquelita, cousait avec application. Près de la fenêtre, attablé devant une

omelette au lard, O'Hara, déguisé en Indien Zuni, avait grande allure.

Coplan déposa son sac sur le plancher, empoigna une chaise et s'installa à califourchon devant la table la plus proche de la porte.

- Du tonnerre, votre pays ! s'exclama-t-il avec un fort accent yankee. Mais il y fait plutôt soif, ma parole !

La veuve, sans lever le nez de sa couture, appela d'une voix curieusement aiguë :

- Miquelita !...

Débouchant de la cuisine, la jeune Mexicaine s'amena. Elle était sensationnelle, vue de près. Sortant de sa longue jupe noire, ses chevilles et ses pieds nus avaient la couleur de l'ambre foncé. Sa blouse jaune d'or moulait deux seins dont la hardiesse, la moelleuse arrogance coupaient le souffle.

Elle ne portait ni chemise ni soutien, la mâtine. Tandis qu'elle s'avançait, on voyait sous le mince tissu le relief précis et le léger balancement de son buste.

Après une demi-seconde de contemplation, Coplan leva les yeux un peu plus haut et dévisagea la fille en souriant.

- Je voudrais de la bière bien fraîche, dit-il.

Sans un mot, les yeux durs et les lèvres pincées, elle pivota sur ses talons.

Elle revint avec un grand verre et une bouteille de bière moirée de buée. Elle décapsula la bouteille, indifférente au regard pourtant éloquent que Francis appuyait sur elle.

Ses cheveux noirs et bouclés formaient une lourde masse retenue dans la nuque brune par un ruban rouge. Dans son visage sombre, sans le moindre soupçon de maquillage, sa bouche épaisse éclatait comme un fruit. Son corps de jeune animal dégageait un magnétisme sensuel agressif.

Elle se retira dans la cuisine.

Après avoir bu la moitié de la bouteille, Coplan essaya d'entamer une conversation avec la veuve. Mais cette dernière laissa voir très nettement qu'elle n'était pas bavarde. De fait son visage bistre était assez funèbre. On eût dit, avec sa robe noire et ses lèvres boudeuses, une de ces anciennes pleureuses de l’Espagne

médiévale. Ses prunelles n'étaient pas vraiment sévères mais plutôt tristes et même désespérées. Dans un lieu comme celui-ci - presque un lupanar pour amoureux clandestins - un personnage aussi tragique détonnait.

O'Hara, dans son coin, jouait son rôle en artiste consommé. Il mangeait avec une lenteur presque religieuse, la tête basse, le corps figé, l'âme absente comme c'est le cas chez les Indiens, qui ont toujours l'air de se trouver ailleurs.

Coplan jeta un coup d'œil à sa montre.

Il y avait un ennui : les trois domestiques étaient un peu trop dispersés dans la boutique. Une des servantes était à la cuisine : Miquelita lui donnait des ordres brefs, à mi-voix. Une autre faisait les chambres : on entendait son pas assourdi à travers le plafond. Quant à l'homme de charge, il devait être au jardin, derrière la maison.

Francis vida son verre. Tant pis, c'était le moment.

- Hello ? appela-t-il...

Miquelita apparut.

- Une autre bouteille, fillette ! lui lança Coplan.

Elle opéra un prompt demi-tour, retourna d'où elle venait. Francis se mit debout, emboîta le pas à la fille, sans précipitation mais avec une souplesse assez rapide quand même.

Pénétrant dans la cuisine, il sortit son Colt.

Miquelita s'immobilisa, la main dans le grand réfrigérateur ouvert.

- Doucement, ma jolie, chuchota-t-il. Referme ton frigo... Mets-toi là, contre le mur... Et toi aussi, la Carmencita au torchon... Chut, pas un mot...

Miquelita et la servante - une métisse de cinquante ans - se placèrent docilement le clos au mur. La jeune Mexicaine défiait Coplan du regard. La servante, ahurie, roulait des yeux, visiblement dépassée par la situation.

O'Hara arriva avec la veuve qu'il poussait gentiment devant lui à petits coups du bout de son Colt. Dans le masque de la senora Molinar, l'angoisse tournait au pathétique. Ses lèvres fanées tremblaient.

De la main gauche, Coplan extirpa de la poche de son pantalon une boule de tissu blanc et soyeux.

- Enlève ta blouse, Miquelita, commanda-t-il.

La fille ne bougea pas, Coplan fit un pas vers elle.

- Ôte ta blouse ou je te l'arrache.

Et, joignant le geste à la parole, il plongea le canon de son Colt dans le décolleté de la Mexicaine, ramena son arme d'une secousse brutale. Deux boutons sautèrent, mais le bas de la blouse se déchira.

- Mets cette chemisette, ordonna Francis.

La fille ne bougea pas. Sa gorge dénudée offrait à la lumière deux fruits gonflés de sève et d'ardeur secrète, deux fruits couleur sépia, chauds et tendres, pétris de violence et en même temps pleins d'innocence avec leur pointe rose et leur auréole mauve.

O'Hara, qui tenait les deux autres femmes en respect, maugréa :

- Allez-y. Cognez dessus.

Sa voix, tranchante comme un couperet, fit tressaillir la jeune fille qui parut moins sûre d'elle. Après une ultime seconde d'hésitation elle capitula. Se dépouillant des restes de sa blouse, elle fit passer par-dessus sa tête la chemisette blanche que Francis lui tendait.

- Bon, grogna O'Hara. Et maintenant, que personne ne bouge.

Il s'éclipsa, pour revenir une minute plus tard avec la seconde servante, terrorisée.

- Où est le domestique ? demanda-t-il à Miquelita.

C'est la veuve qui répondit :

- Il travaille au fond du jardin.

- Appelez-le... Approchez-vous de la fenêtre... Et ne faites pas l'idiote. Si vous obéissez, rien ne vous arrivera.

La senora Molinar alla jusqu'à la fenêtre et glapit de sa voix perçante :

- Apezono ! Apezono !... Venez tout de suite à la cuisine, j'ai besoin de vous...

Le bonhomme, un vieillard de plus de soixante ans, arriva en traînant les pieds. Il avait le dos voûté, les cheveux gris, les mains décharnées.

Quand il vit les deux revolvers, il eut un haut-le-corps et ses yeux jaunes lancèrent des éclairs furieux. Il recula. O'Hara l'empoigna par le devant de sa vieille chemise à carreaux.

- Par ici, grand-père ! Tiens-toi tranquille...

Mais le vieux métis, contre toute attente, se rebiffa. Se croyant sans doute en danger de mort, il ne put résister à l'impulsion instinctive qui lui commandait de fuir. Il se débattit et tenta de frapper O'Hara au visage.

La riposte du général fut vive. D'un petit mouvement du poignet, O'Hara avait fait sauter son Colt pour le rattraper par le canon. Et le métis encaissa sous le menton un terrible coup de crosse. Il vacilla en portant ses doigts osseux à sa mâchoire. O'Hara l'attira derechef, un peu brutalement à vrai dire. Le pauvre vieux schnock piqua une tête et heurta de tout son poids l'angle d'un égouttoir de fer scellé dans le mur, près de l'évier. Le sang éclaboussa la face du métis qui s'écroula en tournoyant sur lui-même, La bouche ouverte, les mains crispées, il émit un râle pénible, puis ses yeux devinrent vitreux.

- Imbécile, articula O'Hara d'une voix sourde. Puis, dardant un regard aigu sur les quatre femmes paralysées d'horreur :

- Où est David Lisher ?

- Il n'est pas ici... balbutia la vieille senora Molinar. Il doit...
Miquelita cria :

- Tais-toi ! Leurs histoires ne nous regardent pas !

Soudain, un bruit de moteur fut perceptible. Une voiture escaladait la côte.

Francis empoigna le bras de la fille.

- Allez, mets-toi à ta fenêtre ! Et si tu essaies de nous doubler, je te colle deux balles dans chaque cuisse. Tu seras boiteuse pour le restant de tes jours...

Miquelita fut projetée d'une poigne de fer hors de la cuisine. Coplan se tint à l'écart, pointa le canon de son arme vers les cuisses de la jeune femme.

S'il avait parlé de la tuer, elle aurait peut-être accepté le défi. Mais la perspective de vivre estropiée, c'était pire que tout, pire que la mort.

Elle obtempéra, se plaça dans l'encadrement de la fenêtre. La voiture, une Pontiac portant des plaques d'immatriculation de Californie, se rangea en bordure de la route, stoppa à quelques mètres de l'auberge.

- Salut, Miquelita ! lança une voix.

La Mexicaine répondit par un hochement de la tête puis se retourna. L'index de Francis, sur la détente du Colt, n'avait qu'une poussée à faire.

Miquelita s'éloigna de la fenêtre. Deux secondes plus tard, la porte s'ouvrait.

CHAPITRE IX

Le conducteur de la Pontiac grise n'était pas seul. David Lisher entra, suivi d'un énorme gaillard en pantalon de flanelle et chemise sport.

Les arrivants, trompés par la blouse rassurante de Miquelita, ne se tenaient pas sur leurs gardes. Avec une foudroyante rapidité, Coplan bondit. vers Lisher.

- Tes mains en l'air ! commanda-t-il aussi sec.

Lisher, pris de court et sursautant au choc d'un canon dans le creux de son estomac, leva les mains.

Coplan, d'un seul et unique mouvement du bras gauche, mit un bracelet d'acier autour du poignet de Lisher, fit claquer la fermeture, harponna l'autre poignet du syndicaliste et actionna le déclic du deuxième anneau des menottes.

Le gorille, qui s'était enfin ressaisi, plia son torse de colosse et plongea sa main dans sa poche. Un prodigieux coup de crosse asséné par Francis dans la figure du type le fit tituber, mais il sortit quand même son arme, un Lüger gros calibre.

La consigne donnée par O'Hara était formelle : pas de fusillade

Francis laissa tomber son Colt et plongea de toute sa force vers le malabar, les deux bras tendus. Ses doigts se refermèrent comme un étau d'acier autour du poing qui étreignait le Lüger. Le type,

malgré sa puissante carcasse, fut entraîné par le poids de Francis et tomba sur les genoux.

Sans lâcher le poignet de son adversaire, Coplan se retourna comme une carpe, jeta ses jambes en ciseau autour du cou du type, le fit basculer et lui tordit cruellement l'avant-bras.

Jurant, écumant, la grande brute lâcha le Luger, se secoua comme un taureau couvert de banderilles, se redressa en soulevant Francis.

O'Hara, agile, intervint pour ramasser le Lüger et crosser derechef son propriétaire. Mais il fut obligé d'interrompre sa manœuvre pour tenir Lisher et les autres en respect. Lisher, malgré ses menottes, essayait d'ouvrir la porte pour fuir.

Pendant ce temps, Coplan avait fort à faire avec son antagoniste. Après un rapide échange de crochets gauches et droits, Francis réalisa que si son adversaire avait une authentique gueule de boxeur, il en avait aussi la science et le punch. Et, de fait, un crochet plus méchant que les précédents atteignit Coplan à l'arcade sourcilière. Aveuglé par le sang qui giclait de sa blessure, il eut tout juste le temps d'esquiver une droite en tournant. S'il avait encaissé un pareil coup de marteau-pilon !...

Le malabar, fouetté par ce premier round qu'il venait de gagner aux points, revint à la charge et Coplan fut forcé d'accepter le corps à corps. Il tint bon pendant deux secondes, puis fut débordé. Une série de coups au plexus lui hachèrent le souffle en menus morceaux. Haletant, se dérobant tant bien que mal, il réalisa que l'autre allait lui administrer une correction voisine de l'assassinat.

C'est à ce moment que O'Hara, qui calculait son coup depuis quelques instants déjà, trouva une ouverture vers la nuque du catcheur déchaîné. La crosse métallique du Colt, par un magistral doublé, s'abattit comme sur une enclume. Le camarade de Licher ouvrit la bouche et s'affaissa. O'Hara connaissait les bonnes places, pas de doute.

Coplan se pencha sur son adversaire évanoui et lui ramena les bras dans le dos avant de lui emprisonner les poignets dans des menottes.

David Lisher, furieux mais calme, dit à O'Hara :

- Cette agression vous coûtera cher... Je suis dirigeant syndical et je...

- Taisez-vous, Lisher ! coupa O'Hara. Vous êtes en état d'arrestation...

- Comment ? Quoi ?...

- Vous me prenez peut-être pour un gangster ? railla durement O'Hara.

Une stupeur admirablement jouée se peignit sur les traits de Lisher.

- Vous m'arrêtez ? Vous êtes de la police ?

- Oui, section spéciale du C.I.A. Vous êtes inculpé de trahison, d'atteinte à la sûreté du territoire, de vol de secrets militaires et d'intelligence avec une puissance étrangère.

Lisher eut un ricanement.

- Et vous croyez que ça va prendre ? riposta-t-il... Je vous promets douze millions d'ouvriers en grève, moi ! Vos salades ne tromperont pas les travailleurs, c'est couru d'avance... Si c'est tout ce que vous avez trouvé pour étouffer la liberté d'action des masses laborieuses de ce pays, vous allez le regretter.

- Inutile de bluffer, vous êtes un espion !

- Eh bien, allez-y ! Flanquez-moi en prison... Nous allons rigoler. Mon avocat transmettra mes ordres aux centrales et ce sera tout bénéfice pour moi ! Des flics comme vous, on en ramassera des dizaines sur le pavé de Frisco quand les grévistes entameront la bagarre.

Coplan revint de la cuisine où il était allé se nettoyer le visage. Dans son poing gauche, il tenait les débris de la blouse jaune de Miquelita et il s'en servait pour tapoter la blessure de son arcade sourcilière.

Sans un mot, il se mit à tâter les poches de Lisher. Ce dernier demanda, sarcastique :

- Montrez-moi d'abord votre insigne de police.

- On te montrera tout ensemble, répliqua Francis. Le stylo spécial de ton ami Jimmy, le code et le reste.

Avec une parfaite maîtrise, Lisher grommela :

- Je ne sais pas de quoi vous parlez.

La porte s'ouvrit. Quatre jeunes hommes en tenue de campeurs entrèrent.

- Morton, dit O'Hara à l'un des arrivants, montrez donc votre carte à cet individu. Il a le culot de contester la validité de nos opérations !...

Le nommé Morton s'exécuta. Il était l'agent spécial du C.I.A. pour le district. Administrativement, c'était lui qui avait le pouvoir d'arrêter Lisher selon les prescriptions de la loi.

O'Hara fit rassembler dans le fond de la salle commune tous ses prisonniers : Lisher et les quatre femmes.

- Et maintenant, commença-t-il sur un ton menaçant, écoutez bien ce que je vais vous dire... Que vous le sachiez ou non, ce qui se passe dans votre boutique est d'une extrême gravité. Si vous refusez de nous aider, vous passerez tous et toutes sur la chaise électrique...

Une des deux servantes lâcha un soupir et s'évanouit. On l'allongea sur le parquet, près du boxeur qui sortait peu à peu du coma.

Brusquement, la veuve Molinar s'écria :

- Vous faites erreur, il n'y a pas d'espions ici !...

Folle de rage, Miquelita hurla en foudroyant sa mère de son regard le plus noir :

- Tais-toi, madre !

Mais la vieille, dans un soudain jaillissement de rancœur, se mit à glapir de sa voix de tête :

- Non, je ne me tairai pas ! Voilà trop longtemps que je me tais ! Je te l'avais bien dit que ça finirait mal ! Et je ne toucherai jamais à cet argent maudit ! Si nous allons en prison, nous l'aurons mérité... Quand un grand pays libre et généreux vous accueille, on ne le...

- Madre ! Madre ! hurla de nouveau Miquelita en se jetant sur sa mère pour lui fermer la bouche.

D'un simple clin d’œil, O'Hara fit agir un de ses agents. Le gars empoigna la jeune Mexicaine, lui balança deux gifles retentissantes, lui plaça les menottes.

- Ta gueule, bébé ! gronda-t-il.

La vieille veuve, les narines frémissantes, reprit :

- Vous pouvez nous arrêter : depuis onze mois notre maison sert de refuge à un groupe de passeurs et nous sommes les complices d'un réseau qui cache des immigrants clandestins...

- Ah, vraiment ? fit O'Hara avec une amabilité trompeuse. Et... ça se passe comment ?

- Il y a une galerie souterraine dont l'entrée se trouve dans la cave... Nous sommes en bordure d'une ancienne mine de cuivre abandonnée depuis un quart de siècle... Le creusement venait jusqu'ici, depuis les trous de mine qui sont à plus de deux kilomètres, derrière la colline et le bois... C'est dans le souterrain que ces passeurs se cachent .

- Parfait... Il sera tenu compte de vos aveux, senora Molinar. Seulement, votre fille ne vous a pas dit la vérité. Votre auberge n'est pas un relais d'immigrants clandestins : c'est une centrale d'espionnage. Et de premier ordre...

La vieille tomba à genoux et se mit à sangloter.

- Ne... ne soyez pas trop... trop durs avec ma petite, je vous en supplie. Je n'ai plus que... plus qu'elle au monde. Elle est jeune, elle ne comprend pas... Je prendrai tout sur moi...

Coplan, qui épiait la physionomie de David Lisher, admira l'impassibilité du bonhomme. Il avait une sacrée résistance morale, ce salaud-là. A le voir, on eût dit qu'il avait le cœur et l'âme en paix.

O'Hara, avec une douceur aussi sincère qu'inattendue, relevait la vieille Mexicaine.

- Ne vous frappez pas, senora, dit-il... Comment peut-on accéder à ce souterrain ?

- Il... il faut pousser sur un bouton, dans la cuisine, sous l'évier. La porte est un panneau de ciment, dans la deuxième cave... Ensuite, un éboulement à franchir...

- Montez la garde, vous autres, ordonna O'Hara aux quatre campeurs.

A Coplan, en lui donnant le Colt qu'il avait ramassé :

- Venez...

L'agencement du souterrain était ingénieux, certes, mais il s'agissait surtout d'une habile utilisation d'un dispositif préexistant.

De la cave à la galerie creusée autrefois, il avait suffi de construire un couloir recouvert de terre, de fleurs et de broussailles. On avait alors un boyau presque spacieux, encore solidement étayé par des poutres de bois.

Le gisement abandonné s'amorçait en effet à plus de deux kilomètres de l'auberge ; mais O'Hara et Coplan ne durent pas couvrir toute cette distance pour tomber sur le repaire secret. A deux ou trois cents mètres de l'hosterio, une salle circulaire, de quatre mètres de diamètre, avait été aménagée comme un abri anti-atomique : murs de béton, prises d'air, couchettes superposées, réserve de vivres.

Une fois de plus, quand Francis et O'Hara, guidés par un Vixor, entrèrent dans cette rotonde, ils bénéficièrent de l'avantage, de la surprise.

La porte de fer s'était ouverte par une simple pression sur une poignée de cuivre. Et deux hommes, en train de jouer aux cartes au milieu de la pièce, avaient seulement tourné la tête, sans même se lever. Ils s'attendaient tellement à voir Lisher et le boxeur qu'ils restèrent muets et figés.

Coplan, à vrai dire, était assez étonné lui aussi. Braquant son Colt vers l'un des deux joueurs, il lui lança :

- Hé mais, au fait, je te connais, toi ! On t'a changé de succursale ? Lève-toi et mets bien sagement tes pattes en l'air...

- Et toi aussi, ajouta O'Hara à l'autre joueur de cartes.

Les deux types obtempérèrent. Si le président des États-Unis en personne leur était soudain apparu, ils n'auraient pas été plus sidérés. Celui que Francis tenait en joue était une longue perche aux épaules étriquées, au teint terreux, aux yeux tristes que soulignaient des poches flasques et ridées. C'était l'ancien chauffeur d'Edward Ranger, le marchand de ferraille de Buffalo. Et sa présence en cet endroit expliquait par quel hasard Ranger était devenu le protecteur de l'actrice Lisbeth Halvac.

- Comme tout se tient, dans la vie... dit Francis à O'Hara. Cette espèce de croquemort était le chauffeur particulier de feu Edward Ranger...

- On se retrouve en famille, c'est parfait, acquiesça O'Hara... Ne bougez pas, vous êtes faits comme des rats : David Lisher vous a tous trahis, vous deux et les autres.

L'ancien chauffeur maugréa :

- Il croit sans doute qu'il va s'en tirer, ce fumier

- Oui, renchérit O'Hara, il prétend même que c'est vous qui l'avez embringué de force dans cette aventure... Et il a des preuves.

L'autre espion, petit, gros, la face luisante et les yeux globuleux, grasseya d'une voix vulgaire :

- Des preuves ?... Dave a des preuves ?... Nous, on est ses domestiques, alors ? Il haussa les épaules, ajouta avec mépris :

- Dans ce coffre, là... Vous en trouverez des preuves ! J'ai les clés dans ma poche...

- Bouge surtout pas, lui conseilla O'Hara, je m'occuperai de ce coffre quand le moment sera venu...

Au cours de cette journée, de nombreux messages urgents partirent vers Washington, Carrizal, Chihuahua et Santa-Fé ; puis, un peu avant minuit, sur la ligne prioritaire du F.B.I. de Santa-Fé, des appels téléphoniques alertèrent les brigades spéciales à San Francisco et à New York.

Mais ce qu'il y eut de plus ahurissant, c'est que David Lisher, contrairement aux affirmations véhémentes de ses complices, n'était pas compromis. Les accusations verbales des autres étaient accablantes, mais, en fait, on ne tenait pas un document, pas une pièce à conviction pouvant provoquer la condamnation du syndicaliste par un tribunal.

- Ne vous tourmentez pas, dit Coplan à O'Hara. Nous finirons par trouver des armes contre lui, des témoignages valables et irrécusables. C'est une question de temps. L'enquête ne fait que commencer.

- Pas question, grommela le général. Si je coffre cet homme, ses avocats vont déchaîner toute la presse syndicaliste et les grèves vont éclater. De plus, Lisher est parfaitement capable de traîner des

tas de gens honorables dans la boue... James Cornell, par exemple. Et ça, je n'en veux à aucun prix... Je vous l'avais dit, souvenez-vous : le dossier de cette affaire est un dossier dynamite.

- Hmm, je me souviens... Mais si vous ne voulez pas que votre dossier saute, eh bien... faites sauter Lisher. N'importe comment...

O'Hara regarda Coplan et murmura :

- Une idée, ça...

ÉPILOGUE

Le lendemain, à l'aube, Coplan et O'Hara, vêtus comme des chasseurs, filèrent en voiture vers la frontière mexicaine. David Lisher, ligoté et couché sur le siège arrière, subissait son sort avec un cran extraordinaire. Il paraissait terriblement sûr de lui. Mais le général O'Hara aussi se sentait gonflé à bloc. Sept complices de Lisher, arrêtés en divers endroits au cours de la nuit et placés devant l'évidence, avaient fait des aveux écrits. Et tous les sept, sans se consulter, déclaraient que c'était bien David Lisher le chef du réseau. La conscience humaine, c'est moins facile à organiser qu'un système de relais clandestins...

Après une randonnée de 300 kilomètres, O'Hara et Coplan contactèrent les agents du secteur frontière. Ces derniers se joignirent à l'expédition et les trois voitures de la petite troupe atteignirent enfin les rives de l'anoyo Penasco, au sud-est de la réserve indienne de Tularosa.

Le relais-radio du réseau Lisher (entre l'auberge de la veuve Molinar et le Mexique) s'abritait dans une cabane de bergers. Quand la voiture conduite par Coplan stoppa à dix mètres de cette cabane, O'Hara ordonna à Coplan et aux autres de se protéger derrière les véhicules. Puis par quelques coups de klaxon, il alerta les habitants de la petite baraque de planches.

Deux types apparurent, des nomades vêtus de genilles.

- Au nom de la loi, rendez-vous ! cria O'Hara. Inutile de résister, vous êtes...

Il n'eut que le temps de se jeter derrière la voiture. Les faux bergers ouvraient le feu sans avertissement. Ils étaient au moins cinq ou six dans cet abri. La fusillade, d'abord économe et prudente crépita bientôt avec fureur. Un des espions, pendant que ses copains tiraient, était rentré dans la cabane pour prendre deux fusils et une mitraillette.

Quand O'Hara estima que c'était suffisant, il sortit deux ou trois petites grenades de sa poche, les jeta sur la baraque et le combat se termina. La cabane et les faux bergers furent réduits en pièces.

Un incident regrettable : David Lisher, par suite d'une erreur de ses complices qui avaient dû le prendre pour un flic caché dans la voiture, était mort, criblé de plusieurs balles. Comme par hasard...

Quelques semaines plus tard, à Cannes, par un bel après-midi de juin, les inspecteurs de la D.S.T. arrêtèrent discrètement un certain William Burgen, industriel de San Francisco, sa femme Harriet, née Liederman, et un ami du ménage, le nommé Ferenc Zaltor, un Hongrois réfugié en Suisse.

Ces trois personnes, dont les papiers se révélèrent d'ailleurs en règle, étaient en croisière depuis plusieurs mois sur un yacht loué en Égypte, le Black Point.

Après des sondages qui ne durèrent pas moins de douze jours, les spécialistes du Deuxième Bureau découvrirent enfin dans la coque du Black Point une armoire secrète contenant un émetteur-récepteur, des codes, des archives et une liasse de passeports émanant de divers pays.

Ce qui mit le Vieux en colère, c'est que ces bandits avaient poussé l'audace jusqu'à conserver - à toutes fins utiles, bien entendu - le passeport de l'agent spécial James Keetch, originaire d'Albany, État de New York, U.S.A.

- Vous voyez, dit O'Hara au Vieux et à Coplan, je savais bien que c'était en France que nous aboutirions pour mettre le point final à cette affaire.

- Tiens ? grommela le Vieux. Vous voulez insinuer que notre pays est la terre d'élection des espions internationaux ?

- Je ne dis pas cela, rectifia O'Hara, mais tout le monde sait que la France est le dernier bastion de la liberté...

Il ajouta plus bas, assez négligemment :

- Ce qui revient au même, dans un certain sens.

Le vieux secoua sa pipe, la déposa au hasard sur son bureau. Puis, à Coplan :

- Ce soi-disant réfugié hongrois, ancien député de droite, savez-vous ce qu'il avait déclaré comme nouvelle profession ?... Champion professionnel au jeu d'échecs Je vous demande un peu...

O'Hara se tourna vers Coplan, et Coplan regarda O'Hara. Pour la première fois depuis de longues semaines, le général eut un rire juvénile.

- Eh bien, dit-il, c'est le bouquet, cela ! Coplan m'a répété souvent au cours de cette mission : « *Tout se passe comme si nous avions affaire a un adversaire habitué à la technique des échecs* !... »

Le Vieux, en se levant, grommela ironiquement :

Oui, pas de doute, Coplan n'a pas l'arcade sourcilière très solide, mais il a toujours eu le don de la formule heureuse... A propos, regardez-moi ça...

Le Vieux agita sa jambe en souriant d'aise.

- Fini, mon rhumatisme ! Je me sens comme à vingt ans.

- A Paris, répondit l'Américain, on les retrouve à tout bout de champ, ses vingt ans. Dommage que je doive rentrer si vite à Washington...

Il soupira, haussa les épaules, alluma philosophiquement une cigarette.

FIN